



Laura lee Guhrke

jeune filles en fleurs - 3

Désirs secrets

chapitre 1

S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche
Marie Antoinette, reine de France

Londres, 1895

Il devait y avoir une erreur. Maria Martingale s'arrêta au croisement de Piccadilly et Half Moon Street et observa avec perplexité la boutique qui se trouvait à l'angle des deux rues. L'emplacement était idéal, le bâtiment semblait en excellent état, et l'enseigne au-dessus de la porte indiquait que l'établissement avait été un salon de thé. C'était parfait... si parfait que Maria était sûre qu'il y avait une erreur.

Elle posa les yeux sur le permis de visiter qu'elle tenait à la main, puis sur

la plaque de cuivre apposée sur la porte afin de vérifier l'adresse : 88 Piccadilly. Pas de doute, elle était au bon endroit. La boutique venait juste d'être mise sur le marché, lui avait dit l'agent immobilier en lui confiant le permis de visiter. C'était exactement ce qu'elle cherchait. Un local propre, repeint récemment, avec une cuisine moderne.

Maria s'était gardée de manifester trop d'enthousiasme. Cela faisait maintenant trois mois qu'elle explorait les rues de Londres dans l'espoir de trouver un emplacement pour y installer sa pâtisserie. Sa recherche n'avait pas été très fructueuse, mais en revanche elle avait beaucoup appris sur les agents immobiliers et leurs descriptions. Une « cuisine moderne » n'offrait souvent rien de plus que quelques étagères et des lumières au gaz. La peinture récente recouvrait toutes sortes de défauts et l'adjectif « propre » était relatif. Même dans les meilleurs quartiers, elle avait vu tant de sols infestés de blattes et respiré tant d'odeurs d'égouts qu'elle avait perdu espoir et avait été tentée d'abandonner l'aventure.

En observant ce bâtiment d'angle, Maria sentit une lueur resurgir. L'emplacement était de premier ordre. La façade donnait sur Piccadilly, dans la partie la plus commerçante de la rue. Autour, le quartier paraissait prospère. Des hommes d'affaires riches et influents vivaient ici, avec des épouses ambitieuses qui rêvaient de gravir l'échelle sociale. Des épouses qui paieraient volontiers pour servir à leur table les pains et pâtisseries les plus raffinés. Or, Maria avait l'intention de leur procurer ce qu'il y avait de mieux. Elle serait l'équivalent pour le plateau de thé et l'assiette à dessert de ce qu'était Fortnum & Mason pour le panier de pique-nique.

Tout cela, c'était grâce à Prudence, naturellement. Si sa meilleure amie, Prudence Bosworth, n'avait pas hérité d'une fortune et épousé le duc de St. Cyres, rien de tout cela n'aurait été possible. Maria n'aurait pas pu quitter sa situation de pâtissière auprès du grand chef André Chauvin pour voler de ses propres ailes. Mais Prudence roulait sur l'or, et elle ne demandait pas mieux que d'aider sa chère amie à réaliser ses rêves.

Maria replia le permis de visiter, le glissa dans la poche de sa jupe rayée bleu et blanc et fit quelques pas dans Half Moon Street. Pendant qu'elle examinait l'extérieur de la boutique, ses espoirs montèrent encore d'un cran. Il y avait deux immenses vitrines, donnant chacune sur une rue, et l'entrée située dans l'angle possédait une large porte vitrée. Cette situation était parfaite pour tenter les passants, qui pourraient admirer les délicieuses pâtisseries exposées derrière les vitres. Elle vit par les soupiraux que la cuisine se trouvait au sous-sol. On y pénétrait par une porte de service, à laquelle on accédait après avoir descendu quelques marches sur le côté de Half Moon Street.

Impatiente de découvrir l'intérieur, Maria retourna en hâte vers l'entrée et sortit de son sac la clé que lui avait confiée l'agent. Elle gravit les marches, ouvrit la porte et entra.

La salle était vaste, et l'espace suffisant pour y installer des comptoirs et des tables à thé. Toutefois, la peinture bien que récente devrait être refaite, car le ton vert pâle, quoique fort à la mode, ne convenait pas à une

pâtisserie. Maria examina le sol et poussa un profond soupir. Pas d'odeurs d'égouts, et pas la moindre blatte en vue. Cette fois peut-être, l'agent immobilier n'avait pas menti.

Il n'y avait qu'une seule façon de s'en assurer. Elle cala son sac sous son bras et traversa la pièce, faisant claquer les talons de ses bottines sur le carrelage noir et blanc. Quand elle ouvrit la porte de l'arrière-boutique, elle y découvrit un aménagement typique des établissements londoniens. Il y avait un bureau, et une réserve. Une volée de marches menait aux chambres du premier étage, tandis qu'une autre descendait vers l'office et l'arrière-cuisine. Maria ne s'attendait pas à trouver au sous-sol autre chose que le genre de trou sombre et humide qui passait généralement à Londres pour une cuisine. Mais quand elle atteignit le bas des marches, elle se figea de surprise et contempla la cuisine la plus parfaite qu'il lui ait été donné de voir. Deux parois étaient entièrement garnies de placards de chêne, avec des étagères, des tiroirs, et des corbeilles de toutes les tailles et de toutes les formes. Des rayons de fer forgé chargés de pots étaient accrochés aux larges poutres qui traversaient le plafond. Au-dessus des placards, les soupiraux qu'elle avait vus depuis la rue laissaient non seulement passer la lumière, mais permettaient également d'aérer la pièce, ce qui serait utile en été pendant les grosses chaleurs.

Maria fit le tour de la salle, examinant chaque détail. Les murs de béton avaient été recouverts d'une couche de plâtre blanc, et un pimpant linoléum jaune pâle protégeait le sol et égayait l'atmosphère. Sur sa droite, elle vit un fourneau à charbon muni de quatre brûleurs, d'une chaudière et d'un robinet. Le tout était surmonté d'une hotte de cuivre martelé.

L'arrière-cuisine était tout aussi moderne. Elle comportait deux éviers, des robinets, et un long égouttoir en fer. Le garde-manger était de proportions généreuses, avec des étagères qui montaient jusqu'au plafond. Il y avait même une glacière pour entreposer les victuailles au frais.

Maria retourna dans la cuisine, ôta ses gants et examina les fourneaux. Elle ouvrit les portes du four, fit tourner les robinets d'eau chaude, souleva les plaques de fonte. Elle avait l'impression de se conduire comme un enfant dans un magasin de jouets. Puis elle alla rincer ses mains noircies par le charbon dans l'évier de l'arrière-cuisine et décida courageusement de goûter l'eau du robinet. Celle-ci avait bon goût, naturellement. Après tout, on était à Mayfair.

Elle finit par cesser de jouer avec les divers appareils, mais ne put se résoudre à partir tout de suite. Son père avait été un grand cuisinier, et en vingt-neuf ans elle avait vu toutes sortes de cuisines. Mais aucune n'était comme celle-ci. Cette cuisine était une sorte de rêve devenu réalité.

Ici, elle pourrait créer des chefs-d'œuvre. Les pâtes les plus délicates, les plus aériennes, de minuscules et ravissants petits-fours, et les gâteaux de mariage les plus somptueux que la société londonienne ait jamais vus. Elle ne comptait plus les gens qui lui avaient prédit que, parce qu'elle était une femme, elle ne serait jamais considérée comme un grand chef. Son père et André ne faisaient pas exception. Mais ici, dans cette cuisine, elle leur prouverait à tous qu'ils se trompaient.

L'ombre d'un passant obscurcit un instant la fenêtre. Maria tressaillit. Elle ne pouvait pas rester là toute la journée. Il fallait qu'elle retourne voir l'agent et prépare tous les documents nécessaires pour la location. Maintenant, sur-le-champ. Avant que quelqu'un d'autre ne pose les yeux sur cette superbe cuisine et ne lui souffle l'affaire. Avec un regain d'énergie, elle ramassa ses gants et les fourra dans son sac, avant de se précipiter dans l'escalier. Une fois dehors, elle referma la porte et mit la clé dans sa poche. Elle recula d'un pas, imaginant à quoi ressemblerait la devanture quand le magasin serait le sien.

Le nom *Martingale* s'étalerait en belles lettres dorées au-dessus de la porte. Dans la vitrine s'aligneraient des tartes aux fraises d'un rouge éclatant, des petits-fours glacés blancs et roses, et de gros scones bombés et dorés à souhait.

— C'est parfait, murmura-t-elle. Absolument parfait.

Elle s'éloigna de quelques pas, tout en continuant de regarder la boutique par-dessus son épaule. La collision la sortit brutalement de sa rêverie. Elle perdit l'équilibre, et vit son sac s'envoler alors qu'elle trébuchait en arrière en se prenant les pieds dans l'ourlet de sa jupe. Elle serait tombée lourdement sur les pavés si deux mains solides ne l'avaient pas rattrapée, puis hissée contre un puissant torse masculin.

— Doucement, mon petit, marmonna une voix grave tout près de son oreille.

Une voix dont l'intonation lui parut vaguement familière.

— Vous vous sentez bien ?

Elle se ressaisit et inspira profondément. Un riche parfum de lotion capillaire et de linge frais l'enveloppa. Elle hocha la tête, et sa joue effleura le revers de soie d'une veste.

— Je crois, répondit-elle.

Ses mains se posèrent à plat sur la veste de laine douce et épaisse d'un gentleman, et elle recula en levant le menton pour le regarder. Quand elle croisa son regard, le choc qu'elle éprouva fut encore plus violent que celui provoqué par la collision.

Philippe Hawthorne. Marquis de Kayne.

Impossible de s'y tromper. Elle aurait reconnu entre mille ces yeux d'un bleu cobalt intense, soulignés par d'épais cils noirs. Des yeux d'Irlandais, avait-elle toujours pensé. Cependant, en admettant que par hasard une trace de sang irlandais ait souillé sa magnifique ascendance d'aristocrate anglais, Philippe n'aurait jamais voulu l'admettre. Il était très à cheval sur certaines choses, telles que la position et le rang dans la société, et quelles sortes de personnes étaient fréquentables.

Le marquis était en cela totalement différent de son frère Lawrence, qui se moquait éperdument de ces considérations.

Les souvenirs la submergèrent, balayant en un instant les douze dernières années. Soudain, elle ne fut plus sur un trottoir de Mayfair, mais dans la bibliothèque de Kayne Hall. Philippe se tenait derrière un large bureau, lui tendant une traite de banque avec un air de superbe indifférence, comme si elle n'était rien.

Le prix destiné à la chasser définitivement. Un paiement en échange de sa promesse de se tenir toute sa vie à l'écart de Lawrence.

À l'époque, le marquis n'avait que dix-neuf ans, mais il avait déjà réussi à fixer un prix à l'amour. Celui de Maria valait mille livres. Sa voix calme et glaciale lui revint en mémoire.

— Cette somme devrait être suffisante, puisque mon frère m'assure qu'il n'y a aucun risque que vous portiez un enfant de lui.

Bouleversée, Maria tenta de rassembler ses idées. Elle s'était attendue à rencontrer de nouveau Philippe, un jour ou l'autre. Mais pas d'une façon aussi soudaine. Aussi se sentit-elle toute retournée.

Ayant appris des années auparavant que Lawrence était parti en Amérique, elle avait abandonné tout espoir de le revoir.

Par contre, Philippe était marquis, et il fréquentait la meilleure société.

Étant donné le nombre de bals et de réceptions au cours desquels Maria avait servi des hors-d'œuvre à des aristocrates lorsqu'elle travaillait pour André, elle s'était résignée à l'idée qu'un jour ou l'autre, en présentant son plateau de canapés, elle se trouverait confrontée à son regard froid et hautain. Curieusement cependant, cela ne s'était jamais produit.

Tout cela pour tomber sur lui au coin d'une rue ! Quelle malchance !

Philippe avait toujours été grand, mais il n'était plus le jeune homme dégingandé dont elle avait gardé le souvenir. Ses épaules étaient plus larges, son torse plus puissant. Il émanait de tout son être une telle force virile, une si grande vitalité, que Maria se sentit chagrinée. S'il y avait eu la moindre justice en ce monde, Philippe aurait dû être gros et souffrir de la goutte, à présent. Au lieu de quoi, le marquis de Kayne était encore plus fort, plus puissant, et plus resplendissant de santé à trente et un ans qu'il ne l'avait été à dix-neuf. C'était écœurant.

Cependant, se dit-elle en examinant son visage, ces douze années avaient laissé des traces. Il avait de fines rides au coin des yeux, et deux plis parallèles barraient son front. Sa mâchoire rigide exprimait plus encore qu'autrefois la détermination et la discipline de son caractère, et sa bouche d'une beauté surprenante avait un pli dur. Toute son apparence en fait était plus dure que dans le souvenir de Maria. Comme si les notions de devoir et de responsabilité qu'on lui avait inculquées dans son enfance pesaient plus que jamais sur ses épaules. Cette idée fit éprouver une vague satisfaction à la jeune femme.

Mais le plus réconfortant, c'était de savoir qu'elle avait changé aussi. Elle n'était plus la jeune fille de dix-sept ans désespérée, abandonnée, qui ne pensait avoir d'autre choix que de se laisser chasser pour mille livres. À présent, elle ne manquait ni d'amis ni de moyens, et elle ne se laisserait plus jamais intimider par des gens comme Philippe Hawthorne.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle.

Son manque d'éloquence la fit grimacer. Au fil des ans, elle avait imaginé tout un répertoire de remarques cinglantes à lui servir, au cas où ils se retrouveraient face à face. Ne pouvait-elle donc trouver mieux que cette question stupide et directe ?

— Drôle de question, murmura-t-il de sa voix distinguée. C'est ici que je

vis.

— Ici? répéta-t-elle, l'estomac noué. Mais ce n'est qu'une boutique vide.

— Je ne parle pas du magasin.

Il lui lâcha les bras et désigna la porte d'entrée de la première maison, dans Half Moon Street. Une élégante porte rouge qu'il venait sans doute de franchir quand elle l'avait heurté.

— Je vis là.

Maria contempla la porte, incrédule. « Non, vous ne pouvez pas vivre là! eut-elle envie de crier. Pas vous. Pas dans cette maison, juste à côté de l'adorable boutique où j'ai l'intention de vivre moi-même ! » Elle reporta son regard sur lui.

— Mais c'est impossible. Votre maison se trouve à Park Lane.

Il se raidit et son expression s'assombrit.

— Ma maison de Park Lane est actuellement en travaux, toutefois je ne vois pas en quoi cela vous concerne, mademoiselle.

Le ton impersonnel lui fit froncer les sourcils. Avant qu'elle ait pu répliquer, il jeta un coup d'œil sur le sol et fit remarquer :

— Vous avez renversé vos affaires.

— Ce n'est pas moi, rectifia-t-elle en se hérissant un brin. C'est vous.

Il ne fit pas mine de protester.

— Désolé, dit-il en s'agenouillant sur le trottoir. Permettez-moi de les ramasser.

Elle l'observa tandis que, s'emparant de son sac à main, il se mit à rassembler ses affaires et à les ranger soigneusement à l'intérieur. Son peigne d'écaillé, ses gants, son mouchoir de coton, son porte-monnaie. Cette précision lui ressemblait tellement. Ce n'est pas lui qui aurait tout fourré en vrac dans le sac pour aller plus vite !

Quand tout fut à sa place, il fit claquer le fermoir de cuivre et ramassa son propre chapeau. Un beau feutre gris, qui s'était également envolé dans la collision. Il le secoua, et se releva en lui tendant son sac.

— Merci, Philippe, murmura-t-elle. Comment... Elle s'interrompit, hésita un instant à lui demander des nouvelles de son frère, puis se jeta à l'eau.

— Comment va Lawrence ?

Une brève lueur passa dans son regard bleu, mais quand il parla, sa voix n'exprima qu'une indifférence polie.

— Pardonnez-moi, mais je suis étonné par votre usage des prénoms. Pour autant que je sache, nous ne nous connaissons pas.

Elle battit des paupières, perplexe, et esquissa un petit rire incrédule.

— Philippe... j'avais à peine sept ans quand vous m'avez connue...

— Je ne crois pas, rétorqua-t-il d'une voix toujours douce et polie, bien que son regard fût implacable. Nous ne nous connaissons pas. Pas du tout.

J'espère que c'est clair ?

Elle eut un petit sursaut d'indignation, mais avant qu'elle ait pu trouver une réplique suffisamment acerbe, il déclara:

— Je vous souhaite une bonne journée, mademoiselle.

Puis il s'inclina et passa devant elle pour poursuivre son chemin. Maria le regarda s'éloigner. Il savait parfaitement qui elle était, mais ne voulait pas

l'admettre. Un snob arrogant et dédaigneux. Comment osait-il la traiter ainsi ?

— Je suis enchantée de vous avoir revu, Philippe ! lança-t-elle. Transmettez mes amitiés à Lawrence, voulez-vous ?

Philippe continua sa route d'un pas raide. Il avait fait semblant de ne pas la connaître, bien sûr. Le savoir-vivre l'exigeait. Mais avant même qu'elle ait levé la tête et qu'il ait pu voir son visage, il avait respiré les effluves de vanille et de cannelle, et il avait su que c'était elle. Affichant l'air digne d'un étranger poli, il avait ramassé ses affaires et avait continué de jouer cette comédie en s'éloignant d'un air naturel, sans se presser.

En réalité il avait le souffle coupé, comme s'il venait de recevoir un coup de poing en pleine poitrine.

Maria Martingale.

Il ignorait qu'elle se trouvait à Londres. À vrai dire, il n'avait pas assez pensé à elle pour se soucier de l'endroit où elle vivait. Si par hasard il avait été tenté de s'abandonner à de telles pensées inutiles, il l'aurait imaginée comme l'épouse d'un pauvre crétin. Certainement pas un membre de l'aristocratie, car si elle s'était élevée aussi haut dans l'échelle sociale, il l'aurait su. Non, elle aurait pu épouser un marchand rougeaud, d'âge mûr, et vivre dans une maison de Hackney ou de Clapham. Mais elle ne portait pas d'alliance - ce qui était assez surprenant, en y réfléchissant.

Peut-être était-elle devenue la maîtresse de quelqu'un. Il envisagea cette éventualité tout en traversant Charles Street et en s'engageant dans Berkeley Square. Mais avant d'avoir atteint sa destination, c'est-à-dire le Thomas Hotel, il avait écarté l'idée que Maria pût être courtisane. Sa beauté ensorcelante l'aurait certes aidée pour une telle occupation, cependant il ne pouvait l'imaginer dans ce rôle.

Non, Maria était un joli brin de fille. Le genre à se cacher derrière sa vertu afin de viser un beau mariage. Un bon nombre d'hommes auraient choisi de mettre fin à la torture qu'elle leur imposait ainsi, en lui offrant une bague de fiançailles. Son frère lui-même avait souhaité l'épouser. Et cet idiot l'aurait certainement fait si Philippe ne lui avait pas remis les idées en place. Grâce au Ciel, il n'y avait pas eu d'enlèvement romantique, et la crise avait pu être évitée. Philippe ne s'était jamais attendu à revoir cette fille.

Sûrement pas à Mayfair en tout cas, et juste devant sa porte !

Il s'arrêta brusquement devant le Thomas Hotel, ce qui lui valut un regard curieux de la part du chasseur qui lui tint la porte ouverte. Que faisait Maria Martingale à Mayfair, et pourquoi diable rôdait-elle devant le porche de sa maison ?

Son visage lui apparut clairement en pensée... D'immenses yeux noisette dans un visage en forme de cœur, des mèches blondes s'échappant d'un chapeau de paille, de douces lèvres roses entrouvertes dans une expression de surprise...

— Surprise, mon œil, marmonna-t-il entre ses dents, tout en pénétrant dans l'hôtel.

Il traversa le hall et se dirigea vers le salon. Cette petite intrigante avait un objectif en tête. Tous les journaux de la bonne société avaient annoncé le

retour de son frère, et le fait que ce dernier s'était installé avec lui à Half Moon Street. Maria avait certainement appris la nouvelle, et entendu les rumeurs au sujet des prochaines fiançailles de Lawrence avec l'héritière américaine Cynthia Dutton. C'est pourquoi elle flânait près de chez lui, attendant une occasion d'apercevoir son frère. Mais dans quel but? Elle ne songeait tout de même pas à faire revivre son histoire d'amour avec Lawrence ? Pas au bout de douze ans !

Philippe marqua une pause devant la porte du salon. Il balaya un grain de poussière sur son costume bleu marine et rajusta son gilet gris argent. C'était peut-être simplement de la curiosité. À moins qu'elle ne soit venue lui demander de l'argent, ce qui aurait été tout à fait vain. Il lui avait déjà donné une jolie somme, et elle devait se douter qu'il ne lui accorderait plus un penny. Quant à Lawrence, il était fauché comme les blés - ce qui, il fallait l'avouer, était chez lui une fâcheuse habitude.

Il jeta un coup d'œil dans le salon et constata qu'exceptionnellement, son frère était arrivé avant lui. Lawrence n'était jamais à l'heure aux rendez-vous. Mais sa ponctualité s'expliquait probablement aujourd'hui par le fait que l'adorable Mlle Dutton et sa mère étaient assises face à lui. Mlle Dutton avait une influence très bénéfique sur son jeune frère. Philippe espérait que cela durerait le plus longtemps possible.

Après avoir vérifié que le nœud de sa cravate bleu pâle était toujours parfait, il se disposa à entrer dans le salon, jetant au passage un rapide coup d'œil au revers de sa veste. Il se figea.

— Maudite bonne femme, grommela-t-il en contemplant la fleur accrochée à son veston.

Le camélia d'un blanc impeccable qui ornait le revers de sa veste, n'était plus qu'un amas de pétales froissés. Et cela, grâce à Maria Martingale.

En proie à un agacement bien compréhensible, il tourna les talons, traversa le hall en sens inverse, et sortit. Tandis qu'il examinait l'étal d'une marchande de fleurs, à la recherche d'une fleur convenable pour la fixer à sa boutonnière, le parfum puissant des bouquets envahit ses narines.

Un souvenir lointain lui revint à l'esprit, de façon inattendue. C'était par un superbe après-midi du mois d'août, dans la roseraie de Kayne Hall. Maria, dix-sept ans, confectionnait un petit bouquet et Lawrence l'aidait, alors que lui-même, assis un peu plus loin sur un banc, parcourait les rapports de ses régisseurs. Douze ans s'étaient écoulés, mais Philippe revoyait encore le jeune couple sous la tonnelle. Ils se tenaient un peu plus près l'un de l'autre que ne l'exigeaient les convenances, et Lawrence faisait rire la jeune femme, en accrochant des boutons de roses dans sa chevelure.

Il aurait dû se rendre compte à ce moment que les choses étaient déjà allées trop loin entre eux. Mais il n'avait pensé qu'au rire sensuel de Maria, qui l'empêchait de se concentrer sur les comptes de ses propriétés.

— Vous vous sentez bien, monsieur ?

La question de la petite fleuriste le ramena au présent. Avec un soupir exaspéré, il prit un œillet blanc dans le panier de la jeune fille, déposa deux pence au creux de sa main, puis retourna vers l'hôtel d'un pas lourd. Le temps d'atteindre le salon, il avait remplacé le camélia abîmé par l'œillet,

donné son chapeau et ses gants au chasseur, et repoussé tous ces souvenirs inopportuns concernant Maria Martingale. Si son intention était de causer des problèmes entre Lawrence et Mlle Dutton, elle n'y parviendrait pas. Philippe serait là pour l'en empêcher.

Son frère se leva en le voyant.

— Enfin, te voilà ! Où étais-tu donc ? Tu as vingt minutes de retard.

— Vingt minutes ?

Philippe sortit sa montre de la poche de son gilet, certain que son frère exagérerait. Mais il s'aperçut avec étonnement que Lawrence avait raison.

— Je vous prie de me pardonner, dit-il en se tournant vers les dames. Ce retard est totalement indépendant de ma volonté.

— Le monde est sur le point de basculer ! s'exclama joyeusement Lawrence. Se penchant au-dessus de la table, il ajouta sur le ton de la confiance :

— Mon frère est aussi sûr que les chemins de fer britanniques. Jamais en retard. Aussi, son manque de ponctualité signifie qu'une catastrophe a dû se produire. Des marchandises ne sont pas arrivées à quai à l'heure prévue ? Les dockers sont en grève ? Le papa de Cynthia a décidé de ne pas nous laisser construire ses transatlantiques ?

— Ne sois pas ridicule.

Philippe tira sur les poignets de sa chemise et fit un signe de tête au serveur qui s'attardait près de leur table avec la théière.

— J'ai été retenu, c'est tout. Et il n'y a pas eu de catastrophe, je t'assure.

— Mais je te connais, Philippe. C'était forcément une question d'affaires.

— Peut-être pas, protesta Mlle Dutton. Votre frère a peut-être rencontré une charmante jeune dame, et il s'est attardé avec elle.

Philippe se raidit, mais parvint à garder un visage sans expression. Maria avait toujours été charmante, mais grâce au Ciel, il avait su lui résister. Il en allait tout autrement pour Lawrence, bien entendu.

En proie à un léger malaise, il lança un nouveau coup d'œil à son frère.

Maria devait avoir une idée en tête, mais laquelle ?

— Impossible, déclara Lawrence, rejetant la suggestion de Mlle Dutton.

Mon frère sacrifiant sa ponctualité pour un flirt ? Jamais !

Cynthia ignore sa remarque, et se tourna vers Philippe.

— Qui était-ce, monsieur ? Racontez-nous.

Il écarta les mains devant lui, affichant un air innocent.

— Je n'ai rencontré aucune dame, je vous assure, mademoiselle Dutton.

Ce n'était pas réellement un mensonge, puisque Maria Martingale n'était pas une dame.

— Je vous l'avais bien dit, reprit Lawrence avec une assurance que Philippe trouva agaçante. Mon frère n'est pas un romantique.

La jeune fille secoua la tête en riant, fixant sur Philippe un regard taquin.

— Cela ne va pas du tout, monsieur, déclara-t-elle en feignant la sévérité.

Vous êtes marquis, et vous devez avoir un héritier à qui léguer vos titres et vos propriétés. Il faut donc vous marier.

— Pour cela, ma chère, répondit Lawrence, il faudrait que Philippe se désintéresse de ses affaires assez longtemps pour faire sa cour.

— Ne faites pas attention à mon frère, mademoiselle Dutton, rétorqua

Philippe. Il ne dit que des sottises. Maintenant, racontez-moi, enchaîna-t-il, coupant court aux protestations de Lawrence, qu'avez-vous fait tous les trois aujourd'hui ?

— Du shopping ! annonça la jeune fille.

— Non, rectifia Lawrence. Les dames ont fait du shopping, mais moi j'ai été relégué au rôle de porteur. Elles n'ont sollicité mon goût et mon opinion qu'en de très rares occasions. J'en suis profondément blessé.

— Vilain garçon ! s'exclama Mme Dutton avec une indulgence amusée. Tout le monde sait que les gentlemen ne s'intéressent pas aux tapis ou aux tentures !

— Des tapis et des tentures ? répéta Philippe en prenant la tasse de thé que lui tendait le serveur. Je pensais que la maison de Belgrave Square que vous alliez prendre pour la saison était louée meublée ?

Mme Dutton se rembrunit.

— La baronne Stovinsky n'a pas les mêmes idées que moi en ce qui concerne la décoration. Cynthia et moi nous sommes rendues dans cette maison ce matin à la première heure, afin de l'inspecter avant d'y faire porter nos bagages. Et nous avons découvert qu'il n'y a pas de tapis ni de rideaux dans toute la maison ! Elle les a tous emportés avec elle. Ainsi que les tableaux ! Que compte-t-elle en faire, pour l'amour du Ciel ? Les transporter jusqu'à Saint-Pétersbourg ?

— Elle a dû les vendre, bien entendu ! se moqua Lawrence en prenant un scone.

— Vous plaisantez, répliqua Cynthia avec un petit rire. Vendre les tapis destinés à ses locataires ? Pourquoi ferait-elle cela ?

— Pour payer ses dettes, je suppose.

— Quelle idée choquante ! Vous avez entendu, maman ? Cette femme est baronne, tout de même. Si votre frère n'était pas venu nous voir ce matin alors que nous revenions de Belgrave Square, je ne sais pas comment nous aurions fait, ajoutât-elle à l'intention de Philippe. Il nous a fait faire le tour des plus belles boutiques, afin de remplacer ce que la baronne avait pris. Nous aurions été perdues sans lui.

Philippe observa la jeune fille, qui contemplait son frère avec un large sourire. C'était une personne adorable, intelligente, sérieuse, et de toute évidence amoureuse de Lawrence. Ce dernier semblait amoureux aussi, mais cela ne voulait pas dire grand-chose. Lawrence tombait souvent amoureux. Cette fois-ci, cependant, Philippe avait de bonnes raisons de se montrer optimiste. Pendant son séjour à New York, Lawrence était resté presque constamment en compagnie de Mlle Dutton. Celle-ci était issue d'une famille fortunée, et de bonne réputation. Un lien qui serait avantageux si le père de Mlle Dutton autorisait la Hawthorne Shipping à fabriquer ses luxueux transatlantiques.

Mais le plus important, c'était que l'amour de Cynthia pour Lawrence semblait sincère et profond. Elle ferait une excellente épouse, si seulement il se décidait à demander sa main. Lawrence, allergique à tout engagement sérieux, traînait les pieds.

Il n'avait pas traîné les pieds quand il s'agissait de Maria Martingale...

A l'instant où cette pensée pénétra son esprit, Philippe la repoussa. Mais il ne put se débarrasser du léger sentiment de malaise qui le poursuivait. Si Lawrence revoyait Maria, sa passion d'autrefois pour la fille du cuisinier de la famille risquait fort de resurgir. Cela conviendrait sans aucun doute à la jeune femme. Mais la vie de Lawrence en serait saccagée.

Le regard de Philippe passa de Mlle Dutton à son frère. Ils se regardaient dans les yeux, le visage radieux. Sa résolution en fut raffermie.

Dès l'âge de seize ans, lorsque son père était mort et qu'il avait hérité du titre de marquis, Philippe avait considéré qu'il était de son devoir de protéger les membres de sa famille. Cependant, il avait su bien avant cela qu'il devait veiller sur Lawrence. Aussi loin qu'il remontât dans ses souvenirs, il s'était toujours senti responsable de son frère. Il aimait Lawrence, et il ne laisserait personne gâcher son bonheur. Tant que celui-ci et Cynthia ne seraient pas mariés, Philippe devrait ouvrir l'œil. Et garder la tête sur les épaules.

Chapitre 2

*On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.
Proverbe français*

— Tu es sûre que c'était lui ?

Maria cessa d'arpenter l'élégant salon de son amie, la duchesse de St. Cyres, et lui lança un regard empreint d'amertume.

— Philippe Hawthorne n'est pas le genre d'homme qu'on peut oublier, répondit-elle. Et ce n'est pas comme si je l'avais simplement aperçu de loin. Je suis carrément tombée sur lui !

Prudence sourit, prit le flacon de cristal posé devant elle, et emplit deux verres de madère. Elle en tendit un à son amie.

— Combien de chances y avait-il ? enchaîna Maria en prenant le verre. Dis-moi, combien de chances pour qu'une telle chose se produise ?

— Il y a parfois de drôles de coïncidences, fit remarquer Prudence, d'un ton si raisonnable que cela raviva l'inquiétude de Maria.

— Eh bien, je le regrette, rétorqua-t-elle en se laissant tomber dans un fauteuil. La boutique était tellement adorable. Avec de grandes vitrines, et Green Park juste de l'autre côté de la rue. Et la cuisine...

Elle s'interrompit, et posa une main sur son front en poussant un soupir excédé.

— Pourquoi fallait-il que cet homme épouvantable vienne habiter à côté de la plus belle cuisine de Londres ? Ne pouvait-il rester chez lui, à Park Lane, avec les autres aristos ? Désolée, Pru, ajouta-t-elle aussitôt.

Car Prudence, avec ses millions de livres de revenus et sa maison à Grosvenor Square, faisait désormais partie du cercle de ces riches aristos.

— J'oublie parfois que tu appartiens désormais à la bonne société.

Prudence balaya d'un geste de la main les excuses de son amie.

— Ce marquis de Kayne est donc vraiment épouvantable ? Je ne le connais pas encore.

— Tu ne manques rien.

Un doigt sur le menton, Maria pencha la tête de côté.

— Voyons... que préfères-tu? Te promener entre Paris et New York avec ton charmant mari, ou bien rester coincée à Londres pour rencontrer des snobs comme lord Kayne? Mon Dieu, mon Dieu... que faut-il choisir quand on est une riche héritière ?

Le rire de Prudence s'évanouit, et elle considéra son amie avec gravité.

— Cela ne te pose pas de problème? Je veux dire... l'argent?

— Bien sûr que non! s'exclama Maria, stupéfaite.

— Au début, tu n'étais pas très contente.

— Parce que j'avais peur que tu n'abandonnes tes vieilles connaissances, que tu ne deviennes hautaine et condescendante, comme Philippe. L'argent a ce genre de...

Ses mots demeurèrent en suspens, et Prudence finit la phrase à sa place.

— L'argent a ce genre d'effet sur les gens. Oui, je me rappelle que tu m'as dit cela.

Maria songea à la façon dont Philippe s'était servi de son argent...

Menaçant de retirer son aide financière à Lawrence si celui-ci l'épousait, puis la soudoyant pour qu'elle disparaisse. Ils avaient succombé tous les deux, Lawrence et elle. Au nom de la sécurité, ils s'étaient laissé acheter.

Elle revit l'expression indifférente de Philippe ce jour-là, dans la bibliothèque. Il avait trouvé tout naturel qu'elle accepte le marché qu'il lui proposait. Oh, comme elle aurait voulu déchirer ce papier et lui lancer les morceaux au visage ! Mais une jeune fille pauvre, seule au monde, ne pouvait se permettre de refuser mille livres uniquement par fierté.

— Rhys connaît peut-être le marquis.

La remarque pensive de Prudence arracha Maria à ses souvenirs.

— Ils ont pu se connaître à l'école, ou bien se rencontrer en Italie si lord Kayne y est allé. Rhys a vécu dans ce pays pendant douze ans.

Maria secoua la tête.

— Je ne pense pas qu'ils se soient connus à l'école. Le duc a trois ou quatre ans de plus que ton mari. Ni en Italie, d'ailleurs. Le père de Philippe est mort quand celui-ci avait seize ans. Et il était si obsédé par son devoir et ses responsabilités qu'il n'a jamais dû voyager. Mais je suis sûre que vous ferez sa connaissance d'ici peu. Après tout, vous êtes duc et duchesse.

Elle leva le nez, imitant l'allure hautaine des aristocrates.

— Monsieur le marquis ne fréquente que le gratin de la société.

Prudence sourit.

— Dans ce cas, je ne le connaîtrai jamais. Rhys a beau être duc, il est tout de même considéré comme quelqu'un de peu recommandable. Les nobles les plus pointilleux ne veulent pas avoir affaire à lui, surtout depuis qu'il m'a épousée, moi, une simple couturière.

— C'est de loin ce qu'il a fait de mieux dans sa vie, et il est le premier à l'admettre.

Maria marqua une pause et avala une gorgée de vin, avant de reprendre :

— Mais tu as peut-être raison, pour Philippe. Étant donné le passé scandaleux de ton mari, il fera son possible pour éviter de vous être

présenté. Il n'a pas eu de scrupules à me battre froid, ce matin.

— Je n'arrive toujours pas à le croire, fit remarquer Prudence. Il a fait semblant de ne pas te reconnaître ?

— Naturellement !

Maria fit une grimace horrifiée.

— Je suis la fille du cuisinier de la famille. Et lui, il est le marquis de Kayne. S'il me reconnaissait, cela voudrait dire que mon existence a de l'importance. Autant aller clamer sur les toits qu'il connaît les filles de cuisine et les valets d'écurie !

— Eh bien, au moins tu prends les choses du bon côté.

— Non, pas vraiment, avoua Maria en reposant son verre.

Elle s'enfonça dans son fauteuil et posa le menton dans sa main.

— Je veux cette boutique.

— N'y pense plus, ma chérie. Tu en chercheras une autre demain.

— Alors, tu crois que je dois renoncer à celle-ci ?

— Bien sûr. Tu n'es pas de cet avis ?

Maria se renversa en arrière pour réfléchir à la question. Sa première idée avait été de louer la boutique sur-le-champ. Puis, après sa rencontre avec Philippe et la façon dont il l'avait snobée, elle avait hésité, songeant qu'il valait mieux discuter de la situation avec Prudence.

Mais à présent, après en avoir parlé à son amie, avoir avalé quelques gorgées de madère et pris le temps de la réflexion, elle ne voyait pas pourquoi elle aurait dû changer ses plans.

— Je ne vais pas renoncer, déclara-t-elle d'un ton de défi. Cela fait des mois que je cherche, et je viens de trouver la plus belle cuisine de Londres. Je ne vais tout de même pas abandonner sous prétexte que cet affreux homme habite à côté. Pourquoi devrais-je renoncer ?

— Eh bien... commença doucement Prudence. Maria ne la laissa pas poursuivre.

— Il ne représente pas une menace. Il ne peut rien me faire. Et puis, il ne restera pas toujours là. En outre...

Elle marqua une pause, et poursuivit lentement :

— L'idée d'être juste sous son nez me plaît assez. Ma présence sera terriblement irritante pour lui, acheva-t-elle avec un grand sourire.

— Crois-tu qu'il soit bien raisonnable de le provoquer ?

Maria ignore cette remarque, et reprit son verre.

— Je serai le fléau de l'existence de Philippe Hawthorne, dit-elle.

Prudence ne répondit pas.

— Oh, Pru, tu ne vas pas tout gâcher en refusant de m'aider, n'est-ce pas ? Tu pourrais le faire, puisque tu es mon partenaire financier.

— Je devrais refuser, répliqua Prudence d'un air malheureux. Mais je ne le ferai pas. Cependant, je me sens obligée de te mettre en garde. Il vaudrait peut-être mieux éviter les ennuis et chercher un autre local.

— Quoi ? Détaler comme un lapin, parce que Philippe Hawthorne a surgi devant moi pour me faire peur ? Non. Il m'a obligée à fuir une fois, cela ne se reproduira pas.

— Et son frère ?

— Lawrence? s'exclama Maria, déconcertée. Qu'a-t-il à voir avec tout ça ?

— Tu finiras par le rencontrer, lui aussi.

— Pas de risque, déclara-t-elle avant d'avalier le reste de son vin. Lawrence est parti vivre en Amérique il y a des siècles. Huit ou neuf ans, au moins. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il vivait à New York.

— Ce n'est plus le cas. Il est arrivé à Londres la semaine dernière.

— Comment le sais-tu ?

— Je lis les journaux. Il le faut bien. En tant que duchesse, je dois me tenir au courant des allées et venues des pairs du royaume.

— Lawrence n'en est pas un. Il n'est que le frère d'un marquis. Je ne comprends pas pourquoi les journaux de la bonne société daignent parler de lui.

Soudain en proie à une sourde inquiétude, elle demanda :

— Il n'est pas revenu parce qu'il était malade, ou quelque chose comme ça ?

— Non, il n'est pas malade. Apparemment, il est fiancé.

— Lawrence ? Il va se marier ?

— C'est ce qu'annonce le journal, bien qu'il n'y ait pas encore eu de fiançailles officielles.

— Mais qui...

Elle s'interrompit, décontenancée. La nouvelle la troublait plus qu'elle ne l'aurait cru possible.

— Qui est sa fiancée? articula-t-elle.

— Une certaine Mlle Cynthia Dutton, de New York. Son père est Howard K. Dutton, le magnat de la navigation. Il possède une flotte de transatlantiques. C'est une famille extrêmement riche.

— Alors cette fois, Lawrence n'a pas porté son choix sur un mauvais numéro. Il va faire un mariage honorable.

Maria esquissa un sourire sarcastique et ajouta :

— Philippe doit être soulagé.

Elle pensa à lui, aux changements que le temps avait imprimés sur son visage, et se demanda comment les années avaient marqué son jeune frère. Une image de Lawrence lui revint à l'esprit... ses yeux du même bleu que ceux de son frère, mais toujours pleins de rire. Ses cheveux d'un brun plus clair, mais jamais aussi bien peignés. Ses traits si semblables à ceux de Philippe, mais à l'expression tellement plus insouciant. L'espace d'un instant, elle éprouva de nouveau l'émotion puissante de ce premier amour. Toute la joie, le désir, et la douloureuse incertitude.

— Maria ?

La voix de Prudence la tira de sa rêverie. Son amie la considérait avec inquiétude.

— Tu te sens bien ?

— Naturellement. Pourquoi ?

— Je pensais que cette nouvelle allait te bouleverser. Tu l'as aimé, autrefois.

— Passionnément, reconnut-elle avec un petit rire. Quand Philippe nous a séparés, j'ai eu le cœur brisé, et j'ai bien cru en mourir.

Mais alors même qu'elle prononçait ces mots, sa nostalgie fugitive s'effaça. La jeune fille amoureuse de dix-sept ans céda la place à une femme mûre et intelligente, âgée de vingt-neuf ans.

— C'était il y a longtemps.

— Il y a autre chose que tu dois savoir, déclara Prudence. Lawrence vit chez son frère.

Maria se sentit un peu comme Alice, l'héroïne de Lewis Carroll, à qui on demande de croire à six choses impossibles avant le petit déjeuner.

— Lawrence habite aussi à côté de ma boutique ? Tu en es sûre ?

Prudence posa son verre, se leva et se dirigea vers une table en papier mâché blanc et doré, près de la cheminée, sur laquelle étaient empilés des journaux. Elle prit La Gazette mondaine, l'ouvrit et la feuilleta. Au bout de quelques secondes, elle hocha la tête et lut à voix haute :

— « Pendant son séjour à Londres, M. Lawrence Hawthorne résidera chez son frère, le marquis de Kayne, qui loue actuellement un logement à Half Moon Street car sa maison de Park Lane est en cours de rénovation. Nous avons appris que le marquis faisait ajouter l'électricité, le téléphone, quatre salles de bains et le chauffage central à sa résidence déjà luxueuse. M. Hawthorne gardera pour lui le logement de Half Moon Street lorsque son frère l'aura libéré. »

— Merveilleux, marmonna Maria avec un gémissement. Tout simplement merveilleux.

Prudence replia le journal, le remit à sa place et revint s'asseoir.

— Tu vois ? Tu ne peux pas louer cette boutique.

Maria songea à Philippe et à la façon dont il l'avait snobée. Agacée, elle croisa les bras :

— Je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas. L'endroit où vivent Philippe et Lawrence ne me concerne en rien.

— Maria... reprit Prudence en lui lançant un regard d'avertissement.

N'avais-tu pas fait la promesse de ne jamais...

— Oui, oui, je sais, riposta-t-elle avec une ombre de frustration. J'ai promis de ne jamais essayer de revoir Lawrence, ou de lui parler. Mais à présent, cette promesse ne veut plus rien dire !

— Vraiment ?

— C'est évident. Nous sommes tous devenus des adultes, mûrs et raisonnables. Philippe n'a plus à redouter que son frère s'enfuie à Gretna Green avec moi pour m'épouser en cachette. Au nom du Ciel, douze ans ont passé ! En outre, Lawrence va épouser quelqu'un d'autre.

Elle s'interrompit, comme pour considérer les sentiments que cette situation lui inspirait, puis haussa les épaules.

— Et sincèrement, je m'en moque. Je suis heureuse pour lui.

— Ton attitude est très généreuse.

Ignorant le scepticisme de Prudence, Maria regarda la pendule.

— Seigneur, il est déjà si tard ? Il faut que je m'en aille, il ne va pas tarder à faire nuit, annonça-t-elle en se levant. Tu sais que Mme Morris s'inquiète quand nous ne sommes pas rentrées avant la nuit. Demain, je retournerai voir l'agence immobilière pour signer le bail.

Prudence se leva à son tour.

— Si tu es décidée, je ferai ouvrir un compte à ton nom chez Lloyd dès demain matin, afin que tu puisses signer une traite pour le dépôt de garantie.

— Ma Pru chérie! s'exclama Maria en riant. Ne prends pas cet air consterné. Comme je te l'ai dit, cette affaire avec Lawrence, c'est de l'histoire ancienne. Cela ne compte plus, aujourd'hui.

Prudence n'eut pas l'air convaincue.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

— Je le sais parfaitement, répondit-elle, refusant de laisser place au moindre doute.

Il avait fallu extrêmement longtemps à Maria pour trouver l'emplacement idéal pour sa boutique. Mais lorsque cet objectif fut atteint, tout se mit en place avec une rapidité stupéfiante.

En moins d'une semaine, elle eut négocié les termes de la location, ouvert des comptes auprès des fournisseurs et quitté son logement de Little Russell Street. Elle décida de s'attaquer à l'horrible peinture verdâtre qui recouvrait les murs. Elle commença par faire des essais de diverses couleurs sur les parois de la grande salle.

Après avoir tracé plusieurs bandes de nuances différentes, elle recula pour examiner le résultat. La tête penchée de côté, elle sentit une mèche de cheveux lui effleurer la joue, et la glissa distraitement sous le foulard qu'elle avait noué sur sa chevelure. Le beige était assez joli, mais il serait peut-être un peu trop rose une fois que tout serait repeint. Le taupe était déprimant, le marron trop sombre, le bleu lavande carrément affreux. Il n'y avait rien à redire au sujet du brun roux, songea-t-elle, sans grand enthousiasme. Sinon qu'il était... eh bien... tellement terne qu'il donnait envie de bâiller.

— J'ai entendu dire qu'une nouvelle boulangerie venait d'ouvrir dans le West End.

Maria se tourna vers la porte ouverte et sourit en voyant la jeune femme élégante qui se tenait sur le seuil.

— Emma ! s'écria-t-elle en déposant son pinceau sur une des boîtes de peinture. Quelle chance. tu es enfin arrivée en ville! J'ai désespérément besoin d'aide.

— Oui, c'est ce qu'il me semble.

La vicomtesse Marlowe rit gaiement en secouant la tête, faisant tressauter les énormes plumes blanches accrochées à sa capeline verte.

— Oh, si seulement tu te voyais !

— Pourquoi ? J'ai l'air si découragée ?

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire.

Emma s'arrêta face à elle, ouvrit son petit sac de cuir blanc et en sortit un miroir de poche rond qu'elle brandit sous le nez de Maria.

— Seigneur! s'exclama celle-ci, consternée, en contemplant son reflet.

Il y avait de la peinture partout. Sur son visage, sur son foulard, et même sur le lobe de son oreille. Elle baissa les yeux et constata avec soulagement que sa chemise blanche et sa jupe marron avaient été préservées.

Toutefois, son grand tablier de cuisinière et ses gants étaient constellés de taches multicolores.

— Je ressemble à la palette d'un artiste ! dit-elle en riant. Comment peut-on se tacher autant, simplement en appliquant quelques échantillons de peinture sur les murs ?

— Ce sont des choses qui arrivent, répondit Emma en rangeant son miroir. Eh bien, pourquoi as-tu si terriblement besoin de mon aide ? Prudence m'a dit que ton projet avançait à la vitesse de l'éclair et que tu ne rencontrais pas d'obstacle.

— La peinture, Emma. Mon problème, c'est la peinture. Il faut à tout prix que je fasse disparaître cette couleur hideuse.

— La faire disparaître ? s'exclama Emma en feignant d'être horrifiée. Mais ce ton est tout à fait dans la mouvance esthétique actuelle, ma chérie ! C'est à la pointe de la mode. Maria fit la grimace.

— C'est ce que prétend l'agent immobilier. La boutique devait être restaurée pour la dernière locataire, qui avait l'intention d'ouvrir un salon de thé. Mais celle-ci a abandonné son projet avant que la salle soit repeinte, aussi c'est l'agent immobilier qui a terminé les travaux. Et il a choisi ça, conclut-elle en désignant les murs d'un ample geste de la main.

— Ce n'est pas une couleur très appétissante pour une pâtisserie, admit Emma.

— C'est bien mon avis, soupira Maria. Mais aucune des couleurs que j'ai essayées ne me plaît. Peux-tu m'aider ? Tu es tellement douée pour la décoration. Ton appartement de Little Russell Street était toujours très chic.

— Merci, et je t'aiderai volontiers. Mais il faut d'abord que tu me fasses faire le tour du propriétaire.

Maria s'exécuta avec joie. Elle commença par la cuisine, montrant fièrement à son amie tous les appareils modernes qu'elle contenait. Emma fut très impressionnée. Puis elle emmena son amie à l'étage, où se trouvait également un appartement.

— C'est plus grand que je ne m'y attendais, dit Emma lorsqu'elles redescendirent. Quatre chambres, un salon spacieux, des chambres de bonnes sous les combles. Et le balcon qui est devant ta chambre est superbe. Dommage qu'il aille d'un bout à l'autre du bâtiment.

— Dommage ? s'étonna Maria. Quel problème y a-t-il à avoir un grand balcon ?

— Aucun, sauf que tu le partages avec les personnes qui vivent dans la maison voisine.

Maria se figea sur le palier. Seigneur, elle n'avait pas pensé à cela. C'était déjà bien ennuyeux d'être la voisine de Philippe. Mais il fallait en plus qu'ils aient un balcon en commun ? Cela ne laissait rien augurer de bon. Elle éprouva soudain une terrible appréhension.

— Et c'est tellement agréable d'avoir des chambres toutes meublées, continua Emma.

Elle s'arrêta soudain en s'apercevant que Maria était restée derrière elle.

— Quelque chose ne va pas ? lança-t-elle pardessus son épaule.

Maria songea que Philippe faisait semblant de ne pas la connaître, et elle pouvait espérer qu'il ne s'abaisserait pas à lui adresser la parole.

— Rien, dit-elle en chassant ses doutes. Comment as-tu trouvé la salle de bains ?

— Merveilleuse. Très moderne. Et elle est située près de ta chambre, ce qui est pratique.

— Quand je l'ai vue, je n'ai pas pu attendre. J'ai voulu m'installer ici avant même que les peintures soient refaites, expliqua Maria alors qu'elles entraient dans la boutique. En parlant de peinture... ajouta-t-elle en désignant les différents échantillons sur le mur. Tu as une idée ?

— Il faut que tu choisisses toi-même, décida Emma en se tournant vers elle. Comment imagines-tu ton magasin ?

Maria regarda autour d'elle en réfléchissant.

— J'aimerais recréer l'atmosphère d'un café français, avec des tables et des chaises au centre de la pièce, afin que les gens puissent prendre le thé s'ils en ont envie. Je voudrais quelque chose de très moderne, et de très chic. Martingale doit être le nom qui vient à l'esprit quand on cherche une pâtisserie. Ce qui me rappelle...

Elle marqua une pause, puis reprit :

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'espérais que tu accepterais de recommander ma boutique dans ton Guide de Londres.

Il s'agissait d'un petit guide des boutiques londoniennes qu'Emma écrivait sous le pseudonyme de « Mme Bartleby ». Mis à jour et publié chaque trimestre par la maison d'édition de son mari, ce petit livre était devenu extrêmement populaire.

— Tu voudrais figurer dans l'édition du printemps prochain ?

Percevant une légère hésitation dans la voix de son amie, Maria se hâta d'ajouter :

— Je sais que j'exagère un peu en te demandant cela, car nous ne sommes pas encore ouverts et tu n'as pas pu goûter à nos pâtisseries. Mais une recommandation de ta part serait tellement...

— Quoi ? Tu penses que tu exagères ? s'exclama Emma, stupéfaite. Mais pas du tout ! Tu es mon amie, et je sais que tu fais les pâtisseries les plus délicieuses du monde. Je te rappelle que j'ai eu trois morceaux du gâteau de mariage de Prudence, et je ne demande pas mieux que de recommander ton établissement. Le problème, c'est que le dernier volume est sur le point de passer sous presse. Nous avons dépassé les délais, tu comprends.

— Je ne veux pas être une cause de soucis.

— Non, non. Harry me fera son petit sermon habituel, bien entendu. L'expression d'Emma s'adoucit lorsqu'elle parla de son mari.

— Il sera exaspéré, et il me demandera pourquoi les auteurs veulent toujours faire des changements à la dernière minute, et pourquoi nous ne pouvons pas laisser les choses telles qu'elles sont. Mais à la fin, si j'insiste un peu, il le fera. Quand as-tu l'intention d'ouvrir ?

— Je pense être prête dans une semaine environ.

— Une semaine ? répéta Emma en riant. Il t'a fallu des mois pour trouver l'emplacement idéal, mais maintenant que c'est fait, tu ne perds pas de

temps !

— Nous sommes déjà en mars. Je veux profiter autant que possible de la saison londonienne. C'est pourquoi l'édition de printemps de ton guide est si importante pour moi.

La vicomtesse jeta un regard circulaire dans la salle.

— Il faudrait un ensemble de couleurs qui évoque de délicieuses pâtisseries... par exemple un jaune pâle comme du beurre sur les murs, un blanc crémeux pour les portes et les moulures, et du chêne clair couleur noisette pour le mobilier. Qu'en penses-tu ?

— Ce serait parfait ! Oh, Emma, tu as compris exactement ce que je voulais ! Tu es tellement douée pour ce genre de choses. J'utiliserai les mêmes couleurs pour les étiquettes et les papiers d'emballage. Et je ferai faire des rubans rayés jaune et blanc pour les boîtes à gâteaux.

— Des boîtes ? Pour transporter les pâtisseries ?

— Oui, et aussi les pique-niques. Green Park se trouve de l'autre côté de la rue, aussi j'ai pensé à proposer des repas de pique-niques pendant les mois d'été.

— Tu comptes rivaliser avec les célèbres paniers de pique-niques de Fortnum & Mason ?

— Non, je n'ai pas l'intention de rivaliser avec eux. Je veux les surpasser. Avant qu'Emma ait pu répondre, une voix grave et masculine résonna derrière les jeunes femmes.

— Quel objectif ambitieux.

Maria éprouva une sourde appréhension en entendant la voix familière. Elle se retourna, espérant vaguement qu'elle s'était trompée. En vain. Philippe Hawthorne la regardait, l'air aussi lugubre qu'un pasteur à un enterrement.

Il la toisa de la tête aux pieds. Pendant cet examen, elle fut douloureusement consciente de son visage maculé de peinture et de ses vêtements tachés. Les vêtements du marquis étaient immaculés, bien entendu. Pas le moindre grain de poussière sur son costume gris anthracite. Son gilet rouge bordeaux était impeccable, et sa chemise de lin d'un blanc pur et neigeux.

Elle se balançait d'un pied sur l'autre, le visage enflammé. Il devait être horrifié. Mais à sa grande surprise, quand son regard croisa de nouveau le sien, il n'avait rien de sévère. En fait, un sourire flottait au coin de ses lèvres. Philippe, l'homme qui ne souriait jamais et riait encore moins, était en train de se moquer d'elle. Elle le vit presser les lèvres comme pour cacher son amusement, et elle s'efforça de rassembler sa dignité.

— Il n'y a rien de mal à être ambitieux.

— Sans doute que non, mademoiselle Martingale.

Il pénétra dans la boutique avec l'assurance et l'arrogance que les gens de son rang semblaient acquérir en naissant. Personne ne l'avait invité à entrer, mais c'était visiblement le dernier de ses soucis.

— Cependant, l'ambition n'est pas toujours un trait de caractère attirant chez une femme.

— Et le fait d'écouter aux portes n'est pas très bien élevé, que ce soit chez

un homme ou chez une femme.

— Je pouvais difficilement éviter d'entendre, expliqua-t-il en désignant la porte grande ouverte.

— Donc, d'après vous, une porte ouverte est une invitation non seulement à écouter les conversations des autres, mais aussi à donner son avis ? Cette remarque fut suivie d'un silence chargé de tension. Emma toussota discrètement. Philippe se tourna vers elle en s'inclinant.

— Lady Marlowe.

— Lord Kayne.

La vicomtesse esquissa une révérence, puis lança un regard à Maria.

— J'ignorais que vous connaissiez mon amie, Mlle Martingale, murmura-t-elle tandis que son regard passait de l'un à l'autre.

Un léger froncement de sourcils assombrit son front. Elle était consciente de la tension entre Maria et leur visiteur, mais elle n'en comprenait pas la raison. Si Philippe fut surpris qu'une personne d'origine aussi modeste que Maria soit l'amie d'une vicomtesse, il n'en laissa rien paraître. Mais avant qu'il ait pu placer un mot, Maria déclara vivement, d'un ton enjoué :

— Oh, mais ce gentleman ne me connaît pas, Emma. Nous ne nous connaissons pas du tout. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit. Ignorant l'expression perplexe de son amie, elle adressa un sourire doux au visiteur.

— Si ce monsieur connaissait mon nom, cela signifierait qu'il existe entre nous une familiarité. Ce qui, pour autant qu'il le sache, n'est pas le cas. Le sourire de Philippe s'évanouit.

— Je suis ici pour affaires, madame, dit-il avec froideur. Pour être précis, cela concerne l'établissement que vous avez l'intention d'ouvrir ici.

Emma toussota de nouveau, avec toute la distinction d'une vraie dame.

— Dans ce cas, je vous laisse. Maria, j'ai été enchantée de voir ta nouvelle boutique.

— Non, ne pars pas tout de suite, protesta Maria en lançant à Philippe un regard de reproche. Si ce monsieur souhaite parler avec moi, il peut sûrement le faire devant une de mes amies.

— Non, non, je dois m'en aller. Mais tu viendras prendre le thé dimanche à Little Russell Street, j'espère ?

— Naturellement. Es-tu vraiment obligée de partir si vite, Emma ?

— Hélas, oui. Je suis censée prendre le thé à Bloomsbury cet après-midi, au siège d'une œuvre de charité. Et comme tu le sais, la circulation est devenue infernale à Londres.

Elle fit un signe de tête à Philippe, puis gagna la porte.

— Je parlerai du nouveau guide à Harry ce soir, dès que je le verrai.

— Merci, répondit Maria en raccompagnant son amie jusqu'à la porte. Ton aide m'a été précieuse.

Emma s'éloigna, et Maria sentit le regard de Philippe dans son dos tandis qu'elle demeurait un instant sur le seuil. Elle inspira profondément, avant de se décider à pivoter sur ses talons.

— Je ne vois vraiment pas de quelle affaire nous pourrions discuter, vous et moi.

— Je passais devant la boutique ce matin, quand je vous ai vue à travers la vitrine. Après avoir pris quelques renseignements, j'ai appris que vous aviez loué ces locaux. Inutile de vous dire que je fus extrêmement surpris.

Et probablement furieux, ajouta-t-elle pour elle-même.

— Je suis très étonnée de l'intérêt que vous me portez, monsieur. Nous ne nous connaissons pas, il me semble. Vous me l'avez dit vous-même.

— Étant donné les circonstances, j'ai pensé que c'était préférable, énonça-t-il avec une dignité hautaine.

— Vous avez pensé qu'il était préférable d'être mal élevé ?

— Je...

Il s'interrompit, et son attitude dédaigneuse sembla s'effriter.

— Pardonnez-moi, dit-il. Mon intention n'était pas d'être impoli, ni de vous blesser. J'espérais simplement nous éviter à tous deux une conversation désagréable.

— Cependant, vous êtes là, fit-elle remarquer.

— Cette conversation est à présent devenue nécessaire.

Ses yeux s'étrécirent, et son expression redevint dure et implacable.

— Je pensais avoir été clair il y a douze ans, quand je vous ai demandé de ne plus jamais vous approcher de mon frère.

— Votre frère ? répéta-t-elle en regardant autour d'elle d'un air déconcerté. Lawrence est là ? Je dois être aveugle, puisque je ne le vois nulle part. Mais il se cache peut-être ?

— De toute évidence, vous n'avez pas changé, mademoiselle Martingale. Vous êtes toujours aussi insolente.

— Vous n'avez pas changé non plus. Toujours aussi sec.

Il ignore la raillerie.

— Je vous ai donné mille livres. En échange de quoi, vous m'avez donné votre parole de ne plus vous approcher de Lawrence.

Avec le regard le plus innocent du monde, elle énonça la stricte vérité :

— Je n'ai jamais revu votre frère depuis mon départ de Kayne Hall il y a douze ans. J'ai entendu dire qu'il était parti en Amérique.

— Il n'y est plus. À présent, il vit chez moi. Dans la maison attenante à celle-ci, précisa-t-il. Comme si vous ne le saviez pas !

Elle attendit un moment avant de répondre, choisissant soigneusement ses mots.

— Quand j'ai décidé de louer ces locaux, j'ignorais totalement que votre frère et vous habitiez à côté.

— Donc, vous prétendez que vous n'avez pas rompu votre promesse ? Que votre présence ici n'est qu'une simple coïncidence ?

Avant qu'elle ait pu répliquer, il ajouta, avec un petit rire de dérision :

— Et vous espérez me faire avaler ce misérable mensonge ?

— Je me moque comme d'une guigne de ce que vous croyez, et je n'ai pas rompu ma promesse.

Pas à strictement parler, songea-t-elle avec un brin de mauvaise conscience.

— Vous ne pourrez pas continuer de tenir parole si vous vivez à côté de nous, rétorqua-t-il avec un regard noir. Dites-moi, mademoiselle

Martingale, vous moquez-vous de toutes vos promesses, ou uniquement de celles que vous me faites, à moi ?

— Oh, pour l'amour du Ciel ! s'écria-t-elle, exaspérée.

Non seulement cet homme était intraitable, mais elle était en proie malgré elle à un terrible sentiment de culpabilité.

— Douze ans ont passé. Nous sommes adultes, et nous pouvons nous comporter poliment. Faut-il absolument nous éviter comme si nous étions porteurs de la peste ?

— Vous êtes une peste, marmonna-t-il. Un fléau pour les hommes et pour le bon sens.

Tout sentiment de culpabilité disparut, et elle se hérissa, s'appêtant à lui dire sans détour sa façon de penser. Mais il enchaîna :

— Combien ?

Déroutée par le brusque changement de sujet, elle battit des paupières.

— Je vous demande pardon ?

— Je vous ai payée une fois pour que vous disparaissiez. Je voudrais savoir quel montant sera nécessaire pour vous faire disparaître de nouveau.

Combien ?

L'indignation la réduisit au silence, et il lui fallut quelques secondes pour se ressaisir.

— Votre argent ne sera pas suffisant.

— Je vous affirme que si. Dites votre prix.

— Tout n'est pas à vendre, monsieur le marquis. Je suis là, j'ai l'intention d'y rester, et vous ne pouvez rien y changer.

— Vous croyez cela ?

La question fut articulée d'une voix douce, mais Maria ne fut pas dupe. Elle savait par expérience combien Philippe avait le cœur dur. Un frisson d'appréhension lui parcourut la nuque.

— Vous ne pouvez rien faire, répéta-t-elle.

— Vous m'avez fait une promesse il y a douze ans, mademoiselle Martingale, et par Dieu, je veillerai à ce que vous la respectiez. Le plus simple aurait été de vous payer, bien entendu. Mais puisque cette solution ne vous convient pas, je devrai faire appel à mes hommes de loi.

— Vos hommes de loi ? Pourquoi ?

— Pour vous faire expulser de ce local, naturellement.

Sur ces mots, il tourna les talons et se dirigea vers la sortie. Il avait déjà atteint la porte lorsqu'elle fut suffisamment remise de sa stupeur pour lancer.

— Que voulez-vous dire ? Vous ne pouvez pas me faire expulser.

— Oh, bien sûr que si.

La main sur la poignée de cuivre, il eut un sourire menaçant.

Il se trouve que ce bâtiment m'appartient.

Chapitre 3

*Qu'il soit vivant ou qu'il soit mort,
Je broierai ses os pour faire mon pain.
Comptine*

Maria ne put réprimer un rire.

— Quoi? C'est absurde. Le nom de la société avec laquelle j'ai signé le bail de location est Millbury Investments.

— Cette société m'appartient, aussi ce bâtiment est-il ma propriété. Je pense que demain à cette heure-ci, vous aurez quitté les lieux.

Il sortit sans ajouter un mot, et referma la porte derrière lui.

— Oh!

En proie à une frustration insupportable, elle donna un coup de pied dans le mur. Le plâtre s'effrita et elle se fit très mal à l'orteil, mais son sentiment d'irritation n'en fut nullement soulagé.

Quelle situation ridicule ! songea-t-elle en serrant les poings. Non seulement Philippe vivait dans la maison voisine, mais une fois de plus il tenait sa destinée entre ses mains. C'était exaspérant.

— Quel homme détestable! marmonna-t-elle en donnant un nouveau coup de pied dans le mur. Détestable, répugnant !

Elle grimaça en sentant la douleur se répercuter dans sa cheville. Ce n'était pas en démolissant les murs de la boutique qu'elle se débarrasserait de sa colère. Elle ôta ses gants de travail et descendit dans la cuisine au pas de charge. Quelques minutes plus tard, elle était dans la pâte à pain jusqu'aux coudes.

Pendant une heure, elle pétrit de toutes ses forces la boule de pâte blanche, dans l'espoir d'apaiser sa fureur. Mais cela se révéla presque impossible, surtout lorsqu'un jeune garçon de courses se présenta, envoyé par l'agence immobilière. Il lui tendit un document à l'aspect officiel.

— Il n'a pas traîné, grommela-t-elle en prenant la feuille des mains du garçon.

Celui-ci la contempla les yeux ronds, probablement intrigué par ses vêtements tachés de peinture, ses mains couvertes de farine et ses cheveux emmêlés. Les mots AVIS D'EXPULSION étaient imprimés sur le document, à l'encre rouge.

— Qu'a-t-il fait en sortant d'ici ? demanda-t-elle au messager. Il a téléphoné directement à ses hommes de loi ?

Le garçon ne répondit rien et continua de l'observer comme s'il concevait des doutes sérieux sur sa santé mentale. Maria soupira, lui claqua la porte au nez, et brisa le cachet qui fermait le document.

Elle parcourut rapidement la lettre tapée à la machine de Millbury Investments, et ne fut pas étonnée d'apprendre qu'on lui demandait de débarrasser les lieux dans les vingt-quatre heures. Mais quand elle arriva à la cause de son expulsion, elle vit rouge.

— « Violation de la clause de réputation » ? s'écria-t-elle. C'est l'accusation la plus injuste, la plus fallacieuse qu'il pouvait trouver...

Trop révoltée pour en lire davantage, elle froissa l'avis et en fit une boule qu'elle jeta dans la poubelle sous la table. Puis elle se remit au travail, s'en prenant à sa pâte à pain avec plus de force que jamais.

— Je suis une femme d'une moralité irréprochable ! Comment ose-t-il prétendre le contraire ?

Elle souleva la boule de pain et la jeta sur la table farinée avec tant de force

qu'elle s'aplatit.

— Et qu'est-ce que ça peut lui faire, où je vis? enchaîna-t-elle en frappant vigoureusement la pâte du plat de la main, regrettant de ne pouvoir en faire autant au visage de Philippe. Je me moque comme d'une guigne de Lawrence. Cela fait des années que je n'ai plus pensé à lui.

Au moment même où elle prononça ces mots, elle dut reconnaître en son for intérieur que ce n'était pas tout à fait vrai. Douze ans après son départ de Kayne Hall, il arrivait encore que des souvenirs de son premier amour lui passent par la tête. C'était une certaine nuance de bleu qui lui rappelait les yeux de Lawrence. Ou encore, elle percevait un parfum de roses et songeait à ce jour où il lui avait mis des boutons de roses dans les cheveux, sous la charmillie, en déclarant qu'il n'avait jamais vu une aussi jolie jeune fille qu'elle. Philippe se trouvait aussi dans la roseraie ce jour-là.

— L'air aussi mauvais que s'il avait eu une indigestion, murmura-t-elle en abattant de nouveau la pâte sur la table. Ce snob vieux jeu et collet monté. Comment ose-t-il m'expulser ?

Maria s'immobilisa, hors d'haleine. Il fallait qu'elle trouve un moyen de lui résister. Elle refusait tout simplement de s'incliner. Elle n'avait tout de même pas trouvé la boutique idéale pour la perdre aussitôt, sans avoir pu faire ses preuves !

Elle ferait appel aux hommes de loi de Prudence. Mais elle avait déjà emprunté une fortune à son amie. Prudence se moquait d'être remboursée ou non, mais pour Maria c'était une question d'honneur. La fierté était peut-être son plus grand défaut, mais elle ne voulait pas vivre de la charité de son amie. Elle comptait bien rendre à Prudence ce qu'elle lui empruntait, jusqu'au dernier penny. Aussi ne tenait-elle pas à gonfler sa dette en faisant des dépenses extravagantes, par exemple en engageant des hommes de loi.

Quoi qu'il en soit, elle doutait fort que cela soit très utile. Si elle se rappelait bien les termes du bail, il y avait effectivement une clause de bonne réputation. Sa location pouvait être annulée pour non-paiement du loyer, ou bien si elle provoquait des dégâts dans les locaux, et enfin pour cause d'immoralité. Il était difficile de définir précisément ce qui était entendu par « immoralité », mais cela importait peu. Ce genre de conflit serait fatal pour sa réputation, et ce quelle qu'en soit l'issue. Et plus personne à Mayfair ne viendrait acheter ses gâteaux.

Elle pouvait trouver un autre local. Maria considéra la magnifique cuisine avec ses fourneaux modernes, ses hottes de cuivre étincelant et ses vastes placards. Elle pouvait probablement recréer tout cela ailleurs, faire construire les mêmes placards et acheter le même genre d'équipement. Mais ce serait terriblement cher. Et elle ne retrouverait pas une devanture donnant sur Piccadilly. Cette situation était exceptionnelle. Pourtant elle n'avait pas le choix, il fallait partir...

Tout à coup, le désespoir la submergea. Philippe était marquis, il possédait une immense fortune et de l'influence. Contre lui, elle était aussi impuissante aujourd'hui qu'elle l'avait été à dix-sept ans.

Comme il avait été froid ce jour-là, dans la bibliothèque de Kayne Hall,

lorsqu'il lui avait annoncé que son frère avait décidé de renoncer à l'épouser afin de conserver ses revenus ! Ses larmes, son chagrin et sa peur l'avaient laissé de marbre. Elle avait commencé par protester puis, le cœur brisé, avait fini par accepter sa proposition. Il lui avait donné le chèque avec froideur, et en échange elle avait promis solennellement de ne plus jamais s'approcher de Lawrence.

Soudain, Maria sut avec certitude ce qu'elle devait faire. D'un geste vif, elle dénoua les liens de son tablier et jeta le lourd vêtement sur le plan de travail avant de quitter la cuisine. Pendant douze ans, elle avait tenu sa promesse. Le moment était venu de la rompre.

Deux heures plus tard, il ne subsistait plus aucune trace de peinture sur ses joues, ni la moindre odeur de l'essence de térébenthine dont elle s'était servie pour l'ôter. Maria sortit de la baignoire de porcelaine et prit une serviette sur le valet d'acajou. Elle se sécha, épongea ses cheveux, puis reposa la serviette et entra dans le dressing adjacent à la salle de bains. Une fois qu'elle eut revêtu des sous-vêtements propres, elle enfila une chemise blanche et la boutonna. Elle choisit pour cette occasion une de ses plus jolies toilettes. Un costume de promenade de serge bleu. Elle peigna ses cheveux blonds, qu'elle noua en chignon serré sur la nuque. Puis elle mit son plus beau chapeau: une capeline de paille bleu foncé, garnie de rubans mousseux et de plumes d'autruche claires. Après tout, se dit-elle en glissant ses mains dans des gants de dentelle blanche, quand une femme va voir celui qui a été l'homme de sa vie, elle ne doit pas avoir l'allure négligée.

Maria descendit au sous-sol, reprit l'avis d'expulsion dans la poubelle et lissa le document, avant de le plier soigneusement et de le glisser dans sa poche. Elle sortit de la maison et, tout en fermant la porte à clé, jeta un coup d'œil prudent dans la rue afin de s'assurer que Philippe n'était pas dans les parages à l'espionner.

Elle mit la clé dans son sac et acheta un journal au jeune garçon au coin de la rue, puis se dirigea vers Green Park. Après avoir choisi un banc d'où elle pourrait surveiller Piccadilly et Half Moon Street, elle s'assit, ouvrit le journal et fit semblant de s'absorber dans sa lecture. Mais en réalité, elle ne quitta pas des yeux l'angle des deux rues.

Elle n'eut pas besoin d'attendre longtemps. Au bout d'environ vingt minutes, elle repéra un fringant homme brun, vêtu d'un costume de flanelle beige et coiffé d'un canotier. Il remontait Half Moon Street en balançant sa canne. Maria l'observa un instant, les yeux étrécis, puis elle se leva. Elle aurait reconnu entre mille cette démarche désinvolte, cet air insouciant. Abandonnant son journal, elle se hâta de traverser Piccadilly, prenant garde de ne pas se faire trop tôt repérer par sa proie. Elle passa devant la vitrine de son magasin et tourna dans Half Moon Street, en faisant mine de fouiller à l'intérieur de son sac à main. Quiconque aurait posé les yeux sur elle à ce moment aurait pensé que cette femme était trop préoccupée par le contenu de son sac pour regarder où elle allait.

En réalité, tout était parfaitement minuté pour que la collision ait lieu. Son sac et la canne du gentleman tombèrent bruyamment sur le sol, le canotier

et sa capeline s'envolèrent, et le cri de douleur qu'elle poussa sembla tout à fait authentique.

— Oh, je suis désolé ! dit Lawrence en lui agrippant le bras. Vous ne vous êtes pas fait mal ?

— Je... ne sais pas, balbutia-t-elle en levant les yeux.

Il n'avait pas beaucoup changé. Il était toujours aussi beau, et d'allure aussi jeune que dans son souvenir. Mais le temps l'avait changée, elle. Car en le regardant, elle n'éprouva plus le sentiment à la fois doux et déchirant qu'il lui avait inspiré à dix-sept ans.

Feignant l'étonnement, elle s'exclama :

— Oh, par exemple ! Lawrence Hawthorne !

Grâce au Ciel, Lawrence n'était pas comme son frère. Non seulement il la reconnut immédiatement, mais il n'en fit pas mystère.

— Maria Martingale? répliqua-t-il en riant, la contemplant d'un air stupéfait. Maria, c'est bien toi?

Elle acquiesça, et rit avec lui.

— Seigneur, c'est une surprise, n'est-ce pas? Comment vas-tu ?

— Assez bien. Assez bien, répéta-t-il en se penchant pour ramasser leurs chapeaux. Et toi ?

— Je vais très bien, je te remercie.

— Content de l'entendre.

Il se redressa et la considéra avec une admiration non dissimulée. Maria s'en trouva réconfortée, après le dédain qu'avait manifesté son frère.

— Sapristi, tu n'as pas du tout changé, dit-il avec un clin d'œil, lui reposant sa capeline sur la tête. Tu es toujours la plus jolie fille que j'aie jamais vue.

Maria se demanda ce qu'en penserait Mlle Dutton si elle savait cela, mais se garda d'exprimer cette question à haute voix.

— Et toi, tu aimes toujours autant flirter, rétorqua-t-elle en arrangeant son chapeau, tandis qu'il ramassait les affaires éparpillées sur le trottoir. Mon Dieu, combien d'années ont passé ? Dix, peut-être?

— Douze, corrigea-t-il en glissant quelques objets dans son sac. Qu'as-tu fait, pendant tout ce temps ?

— Je suis en train d'ouvrir une boutique.

— Vraiment ?

Il referma le sac à main et le lui tendit, puis reprit sa canne sur le trottoir.

— Quel genre de boutique ?

— Une pâtisserie. C'est juste là, précisa-t-elle en se tournant pour lui montrer la devanture.

Au même instant, elle lâcha un petit cri de douleur.

— Oh ! Je crois que je me suis foulé la cheville.

Le visage avenant de Lawrence fut aussitôt assombri par l'inquiétude.

— Et c'est ma faute, dit-il, chevaleresque. Entre, je vais faire appeler un médecin.

— Entrer? répéta-t-elle en regardant autour d'elle d'un air perplexe. Tu vis près d'ici ?

— Oui, répondit-il en désignant la porte rouge à côté d'eux.

— Là ? Mais c'est juste à côté de ma boutique ! Lawrence n'était pas seulement plus aimable que son frère, il était aussi bien plus confiant de nature.

— Quelle extraordinaire coïncidence ! Entre donc. Nous allons prendre une tasse de thé, et tu me raconteras tout en attendant le médecin. Vraiment, ajouta-t-il comme elle faisait mine de protester. J'insiste. Viens avec moi. Elle accepta le bras qu'il lui offrit. Alors qu'elle montait les marches en boitillant ostensiblement, elle songea que si sa pâtisserie n'avait pas le succès escompté, elle pourrait se lancer dans le théâtre...

Le siège de la Hawthorne Shipping Limited était situé dans un bâtiment de briques rouges de quatre étages, dans Surrey Street, juste à côté du quai Victoria. Le bureau en angle de Philippe, au dernier étage, avait une vue splendide sur la Tamise. De sa fenêtre, il voyait le pont de Waterloo, Somerset House, et les jardins le long du quai.

C'était un bel après-midi de printemps. Pas de pluie, un beau soleil, et une brise assez forte pour nettoyer le ciel londonien de toutes les fumées produites par les chauffages à charbon. Les premières fleurs printanières commençaient de s'ouvrir, et sous les rayons de soleil le fleuve scintillait comme un ruban de diamants. Cependant, rien de cette beauté n'atteignait Philippe. Il était occupé par quelque chose de plus sérieux que la vue depuis sa fenêtre. Les affaires.

— Nos ingénieurs et les vôtres ont approuvé les derniers plans, dit-il en se penchant sur son bureau d'acajou.

De larges feuilles de papier étaient étalées sur la surface cirée. Il jeta un coup d'œil à l'homme qui se tenait face à lui.

— La Hawthorne Shipping est toute prête à fabriquer trois de ces luxueux transatlantiques pour la société Dutton's Neptune Line.

Il marqua une pause, et désigna les documents empilés sur un des coins du bureau.

— Dès que vous aurez apposé votre signature sur ces contrats, colonel, je donnerai l'ordre à nos usines de commencer.

Le colonel William K. Dutton tira sur sa moustache d'un blanc neigeux. Une moustache qui donnait à l'implacable millionnaire américain l'aspect d'un morse somnolent. Il s'assit en toussotant, puis pianota sur le bureau en considérant les plans étalés sous ses yeux.

Philippe s'assit également, se carra dans son fauteuil et attendit sans manifester la moindre impatience. Le silence se prolongea, plusieurs minutes s'écoulèrent. Cela faisait deux ans qu'il préparait ce contrat. Il pouvait attendre quelques instants de plus.

Le colonel finit par lever les yeux.

— Quand les navires seront-ils prêts à faire voile ?

La formule fit sourire Philippe.

— De nos jours, avec trois hélices et deux moteurs à quatre cylindres, actionnés par vingt-quatre chaudières, un navire n'a plus besoin de voiles, colonel.

L'homme lui rendit son sourire.

— Pour ma part, je préfère la voile, avoua-t-il. Vous les jeunes, vous ne

jurez que par les moteurs à vapeur et les chaudières. Bah ! Pour moi, il n'y a rien de tel que le claquement des voiles dans le vent.

— Croyez-moi si vous voulez, mais je vous comprends. Mon propre voilier est amarré à la jetée de Waterloo.

Toutefois, il ne jugea pas utile de dire au colonel qu'il n'avait plus posé le pied sur son bateau depuis environ quatre ans.

— Ah.

Réconforté par ce point commun avec son interlocuteur, le colonel Dutton reporta son attention sur les plans. Philippe lui dit ce qu'il voulait savoir.

— Si nous signons ces contrats aujourd'hui, le premier de ces navires sera prêt à effectuer la traversée de l'Atlantique dans trois ans.

Il s'interrompt, et s'obligea à compter jusqu'à trois avant de demander :

— Marché conclu, colonel ?

Il y eut encore une longue pause. La réponse, quand elle vint, n'était pas celle que Philippe escomptait.

— Cela dépend, monsieur. Cela dépend.

— De quoi ?

Dutton soupira, et se renversa dans son fauteuil d'un air malheureux. Il tira sur son nœud de cravate, qui resta de guingois.

— Parlez-moi de votre frère.

— Lawrence ? fit Philippe, un peu déconcerté. Je ne pensais pas que mon frère entrât en ligne de compte dans l'affaire qui nous occupe.

Le colonel Dutton leva la main.

— Ne croyez pas que je sois du genre à mélanger les affaires avec la vie privée. En général, je ne le fais pas. Mais dans ce cas particulier, je dois faire une exception. Mes enfants sont tout pour moi. Mon fils, naturellement, reprendra mes affaires à New York. Mais pour une fille, c'est différent. Quand Cynthia se mariera, je veux être sûr que son mari sera capable de lui assurer le train de vie auquel elle est habituée.

Philippe commençait à comprendre où le colonel voulait en venir. Aussi ne fut-il pas étonné lorsque Dutton ajouta :

— J'ai quelques réserves sur ce point, au sujet de votre frère. Je ne veux pas que ma fille épouse un homme incapable de réussir dans la vie.

— Lawrence reçoit une rente trimestrielle sur les domaines, bien entendu, et une partie des bénéfices de la Hawthorne Shipping. Quand il se mariera, ces sommes seront doublées. Et elles vont encore augmentées à la naissance de chaque enfant. Il aura la maison de Half Moon Street, la villa de Brighton, et Rose Park, qui est une belle propriété dans le Berkshire. Faites-moi confiance. Si Lawrence et Cynthia décident de se marier, votre fille aura un très beau train de vie.

— Avec votre argent.

Philippe se rappela que les Américains ne comprenaient pas la façon de vivre des Anglais.

— Colonel, un gentleman anglais n'est pas censé travailler pour vivre. Il est méprisé par la société s'il le fait.

— Et pourtant, certains le font tout de même. Vous, par exemple.

Il songea à toutes les dettes dont il avait hérité à la mort de son père, au

travail qu'il avait accompli pour débarrasser la famille de cette charge. Gentleman ou pas, il avait été obligé de devenir homme d'affaires.

— Je suis sans doute une exception.

— Si votre frère doit devenir le mari de Cynthia, il faudra qu'il soit aussi une exception. Tout le monde a besoin d'avoir une occupation, monsieur Hawthorne. L'oisiveté n'est pas bonne, et je me moque de ce que font vos gentlemen anglais. Quand Lawrence m'a demandé l'autorisation de faire la cour à ma fille, il y a neuf mois, je lui ai expliqué clairement que Cynthia n'épouserait pas un bon à rien qui ne connaît pas le sens du mot «travail». Il m'a affirmé qu'il n'était pas ce genre d'homme.

— Non, naturellement, ce n'est pas son genre, murmura Philippe d'un ton apaisant.

— J'aimerais en être certain. J'ai cru comprendre que s'il désirait revenir en Angleterre après tant d'années, c'était pour assumer ses responsabilités au sein de la Hawthorne Shipping, et me prouver par conséquent qu'il était digne de ma confiance. Quand j'ai proposé de l'accompagner pour faire votre connaissance et passer ce contrat avec votre société, c'est lui qui a eu l'idée d'emmener ma femme et ma fille, afin que nous puissions voir par nous-mêmes le style de vie que Cynthia aurait avec lui. Je ne suis là que depuis quelques semaines, je vous l'accorde, mais je n'ai pas encore vu votre frère faire grand-chose, à part escorter ma femme et ma fille dans les magasins.

— C'est sans doute ma faute. Comme je vous le disais, un gentleman anglais n'est pas censé travailler, et je ne lui ai pas encore confié sa part de responsabilités. J'avoue que je ne suis pas homme à renoncer facilement à tout contrôler. Et Lawrence a passé de longues années à l'étranger.

— Hmm, marmonna Dutton, qui ne sembla nullement calmé par ces arguments.

Philippe savait que pour un Américain, le genre de lassitude affecté par les gentlemen anglais était considéré comme un signe de paresse, et non comme une preuve de bonne éducation. Il était clair que s'il ne trouvait pas une occupation quelconque, Lawrence n'épouserait pas Cynthia.

— Maintenant qu'il est revenu chez nous, Lawrence prendra en charge les œuvres charitables de la famille. Nous sommes très soucieux du bien-être de ceux qui sont moins fortunés que nous, et nous patronnons de nombreuses bonnes œuvres. Lawrence dirigera tout ça.

— C'est déjà quelque chose, je suppose, admit Dutton. Mais ce n'est pas une façon de gagner sa vie. Il m'avait laissé entendre qu'il aurait des responsabilités plus importantes.

— Lawrence est prêt à assumer davantage de charges, affirma Philippe. Il espérait dire vrai, sans trop y croire.

— Comme je vous le disais, je ne lui ai pas cédé le contrôle des affaires aussi vite qu'il l'aurait souhaité. J'ai l'intention de les lui confier peu à peu, en le guidant au fur et à mesure.

— Hmm. Allez-vous aussi lui apprendre comment prendre une décision ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Pourquoi n'a-t-il pas encore demandé la main de Cynthia? Voilà déjà

neuf mois qu'il lui fait la cour. Quand il a séjourné avec nous à Newport, l'été dernier, il ne la quittait pas. Au cours de l'hiver, il a passé beaucoup de temps dans notre maison de Park Avenue, mais peut-être pas autant qu'à Newport.

Philippe ne fut pas vraiment surpris. Mais ce n'était pas le moment de parler de la tendance de Lawrence à ne trouver généralement intéressante que la phase de la découverte. Même lorsqu'il s'agissait de faire la cour à une jeune fille.

— Cynthia l'aime, et elle m'affirme qu'il l'aime aussi, enchaîna le colonel. Alors, qu'est-ce qu'il attend? Pourquoi n'a-t-il pas encore fait sa demande? Quand vous rencontrez la femme qui vous convient, vous ne laissez pas passer l'occasion d'en faire votre épouse. Je ne comprends pas toutes ces hésitations.

— Encore une fois, monsieur, je pense que nous voyons les choses différemment parce que nous sommes de nationalités différentes. L'amour est important, bien sûr, mais en Angleterre les fiançailles ne sont pas seulement une question d'affection réciproque, aussi...

Dutton l'interrompit en abattant violemment le poing sur la table.

— Bon sang, a-t-il l'intention d'épouser Cynthia, oui ou non? S'il s'amuse avec ma petite fille...

— Je suis certain qu'il n'en est rien, colonel. Mon frère est un gentleman. Il ne traiterai pas à la légère les sentiments d'une dame.

En réalité, il n'aurait su dire combien de fois Lawrence avait fait exactement cela. Mais Philippe espérait de tout cœur que cette fois, les sentiments de son frère étaient plus profonds.

— Mon frère m'a dit qu'il aimait votre fille, et je sais qu'il a l'intention de demander sa main.

— Alors pourquoi ne le fait-il pas? Qu'est-ce qui le retient?

— Cette réticence s'explique peut-être par le fait que Cynthia a encore passé très peu de temps en Angleterre. Il est possible que Lawrence veuille s'assurer qu'elle s'adaptera à la vie ici, avant de prendre un engagement. Le colonel ne parut pas convaincu par l'argument.

— C'est peut-être l'explication. Nous le verrons bien au cours des prochains mois. Mais si votre frère ne trouve pas le courage de faire sa demande d'ici là, je doute qu'il ait suffisamment de bon sens pour veiller sur ma fille. Tant que je n'aurai pas la conviction qu'il est sincère et responsable, je ne signerai pas de contrat avec la Hawthorne Shipping. Le vieil homme affichait une attitude déterminée. Il était inutile de discuter davantage.

— Je comprends vos réserves, monsieur. Nous allons attendre, en espérant que Lawrence et Mlle Dutton ne tarderont pas à s'entendre.

Les deux hommes se levèrent, et Philippe ajouta :

— J'espère que nous aurons tout de même le plaisir de vous voir ce soir pour le dîner?

— Bien sûr, bien sûr. J'ai entendu dire que le Savoy est un endroit extraordinaire.

— J'aurais aimé vous recevoir chez moi, à Park Lane. Mais ces travaux de

rénovation n'en finissent plus.

— Oui, oui. Toutefois, quand le travail sera fini, vous serez bien content d'avoir l'électricité et l'eau chaude. Nous avons tout cela depuis des années, mais les Anglais ne semblent pas aussi ouverts que les Américains au confort moderne.

— Nous sommes beaucoup plus traditionnels de ce côté de l'Atlantique, reconnut Philippe tout en raccompagnant Dutton. Cependant, la maison de Half Moon Street a été rénovée il y a quelque temps et je n'ai pas tardé à me ranger au point de vue des Américains. L'électricité est une chose merveilleuse.

Dutton parti, Philippe fit appeler son carrosse. Pendant le trajet jusque chez lui, il repensa à sa conversation avec le millionnaire américain. En dépit de tous les atermoiements de Lawrence, il était convaincu que son frère devait épouser la fille de Dutton.

Cynthia était une fille intelligente et équilibrée. Elle était aussi jolie, riche, et surtout indulgente. En d'autres termes, son frère n'avait jamais eu une aussi belle occasion de se marier, et il entendait bien le lui faire comprendre dès que possible.

Le visage d'une jolie blonde aux grands yeux noisette et aux lèvres roses lui vint à l'esprit, mais il repoussa aussitôt cette image. Demain, Maria Martingale serait partie, et Lawrence ne saurait jamais que son premier amour avait vécu quelques jours dans la maison voisine de la leur.

À Half Moon Street, le majordome vint précipitamment prendre sa canne et son chapeau.

— Où est mon frère ? s'enquit Philippe.

— Dans le salon, monsieur. Il prend le thé.

— Merci, Danvers.

Philippe s'engagea dans l'escalier. Il fallait qu'il fasse entendre raison à son frère. Cela n'avait jamais été facile. Mais quand il entra dans le salon, Philippe comprit que cela allait être encore plus difficile que prévu. Assise dans le canapé de velours prune à côté de Lawrence, une tasse à la main, l'air aussi doux et inoffensif qu'un ange accroché au sapin de Noël, se trouvait Maria Martingale en personne.

Chapitre 4

*Voilà du romarin, c'est pour le souvenir.
William Shakespeare*

Il aurait dû s'en douter.

Philippe s'immobilisa sur le seuil, et contempla avec fureur la péronnelle installée dans son salon. Bon sang, pourquoi avait-il l'esprit aussi lent? Il aurait dû prévoir que Maria irait se plaindre auprès de Lawrence dès qu'il aurait le dos tourné. Elle n'avait déjà aucun scrupule à rompre sa promesse, alors autant le faire de façon voyante !

— Philippe !

Lawrence se leva d'un bond, et Philippe nota au passage que son frère avait l'air confus d'un gamin pris la main dans le bocal à friandises.

— Regarde qui nous rend visite. C'est incroyable, non?

S'efforçant d'afficher une neutralité qu'il était loin d'éprouver, Philippe pénétra dans la pièce et s'inclina devant Maria.

— Mademoiselle Martingale, dit-il, tandis que celle-ci posait sa tasse et se levait.

— Lord Kayne.

Elle fit une révérence, souriante, visiblement contente d'elle.

— C'est un plaisir de vous revoir.

— Regarde-le, Maria! s'exclama Lawrence en riant. Il n'a pas bronché en te voyant. C'est bien notre Philippe, n'est-ce pas ? Ne jamais montrer ses sentiments. On pourrait croire que c'est hier qu'il t'a vue pour la dernière fois, et non pas il y a douze ans !

Intrigué, Philippe lança un regard à son frère, puis revint vers Maria.

Apparemment, elle n'avait pas rapporté leur altercation à Lawrence.

Qu'avait-elle en tête, cette coquine ?

— Douze ans ? répéta-t-il en prenant un fauteuil face à elle. Si longtemps que ça?

Peut-être n'avait-elle pas eu le temps de pleurer sur l'épaule de son frère en lui racontant ses malheurs. Mais non, décida-t-il en l'observant. Dans ce cas, elle n'aurait pas eu cet air satisfait comme une chatte qui vient de laper un bol de crème. Quel que soit le plan qu'elle avait manigancé, celui-ci était déjà en marche.

— Vraiment, Philippe, tu es un drôle de type, dit Lawrence en se rasseyant à côté de Maria. Je m'attendais à ce que tu sois surpris en découvrant Maria dans notre salon. Ce n'est pas très chic de ta part, d'être toujours aussi flegmatique.

— Ton frère n'a jamais été un homme facile à surprendre, déclara Maria en prenant sa tasse sur la table. C'est la raison pour laquelle il est si fort aux échecs. Il a toujours une longueur d'avance sur les autres.

— Pas sur vous, semble-t-il, murmura Philippe.

L'inflexion ironique de sa voix échappa totalement à Lawrence, mais pas à Maria. Avec un large sourire, elle s'enfonça dans le profond canapé.

— Peut-être pas, concéda-t-elle, les yeux pétillants d'amusement.

Un vague sourire étira ses lèvres, malgré lui. Ce qu'il trouva incompréhensible, car il éprouvait surtout l'envie de lui tordre le cou.

— Cependant, ajouta-t-il, si ma mémoire est bonne, vous n'avez pas encore réussi à me battre.

Elle se redressa, et le regarda en feignant l'étonnement.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Aux échecs, précisa-t-il, alors qu'ils savaient tous deux qu'il faisait allusion à autre chose.

Lawrence poussa un grognement plaintif.

— Oh non, ne parlons pas de ce jeu. Vous étiez fous des échecs tous les deux, quand nous étions enfants. Vous passiez des heures et des heures à jouer, je m'en souviens très bien.

Philippe s'en souvenait aussi. Il avait treize ans et Maria en avait onze, quand il lui avait appris à jouer. Il la revoyait assise face à lui, devant la

table de travail de son père, dans les cuisines de Kayne Hall. Les coudes sur la table, le menton sur les poings, elle étudiait l'échiquier avec une profonde concentration.

C'était une satanée bonne joueuse. Tenace, audacieuse, maligne, et tellement furieuse lorsqu'elle perdait ! Elle faisait toujours le serment qu'un jour elle parviendrait à gagner.

— Il m'a appris les règles du jeu uniquement parce que tu refusais de jouer avec lui, rappela Maria sans quitter Philippe des yeux. N'est-ce pas, monsieur le marquis ?

— C'est vrai, avoua-t-il. Mais vous jouiez très bien. Vous aviez un don pour la stratégie.

En la voyant maintenant, assise tout près de Lawrence dans ce canapé, il regretta de ne pas avoir repensé plus tôt à son fameux talent pour la stratégie.

— Je pense que si nous jouions aux échecs aujourd'hui, vous me donneriez du fil à retordre.

— Je vous ai toujours donné du fil à retordre, riposta-t-elle du tac au tac. La seule différence, c'est qu'aujourd'hui je gagnerais.

Le rire de Lawrence coupa court à toute tentative de protestation de la part de Philippe.

— Cela ne fait même pas deux minutes que vous êtes en présence, et déjà vous vous chameillez ! Décidément, certaines choses ne changent jamais. Il ne voulait pas se chamailler avec Maria. Il voulait savoir ce qu'elle manigançait, et la voir sortir d'ici. Il décida de tenter une approche directe, sans toutefois s'attendre à obtenir la vérité.

— Qu'est-ce qui vous a poussée à nous rendre visite, mademoiselle Martingale ? demanda-t-il.

— Oh, mais Maria n'est pas venue nous rendre visite, intervint Lawrence. En fait, nous nous sommes littéralement cognés l'un à l'autre, dans la rue.

— Vraiment ? fit Philippe. Quelle extraordinaire coïncidence...

Il se pencha pour se servir du thé, et en profita pour lancer à la jeune femme un regard noir.

— Oui, n'est-ce pas ? continua gaiement Lawrence, inconscient de la tension entre les deux autres. Toutefois, la rencontre fut un peu douloureuse. Maria s'est foulé la cheville. C'était ma faute, bien entendu.

— Vraiment ? Tu as envoyé chercher le médecin, j'espère ?

— Je voulais le faire, mais Maria dit qu'elle n'a pas besoin de médecin. Elle est très courageuse.

— Oh, oui, répliqua Philippe d'un ton si sec que Maria elle-même ne put réprimer une grimace.

Mais elle se ressaisit sur-le-champ.

— Après cette tasse de thé et quelques minutes de repos dans ce canapé, je me sens déjà beaucoup mieux, affirma-t-elle.

Philippe se renversa dans son fauteuil.

— Stupéfiant. Se remettre d'une blessure aussi vite...

— Maria a toujours été une fille formidable, déclara Lawrence. Mais il faut que nous parlions de son problème.

« Nous y voilà. »

— Un problème? répéta Philippe avec une fausse sollicitude. Vous avez un problème, mademoiselle Martingale ?

— En effet.

Elle posa sa tasse et croisa les mains, ce qui lui donna un air si vulnérable et si attendrissant que Philippe manqua éclater de rire.

— J'ai d'horribles ennuis.

— Et vous avez besoin de notre aide ?

— Oui. C'est terriblement audacieux de ma part de vous en parler, je le sais bien, ajouta-t-elle avec douceur. Après tout, nos vies ont pris des chemins différents, il y a douze ans. Mais après avoir rencontré votre frère de façon si inattendue, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que c'était la Divine Providence qui nous avait réunis.

— Quelle chance pour vous que Dieu soit aussi complaisant, marmonna Philippe.

Elle n'eut même pas un battement de cils.

— Oui, n'est-ce pas ?

Elle marqua une courte pause avant d'ajouter :

— Le problème concerne ma boutique.

— Maria a loué le local au coin de la rue, expliqua Lawrence. C'est incroyable comme le monde est petit, n'est-ce pas ? Elle va ouvrir une boulangerie. Du moins c'était son intention, mais il y a eu un genre d'embrouillamini et elle vient de recevoir un avis d'expulsion.

Maria glissa la main dans la poche de sa jupe et en sortit une feuille pliée en quatre. Celle-ci était froissée et tachée, comme si quelqu'un, dans un accès de colère, en avait fait une boule et l'avait jetée à la poubelle.

— Je suis expulsée, sous prétexte que je me suis faussement présentée comme une femme de bonne réputation, révéla-t-elle avec un petit rire sans joie. Je me demande comment ils ont pu faire une telle déduction à mon sujet.

Il y eut un bruit de papier froissé tandis qu'elle remettait la lettre dans sa poche.

— Je suis une femme d'une moralité à toute épreuve.

— Naturellement ! s'exclama Lawrence, d'un ton si chaleureux que Philippe en fut pantois.

Il n'aurait su dire lequel des deux le surprenait le plus : Maria pour avoir l'aplomb de se prétendre de bonne moralité, ou Lawrence pour la soutenir avec autant de force. Les femmes dont la réputation était sans tache ne s'enfuyaient pas à Gretna Green avec des messieurs dont le statut social était largement supérieur au leur. Elles ne rompaient pas leurs promesses et n'usaient pas de supercheries pour obtenir ce qu'elles voulaient.

— De toute évidence, il y a eu une sorte de confusion à Millbury, poursuivit Lawrence en se tournant vers Philippe. J'ai expliqué à Maria que Millbury Investments était l'une de nos sociétés, et que nous étions propriétaires du bâtiment. Elle était stupéfaite de l'apprendre.

— Les bras m'en sont tombés, dit-elle avec une telle consternation que cette fois, Philippe ne put retenir son rire.

Il le ravala vivement, et prit une gorgée de thé pour se donner une contenance.

— Donc, enchaîna Lawrence, je lui ai promis que nous allions tout remettre en ordre.

Il prit la main de la jeune femme et la pressa d'un air rassurant.

— Personne ne l'expulsera, et elle n'aura aucun souci à se faire.

Philippe se redressa brusquement, et son amusement disparut en un clin d'œil.

— Lawrence... commença-t-il.

Il s'interrompit et posa les yeux sur les doigts de son frère entrelacés avec ceux de Maria. Cela ne laissait rien augurer de bon. S'efforçant de détourner le regard, il déclara à contrecœur :

— Nous allons faire une enquête, naturellement, mademoiselle Martingale. Mais en attendant, je dois vous prier de nous excuser. Nous avons un dîner au Savoy ce soir, dit-il en se levant et en faisant un geste vers la pendule.

— Le Savoy! s'écria Lawrence. Crénom, j'étais tellement bouleversé d'avoir revu Maria que j'ai oublié !

Philippe contempla la bouche rose et pulpeuse de la jeune femme assise dans le canapé, et ne fut nullement surpris. Maria avait la faculté de vous faire tout oublier.

— Nous sommes attendus à sept heures, ajouta-t-il en la regardant droit dans les yeux. Mlle Dutton serait très déçue si nous étions en retard.

Maria comprit aussitôt l'allusion. Elle saisit son sac, et se leva.

— Je ne veux pas vous retenir, dit-elle. Je vous remercie pour votre aide.

— Ce n'est rien, assura Lawrence en lui offrant son bras. Permits-moi de te raccompagner.

— Merci. Je vous souhaite une bonne soirée, monsieur le marquis, conclut-elle en faisant une gracieuse révérence à Philippe.

— Mademoiselle Martingale.

Il s'inclina, et regarda les deux jeunes gens sortir, le front soucieux.

— *A-t-il l'intention d'épouser Cynthia, oui ou non ?*

Les paroles irritées de Dutton lui revinrent à l'esprit. Il devait persuader son frère qu'il était temps de s'établir, de prendre des engagements, d'être responsable. Il fallait que Lawrence grandisse, devienne adulte. Et Mlle Dutton le pousserait dans cette voie. Il n'était pas question de laisser Maria leur mettre des bâtons dans les roues.

— Quelle délicieuse surprise! dit Lawrence en revenant dans le salon.

Tomber sur Maria Martingale ! Et juste devant la porte, par-dessus le marché ! Une coïncidence étonnante, non ?

Philippe acquiesça distraitement. Le plus étonnant, c'était que son frère se laisse avoir aussi facilement. N'importe qui à sa place aurait compris que leur rencontre ne devait rien au hasard. Mais Lawrence s'était toujours laissé berné par Maria.

— Ce n'était pas convenable de sa part, de rendre visite à un célibataire.

— Elle ne m'a pas rendu visite. Je t'ai déjà expliqué que nous nous sommes heurtés devant la porte, et qu'elle s'est tordu la cheville.

Philippe préféra changer de sujet.

— J'ai réfléchi à ce que tu allais faire, maintenant que tu es revenu, et j'ai décidé de te confier la charge de toutes les œuvres charitables de la famille.

— Vraiment? répondit Lawrence. Mais tu as toujours détesté laisser les autres contrôler quoi que ce soit à ta place.

— Et j'avais tort. Tout homme a besoin d'avoir un but dans la vie. Un fait que le colonel Dutton m'a fait remarquer il y a peu.

— Philippe, je ne sais pas quoi te dire. Quand pense à toutes les fois où je t'ai écrit en te demandant de me donner une occupation, afin que je puisse faire mes preuves...

Lawrence s'interrompit et secoua la tête avec incrédulité.

— Je n'aurais jamais cru que tu acceptes de le faire. Pas après toutes les sottises que j'ai faites dans le passé...

— C'est oublié.

Philippe préféra couper court, plutôt que de ressasser les mauvais pas de Lawrence au fil des ans.

— Considère ton retour à la maison comme un nouveau départ. Le fait de prendre en charge les œuvres charitables de la famille est un bon début. Tu viendras à la Hawthorne Shipping pour faire la connaissance de M. Fortescue, mon secrétaire. Je lui demanderai de préparer un dossier sur tous les événements que nous finançons cette saison. Le premier sera le bal du 1er Mai, naturellement, dont le but est de collecter des fonds pour les orphelinats londoniens.

— Je verrai Fortescue demain.

— Excellente décision. Et maintenant, je pense que nous ferions mieux d'aller nous changer, il est déjà plus de six heures.

— Très bien.

Lawrence se dirigea vers la porte, puis s'arrêta brusquement.

— Philippe?

— Oui?

— En parlant de demain, tu parleras à Gainsborough au plus vite, n'est-ce pas ?

— Parler à Gainsborough ? répéta Philippe en faisant mine de ne pas comprendre. Pour quoi faire ?

— Pour Maria, bien sûr! C'est toujours lui le responsable de Millbury, il me semble ?

— En effet. Mais j'ai tendance à le laisser gérer les locations comme il l'entend.

Toutefois, il y avait des exceptions, puisqu'il avait joué un rôle prépondérant dans l'expulsion d'une certaine locataire. Une petite pointe de culpabilité l'égratigna, mais il s'efforça de l'ignorer.

— Dans ce cas précis, il faut absolument que tu interviennes, insista Lawrence. Je ne sais pas pourquoi Gainsborough s'est mis en tête que Maria n'était pas une personne de bonne réputation, mais il faudra que tu le fasses changer d'avis pour qu'elle puisse rester.

Philippe soupira, conscient qu'il ne pouvait éviter de dire la vérité. Il fit face à son frère.

— Je peux difficilement faire en sorte qu'elle reste, puisque c'est moi qui ai

tout arrangé pour la faire partir.

— Quoi ? Tu étais au courant ? Tu l'as fait expulser ?

— En effet.

Croisant les bras, Philippe s'adossa à la cheminée et soutint son regard.

— De toute évidence, elle ne t'a rien dit du rôle que j'ai joué dans cette affaire.

— Bien sûr que non ! Maria n'est pas une commère, répliqua Lawrence, perplexe. Mais, au nom du Ciel, pour quelle raison as-tu fait cela ? Et sous prétexte qu'elle n'a pas bonne réputation ? Pourquoi lui faire une chose pareille ?

— Tu me poses la question, après ce qui a failli se passer entre vous ?

— Tu veux dire, quand tu nous as empêchés de nous enfuir à Gretna Green ? s'exclama Lawrence avec un rire incrédule. C'est donc de cela qu'il s'agit ? Mais ça s'est passé il y a des siècles ! Nous étions jeunes, et complètement idiots. Avec le recul, je me rends compte que tu as eu raison d'intervenir, mais quelle importance cela a-t-il à présent ?

Philippe songea à la façon dont Lawrence avait tenu la main de Maria, et il sut que cela avait une grande importance. Il aimait son frère, mais il était conscient de ses faiblesses. Les jolies demoiselles, et particulièrement celles en détresse, faisaient de lui ce qu'elles voulaient. Or, Maria était très convaincante dans le rôle de la « demoiselle en détresse ».

— Elle est seule au monde, lui rappela Lawrence. Tu n'as donc pas de cœur ?

Piqué au vif, Philippe se raidit.

— Je ne me comporte pas comme si je n'en avais pas.

— Oh, mais si. Si tu l'avais vue quand elle m'a parlé de cette pâtisserie ! Elle était radieuse. Et toi, tu décides froidement de la faire expulser. C'est cruel, Philippe, et je ne te laisserai pas faire ça. Je l'ai déjà laissée tomber une fois, tu le sais, mais je ne recommencerai pas. Et toi non plus. Ce magasin représente tout pour elle.

— Je ne l'empêche pas d'avoir sa maudite boutique ! s'écria Philippe, sur la défensive. Ce que je ne veux pas, c'est qu'elle s'installe dans la rue où nous habitons.

— Et tout ça, à cause de cette stupide histoire de fugue, murmura Lawrence en secouant la tête. Je ne connaissais pas cet aspect de ta personnalité.

Philippe émit un grognement d'impatience.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je ne savais pas que tu avais un esprit de vengeance.

— Il ne s'agit pas de vengeance ! C'est juste que...

« C'est juste que tu perds la tête dès que tu vois passer un joli jupon. »

Les mots demeurèrent un instant sur le bout de sa langue, puis il les ravala. Pas question de dire des choses méchantes à la personne qu'il aimait le plus au monde. Les mâchoires crispées, il se tourna vers le miroir et fit mine de rajuster son nœud de cravate.

— Ce n'est pas une question de vengeance.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? Tu n'as pas confiance en moi ?

Philippe ne répondit pas, et Lawrence vint se camper à côté de lui.

— C'est cela, n'est-ce pas ? Tu n'as pas confiance en moi. Tu crains que je ne me conduise pas en gentleman ?

— Non. En revanche, je ne suis pas sûr qu'elle se comporte comme une dame.

— Il y a des moments où je ne te comprends plus, Philippe. C'est de Maria que nous parlons en ce moment. Ce n'est pas une vulgaire intrigante, guettant une opportunité.

Philippe se figea, et croisa le regard de son frère dans le miroir.

— Ah non ?

— Non, bon sang ! Et tu le sais aussi bien que moi. Nous la connaissons depuis toujours. Nous jouions ensemble quand nous étions enfants. Nous passions des heures dans la cuisine de son père, tu t'en souviens ? Tu lui apprenais à jouer aux échecs, et moi je lui apprenais à danser.

Lawrence agita un doigt en direction du miroir.

— C'est toi qui lui as montré comment tenir une batte de cricket. Je ne peux pas croire que tu aies oublié tout ça !

Philippe revit une petite fille aux tresses blondes, furieuse parce qu'elle ne parvenait pas à renvoyer une balle de cricket. Il se rappela la première fois qu'elle avait réussi à frapper la balle, et le grand sourire qu'elle lui avait adressé pour le remercier de l'avoir aidée.

— C'était il y a longtemps, dit-il en reportant son attention sur sa cravate. Les choses étaient différentes quand nous étions enfants.

Lawrence ignora la remarque.

— Tu te rappelles, les pièces que nous jouions pour son père et pour les autres domestiques ? Ce que c'était drôle ! Je n'oublierai jamais Les Pirates de Penzance. Elle avait mis un monocle et un casque, et tu l'accompagnais au piano pendant qu'elle chantait. Tu riais tellement que tu as été obligé de t'arrêter de jouer !

— Oui, oui, je m'en souviens, mais...

— Et la fois où tu as attrapé la grippe. Tu avais douze ans, et père prétendait qu'il ne fallait pas te mettre dans du coton. Et qui faisait le va-et-vient entre ta chambre et la cuisine pour t'apporter de la soupe, des toasts et du thé ?

— Oh, pour l'amour de Dieu... grommela Philippe, exaspéré.

— Elle était toute menue, mais elle montait les quatre étages trois fois par jour, avec ces plateaux qu'elle chipait au nez et à la barbe de son père. Elle aurait pu avoir de gros ennuis, mais elle le faisait tout de même. Elle le faisait pour toi. Et comment la récompenses-tu ? En la calomniant et en la faisant jeter à la rue. Ce n'est pas digne de toi, Philippe. Tu ne te conduis pas en gentleman,

— D'accord ! hurla Philippe, que cette accusation irrita profondément. D'accord. Elle peut rester.

Lawrence lui donna une tape sur l'épaule.

— Enfin, des paroles sensées. Je vais le lui dire.

— Non ! protesta vivement Philippe. C'est moi qui dois lui parler. Je le ferai dès que j'aurai changé de costume. Tu devrais aller t'habiller aussi. Tu n'as

pas l'intention d'aller au Savoy avec ce costume de flanelle ?

Lawrence jeta un coup d'œil à sa veste et son pantalon beige.

— Pourquoi pas ? répondit-il avec un sourire malicieux. On m'interdirait l'entrée, cela ferait sensation.

— Cela ferait aussi très mauvaise impression à Cynthia, j'en suis certain. Nous ferions mieux de nous dépêcher, nous allons être en retard, enchaîna Philippe avec un signe de tête vers la porte.

— Et ce serait un péché mortel.

Philippe ne daigna pas répondre, et Lawrence poussa un soupir désespéré.

— Tu n'as vraiment pas le sens de l'humour, tu sais. Mais je te pardonne, car tu m'as promis d'aider Maria.

Comment son frère pouvait-il se laisser mener par le bout du nez par cette fille ? Mais alors que la question traversait l'esprit de Philippe, Lawrence fit un clin d'œil, fourra les mains dans ses poches et s'éloigna, lançant par-dessus son épaule :

— On arrive à tout, en te culpabilisant.

Et Philippe comprit que c'était lui qui se faisait mener par le bout du nez. Maria entra dans la boutique par la porte de service. Elle jeta la clé sur le comptoir près de la porte, et enleva ses gants et son manteau. Son regard se posa sur la boule de pâte qu'elle avait abandonnée sur le plan de travail. Il valait mieux nettoyer tout ça avant de faire ses valises.

Elle avait espéré que Lawrence convaincrat son frère de la laisser rester. Mais à présent qu'elle avait vu l'expression féroce de Philippe, elle n'osait plus croire que son stratagème ait une chance de fonctionner. Philippe n'était pas comme Lawrence... il n'était pas gentil, accommodant, facile à attendrir.

Bon, elle avait joué et elle avait perdu. Maria soupira lourdement, posa ses gants sur le comptoir à côté des clés, accrocha son chapeau à une patère, puis traversa la cuisine. Elle ramassa le morceau de pâte désormais inutilisable, et l'emporta dans l'arrière-cuisine avec son tablier taché. Après les avoir jetés tous les deux dans la poubelle, elle revêtit un tablier propre et retourna à son plan de travail avec une pelle et un chiffon à poussière. Elle se mit à ramasser la farine sur le comptoir, mais s'arrêta presque aussitôt et s'adossa au comptoir, découragée.

C'était trop injuste. Avec un soupir de frustration, elle renversa la tête pour contempler les pots de cuivre étincelants alignés sur les étagères. Tellement injuste... À peine cette pensée lui traversa-t-elle l'esprit qu'elle s'efforça de la chasser. Il ne servait à rien de pleurer sur l'injustice de la vie. Il fallait s'en accommoder. Elle trouverait une autre cuisine aussi belle que celle-ci. Maria se redressa et s'écarta du comptoir. Mais avant qu'elle ait pu se remettre au travail, son attention fut attirée par un mouvement derrière la fenêtre. Elle se raidit en voyant deux jambes d'homme, deux longues jambes vêtues d'un pantalon noir au pli impeccable. La porte s'ouvrit, et Philippe apparut dans l'embrasure.

— Que voulez-vous ? Vous venez m'aider à faire mes valises ?

Il plissa les lèvres, sans aller jusqu'à sourire.

— Je crains bien que non.

Maria désigna d'un geste son costume de soirée noir.

— Bien sûr que non. Vous pourriez froisser vos vêtements.

— Ce n'est pas pour cela. Quoique je les froisserais volontiers si cela pouvait accélérer votre départ.

— Vous êtes charmant.

Elle renifla d'un air hautain et ajouta :

— Si vous n'êtes pas venu m'aider à déménager, pourquoi êtes-vous là ?

Pour mieux vous réjouir de ma situation ?

— Pas du tout. Ce ne serait pas digne d'un gentleman.

— Oh, je vois. Mais en revanche, jeter des doutes sur la réputation d'une femme afin de la faire expulser est un comportement tout à fait digne d'un gentleman ?

— Non.

Il eut un bref soupir et détourna les yeux.

— Non, répéta-t-il d'un ton sec. Désarçonnée par cet aveu, Maria battit des paupières. Mais avant qu'elle ait pu se remettre de sa surprise et répliquer, il poursuivit :

— Mon frère s'est fait un plaisir de me le faire remarquer, il y a un instant.

A mon vif dépit, précisa-t-il après une légère pause.

Il y avait peu de choses plus réjouissantes dans la vie que de voir Philippe avec cette mine déconfite.

— Et donc, vous êtes là pour...

Elle s'interrompit et haussa les sourcils. Mais voyant qu'il gardait le silence, elle enchaîna :

— Laissez-moi deviner. Vous êtes venu me présenter des excuses ?

— Certainement pas, rétorqua-t-il en levant légèrement le menton. Je suis venu négocier une trêve.

— Une trêve? répéta-t-elle, sentant l'espoir renaître. Quel genre de trêve?

Elle n'aurait peut-être pas besoin de chercher des cartons pour emballer ses affaires, en fin de compte. Philippe entra dans la cuisine, ferma la porte derrière lui et se campa face à elle, de l'autre côté de la table.

— Saviez-vous que Lawrence habitait ici quand vous avez loué ce local ? demanda-t-il en l'observant attentivement. Dites-moi la vérité, si vous en êtes capable.

— Vous êtes vraiment l'homme le plus arrogant et le plus pompeux que...

— Le saviez-vous ?

Maria croisa les bras et lui lança un regard noir.

— C'est par pur hasard que je vous ai rencontré la semaine dernière. Et j'ai été excessivement surprise d'apprendre que vous viviez ici. J'ignorais totalement que Lawrence habitait avec vous. En fait, je ne savais même pas qu'il était revenu d'Amérique.

— La rénovation de ma maison et le retour de Lawrence de New York ont été rapportés en détail dans les journaux. Comment auriez-vous pu ignorer ces choses-là ?

— Vous avez sans doute le temps de vous délasser en lisant les potins dans les magazines, monsieur le marquis. Mais ce n'est pas mon cas.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle enchaîna :

— Je n'ai appris la présence de Lawrence à Londres que quelques heures après vous avoir rencontré. C'est ma meilleure amie, la duchesse de St. Cyres, qui me l'a dit.

Il ne sembla pas impressionné par le fait que sa meilleure amie était duchesse.

— Et une fois que vous avez su cela, vous ne croyez pas que vous auriez pu aller louer une boutique ailleurs ? demanda-t-il en étrécissant les yeux.

— Quoi ? Et renoncer à avoir une devanture sur Piccadilly ? Vous êtes fou.

— Donc, vous n'avez pas d'autre raison de vous installer ici ? Vous voulez ouvrir une boulangerie ?

— Une pâtisserie, corrigea-t-elle. J'envisage de créer quelque chose d'original, dans le genre d'un café parisien.

Il la considéra encore un moment, puis inclina brièvement la tête.

— D'accord. Je veux bien croire que notre rencontre n'était due qu'au hasard.

— J'apprécie votre confiance.

— Mais pour Lawrence ? ajouta-t-il aussitôt, sans relever le sarcasme.

Vous voulez me faire croire que c'est aussi par hasard que vous vous êtes cognée à lui sur ce même trottoir ?

— J'étais obligée de faire ça ! Vous ne m'avez pas laissé le choix. Cela faisait des mois que je cherchais un local convenable pour y installer ma pâtisserie. Quand j'ai vu cette boutique, j'ai su que j'avais trouvé l'emplacement idéal. Et je n'avais pas l'intention de me laisser chasser.

— Donc, vous avez délibérément choisi de rompre notre contrat.

Le peu de patience qui lui restait s'évanouit quand elle entendit ces mots.

— Eh bien, oui, je l'ai fait ! lança-t-elle d'un ton de défi. Et si le diable lui-même avait habité à côté, je l'aurais fait aussi ! Je n'allais tout de même pas laisser la plus belle cuisine de Londres m'échapper, à cause d'une promesse que je vous ai faite quand je n'étais qu'une pauvre gosse au cœur brisé ! Les enjeux sont sérieux, Philippe ! s'exclama-t-elle en posant les mains à plat sur la table. Cette boutique est mon gagne-pain.

Le souffle court, elle le toisa. Il soutint son regard. Un silence s'installa, et se prolongea si longtemps qu'elle fut certaine d'avoir perdu toute chance de rester dans les lieux en faisant cet aveu. Toutefois, la réponse de Philippe ne fut pas celle qu'elle redoutait.

— Très bien, dit-il. Je ne vous chasserai pas. Du moins, pas tout de suite. Elle se redressa et fronça les sourcils, méfiante.

— Comment ça, « pas tout de suite » ?

— Normalement, votre bail doit être signé pour un an, mais je trouve cela inacceptable. Je vais faire établir un nouveau bail pour une période de trois mois, et nous verrons comment les choses évoluent. Si je détecte le moindre signe tendant à prouver que votre objectif n'est pas uniquement commercial, je n'aurai aucun scrupule à vous faire expulser. Tous les trois mois, nous évaluerons la situation.

— Vous plaisantez ? s'exclama-t-elle, tout en sachant que Philippe ne plaisantait jamais. Je ne peux établir une affaire sur des bases aussi incertaines !

— Dans ce cas, déménagez.

— Oh, c'est bon, fit-elle avec un soupir exaspéré. J'accepte vos conditions.

— Le fait que je vous autorise à rester n'annule absolument pas la promesse que vous avez faite il y a douze ans. Vous l'avez déjà rompue une fois, Maria. Recommencez, et vous serez chassée sur-le-champ. C'est bien clair?

— Parfaitement clair, admit-elle, les mâchoires serrées.

— Bien. Et rappelez-vous que je vous tiens à l'œil. Si vous vous approchez de Lawrence, je fondrai sur vous comme un faucon sur un mulot.

Sur ces mots, il tourna les talons et gagna la porte. Maria se sentit traversée par un tourbillon d'émotions contradictoires. Elle était soulagée qu'il ait changé d'avis, et heureuse de pouvoir garder sa jolie cuisine. Mais cela ne l'empêchait pas d'avoir une furieuse envie de le bombarder d'une douzaine d'œufs, alors qu'il franchissait le seuil d'un air victorieux.

Chapitre 5

*La Reine de Cœur fit quelques tartes,
pendant toute une journée d'été.
Comptine anglaise*

Maria était certaine de pouvoir respecter les termes du contrat passé avec Philippe. D'une part elle n'avait aucun désir de voir Lawrence, et d'autre part elle avait du travail. Pendant les deux semaines suivantes, elle passa tout son temps à préparer l'ouverture de sa boutique, et l'aide de ses amies fut la bienvenue.

Bien qu'elles aient peu d'heures de loisir, toutes les jeunes filles de la pension de famille de Little Russell Street lui proposèrent de l'aider. Son amie Miranda, qui était illustratrice, dessina une enseigne en utilisant les couleurs choisies par Emma, et fit imprimer des cartes et du papier à lettres. Lucy, qui dirigeait une agence de placement, envoya quelques jeunes femmes au 88 Piccadilly pour un entretien avec Maria. Celle-ci choisit parmi elles deux servantes et deux vendeuses.

Daisy, la sœur de Lucy, lui apporta également une aide précieuse. Elle était secrétaire dans un cabinet d'hommes de loi le jour, et écrivain la nuit.

Aussi se fit-elle un plaisir de composer diverses annonces pour la pâtisserie, qu'elle publia dans plusieurs journaux londoniens. Prudence et Emma chantèrent les louanges de Maria dans la bonne société, assurant aux dames que si leurs cuisinières n'étaient pas aussi douées pour la pâtisserie qu'elles le souhaitaient, la maison Martingale pourrait bientôt leur fournir les scones et les gâteaux les plus délicieux qu'elles puissent imaginer.

Ainsi, Maria put concentrer ses efforts sur ce qu'elle faisait le mieux. De l'aube à la tombée du jour elle pétrissait la pâte, faisait fondre du chocolat, fouettait la crème fraîche, et confectionnait de merveilleux glaçages. Elle testait méticuleusement toutes ses recettes sur chacun de ses fourneaux, afin de perfectionner sa technique. Alors que ses vendeuses étaient depuis longtemps rentrées chez elles, et que les servantes étaient profondément

endormies dans leurs chambres sous les combles, il était fréquent de trouver Maria encore au travail dans sa cuisine. Car lorsque le moment serait venu de présenter ses pâtisseries au public, elle voulait que celles-ci soient les meilleures.

Avec un tel travail, Maria savait qu'il lui serait facile d'éviter Lawrence. Ce qu'elle n'avait pas prévu en revanche, c'était que Lawrence, lui, n'avait nullement l'intention de se tenir à l'écart.

Un soir tard, quelques jours avant l'inauguration de la pâtisserie, Maria considérait avec perplexité une génoise, dont la texture lourde et compacte n'avait qu'un lointain rapport avec son objectif initial. La porte de la cuisine s'ouvrit soudain, et une voix gaie et familière claironna :

— Sapristi, ça sent rudement bon, ici !

Maria leva les yeux. Sidérée, elle contempla le bel homme brun qui se tenait sur le seuil. De toute évidence il avait passé la soirée en ville, car il portait un costume noir, un manteau et un haut-de-forme.

— Lawrence ? Que viens-tu faire ici ?

Avant qu'il ait pu s'expliquer, une autre voix, tout aussi familière mais beaucoup moins enjouée, résonna derrière lui.

— Viens donc, Lawrence. Cesse d'ennuyer Mlle Martingale. Tu vois bien qu'elle est occupée.

Lawrence adressa un clin d'œil à Maria.

— Ma présence te gêne ?

Elle aurait dû répondre par l'affirmative, lui demander de partir, et s'épargner ainsi une nouvelle confrontation avec Philippe.

— Mais non, tu ne me gênes pas du tout.

Lawrence ôta son chapeau et leva la tête vers le trottoir qui se trouvait juste au-dessus de lui.

— Ne t'inquiète donc pas, mon cher frère. Elle dit que je ne la gêne pas du tout.

Puis il reporta son attention sur Maria.

— Nous rentrons juste de l'opéra. En descendant de voiture, j'ai remarqué que tu étais encore en plein travail, et j'ai suggéré à Philippe de venir te tenir compagnie.

Se retournant une fois de plus, il lança :

— Sois chic, Philippe, descends. On dirait que tu as pris racine sur ce trottoir.

Maria ne fut pas vraiment surprise de voir celui-ci descendre les quelques marches qui menaient à la cuisine. Il voulait sans nul doute protéger son frère, mais au moins, il ne pouvait pas prétendre que tout cela arrivait par sa faute. Elle avait respecté sa part du contrat.

Lawrence pénétra dans la cuisine, mais Philippe s'immobilisa dès qu'il eut franchi le seuil. Comme son frère, il portait un habit de soirée. Il cala son haut-de-forme en soie noire sous son bras, et s'inclina avec raideur.

— Bonsoir, mademoiselle Martingale, dit-il en refermant la porte derrière lui.

Singeant ses manières formelles, elle répondit par une profonde révérence, puis pencha la tête de côté et l'observa d'un air intrigué.

— Avez-vous beaucoup souffert à l'opéra, monsieur le marquis ?

— Souffert ? répéta-t-il avec un froncement de sourcils. Pas du tout. Pourquoi cette question ?

— Votre expression est tellement sinistre que j'ai cru que vous veniez de subir une rude épreuve.

Avec un charmant sourire, elle ajouta :

— À moins que la cause de votre souffrance ne soit cette visite, que vous me rendez à votre corps défendant ? Vous avez l'air aussi malheureux que si vous alliez chez le dentiste.

Lawrence éclata de rire.

— N'en prends pas ombrage, Maria. Tu sais comment il est, avec son maudit sens des convenances. Il ne voulait pas que nous descendions. Il paraît que ça ne se fait pas, de rendre visite à une dame à une heure pareille.

Philippe se balançait d'un pied sur l'autre et contempla le plafond, mal à l'aise.

— Il est plus de minuit, Lawrence. Ce n'est vraiment pas une heure pour entrer chez les gens.

— Oh, mais nous n'avons pas besoin de faire des cérémonies avec Maria, répliqua Lawrence.

Le regard exaspéré de Philippe n'échappa pas à la jeune femme.

— Nous sommes dans un quartier respectable. Mlle Martingale est célibataire. Si quelqu'un nous voit rôder par ici, sa réputation risque d'en souffrir.

— Je n'avais pas pensé à ça, admit Lawrence. Veux-tu que nous partions, Maria ?

— Bien sûr que non, répondit-elle vivement.

Elle était trop contente de battre en brèche les principes étriqués de Philippe sur les convenances.

— Les rideaux ne sont pas tirés. N'importe quel passant peut nous voir. Je n'appelle pas cela « rôder » !

— Jouez sur les mots tant que vous voulez, rétorqua Philippe de son air le plus hautain, mais il n'en demeure pas moins que mon frère et moi n'avons rien à faire ici.

— Je vous trouve bien pointilleux, monsieur. Nous nous connaissons depuis notre plus tendre enfance. Il semble un peu absurde, dans ces conditions, de se soucier aussi scrupuleusement de l'étiquette, vous ne trouvez pas ?

Elle se pencha de côté pour mieux voir Philippe et lui adresser son sourire le plus charmeur.

— D'après moi, l'offense aux règles de bienséance serait d'éviter de vieux amis. Ou, pire encore, de les ignorer.

La pique atteignit son but, et Philippe se raidit.

— Bravo, bravo ! s'exclama Lawrence, empêchant son frère de répondre.

— Ces idées selon lesquelles les hommes et les femmes non mariés doivent être chaperonnés en toute circonstance tombent en désuétude, poursuivit Maria. Les femmes comme moi, qui doivent gagner leur vie et font du

commerce pour cela, n'ont pas de réputation à protéger. Seules les vraies dames s'inquiètent encore de choses aussi subtiles et délicates.

— Pardonnez-moi si je suis terriblement vieux jeu, riposta Philippe d'un ton ouvertement sarcastique. Mais en dehors des considérations sociales, je pensais aussi à votre humeur.

— Mon humeur? répéta-t-elle, déconcertée.

— Nous vous avons vue par la fenêtre, les mains sur les hanches et le visage sombre. J'ai pensé qu'il serait plus sage de ne pas vous déranger dans un tel moment.

Une tentatrice, et une mégère par-dessus le marché ! C'était donc l'opinion qu'il avait d'elle ? Maria ouvrit la bouche, mais avant qu'elle ait pu dire ce qu'elle pensait de lui, Lawrence reprit la parole.

— Tu avais réellement l'air un peu fâchée.

— Un problème culinaire, expliqua-t-elle en désignant le gâteau sur le plan de travail.

Lawrence considéra la génoise.

— Qu'est-ce que c'est ? Une crêpe ?

— Non, une génoise, rectifia-t-elle en soupirant.

— C'est un peu plat pour une génoise, non ?

— Mlle Martingale apprécie sans aucun doute ton sens de l'observation, Lawrence.

Ce dernier ne parut pas entendre la remarque de son frère.

— Que lui est-il arrivé ? Pourquoi est-elle aussi plate ?

— C'est le troisième four, répliqua-t-elle. Il est impossible à régler, et je rate toutes mes cuissons délicates avec lui.

— Dans ce cas, il faut le remplacer. Mon frère en parlera dès demain à M. Gainsborough, n'est-ce pas Philippe ?

Le remplacement d'un four capricieux n'incombait pas au propriétaire, et elle ne voulait être en rien redevable à Philippe. Aussi se hâta-t-elle de protester :

— Non, non, merci, mais ce n'est pas nécessaire. Tous les fours ont leurs particularités. Il faudra que je m'habitue à celui-ci.

— D'accord. Mais s'il continue à te poser des problèmes, j'espère que tu nous en avertiras.

Il regarda autour de lui, et ajouta :

— C'est devenu une très jolie cuisine, n'est-ce pas? Très moderne, avec toutes les commodités. Elle plairait à Fiona, tu ne crois pas, Philippe ?

— Comme c'est elle qui l'a conçue et dessinée, tu ne dois pas te tromper.

— Fiona ?

Le regard de Maria passa de l'un à l'autre.

— Faites-vous allusion à votre tante Fiona ? Lawrence acquiesça d'un hochement de tête.

— Elle était sur le point d'installer un salon de thé ici. Elle avait en tête un établissement moderne, plutôt destiné aux dames de la bonne société.

— Comme les salons de thé de Mlle Cranston à Glasgow? s'enquit Maria.

Ils sont très à la mode, à ce qu'on dit. Il n'y a rien de tel à Londres. Ce salon aurait certainement eu beaucoup de succès. Pourquoi n'est-elle pas

allée au bout de son projet ?

Lawrence se mit à rire.

— Eh bien, quelques semaines avant l'ouverture du salon, elle a rencontré lord Eastland. Il est ambassadeur en Egypte, ou quelque chose dans ce genre. Enfin, ils sont tombés follement amoureux, les pauvres. Mais il devait retourner au Caire, et il ne pouvait absolument pas retarder son départ. Aussi ont-ils décidé de... eh bien... de...

Pris de rire, il marqua une pause, et ce fut Philippe qui termina sa phrase :

— Ils se sont enfuis.

— Quoi ? Votre tante Fiona s'est fait enlever par un ambassadeur ?

— Oui, je sais, cela semble devenir une habitude dans la famille, dit Philippe d'un ton si glacial que le rire de Lawrence s'évanouit sur-le-champ.

— Je crois que...

Lawrence toussota, et son visage s'empourpra.

— Je crois que je vais faire le tour de la boutique, Maria. Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

— Non, pas du tout.

Il traversa la pièce, posa son manteau et son chapeau sur un comptoir près de l'escalier, et alla explorer l'arrière-cuisine.

Maria se retourna vers Philippe, qui demeurait sur le seuil.

— Vous n'êtes pas aux portes de l'enfer, vous savez, fit-elle, un peu amusée. Vous pouvez entrer, il n'y a pas de danger. Après tout, je ne suis pas un démon.

— Non? murmura-t-il en faisant quelques pas à l'intérieur de la cuisine. Vous m'avez donné des raisons d'en douter plus d'une fois.

— Que redoutez-vous, monsieur le marquis ? Je n'ai pas de mauvaises intentions concernant votre frère. Je n'entends pas l'entraîner dans le péché en lui faisant goûter aux délices de ma cuisine.

— Ce n'est pas avec cela que vous le séduirez, en effet, rétorqua-t-il en désignant la génoise. Mais il existe d'autres délices, beaucoup plus tentants.

Son regard remonta vers le visage de la jeune femme. Elle sentit un frémissement lui parcourir le dos et la nuque. Sa voix contenait une inflexion qu'elle n'avait encore jamais entendue. Une note douce perçait sous la hauteur habituelle. Peut-être était-ce l'effet de son imagination ? Il n'y avait rien de doux dans ces yeux bleus. Seulement un avertissement, une lueur de colère, et quelque chose d'autre qu'elle ne parvenait pas à identifier. Elle détourna le regard.

— Ne soyez pas ridicule, lança-t-elle d'un ton méprisant. Je ne comprends pas pourquoi vous continuez de me reprocher une chose qui s'est passée il y a des années.

Elle prit le plat sur la table et jeta le gâteau raté dans la poubelle. Puis elle reposa le plat sur une étagère et se redressa.

— Je n'ai jamais essayé d'emmener votre frère à Gretna Green sous la menace d'une arme.

Des pas résonnèrent et Lawrence franchit la porte en sifflotant, coupant

court à la discussion.

— Si tu as terminé ton exploration des lieux, Lawrence, dit Philippe, nous allons rentrer. Il est très tard.

Il pivota sur ses talons et fit mine de sortir. Les paroles de Maria l'arrêtèrent.

— Pourquoi êtes-vous si pressés ? Il faut que je nettoie un peu, et je vais rester là encore une demi-heure au moins. Voulez-vous une tasse de thé ? Sans attendre de réponse, elle alla prendre la théière dans un placard.

— Cela me rappelle le bon vieux temps, hein ? lança Lawrence à son frère, tandis que Maria versait l'eau chaude dans la théière. Quand nous étions petits, nous ne voulions jamais prendre le thé à la nursery, tu te souviens ? Nous descendions toujours à la cuisine. Cela rendait fou le pauvre vieux Sanders. « Les gentlemen ne prennent pas le thé dans la cuisine comme des valets ! » répétait-il toujours. Tu te souviens ?

— Oui, répondit sèchement Philippe. Je me souviens.

Maria disposa les tasses, les soucoupes, les cuillères et le bol de sucre sur un plateau, et alla chercher du lait dans la glacière.

— Je m'en souviens aussi, dit-elle en revenant vers le plan de travail.

Elle posa le pot de lait sur le plateau, et saisit la théière.

— Vous vouliez toujours vous asseoir dans le coin, près de la porte de la dépense, poursuivit-elle en servant le thé.

— C'était pour être à côté de toi, pardi, répliqua Lawrence en souriant.

Il prit la pince en argent et mit plusieurs morceaux de sucre dans son thé.

— Tu te mettais toujours devant cette table du coin pour étaler ta pâte ou découper les scones. Je te revois avec ton tablier blanc, comme celui que tu portes ce soir. Et tu avais le même genre de foulard noué sur les cheveux. Tu nous préparais des tartes, que tu laissais sur la table pour nous.

— C'est vrai. Des tartes à la mélasse pour toi, et au chocolat pour Philippe. Tous les après-midi.

Elle rit.

— Tu t'en souviens ? Je n'en reviens pas.

— Bien sûr, je m'en souviens très bien. Ce furent les jours...

Lawrence s'interrompit, et son sourire s'effaça. Il décocha un regard à son frère, puis revint vers elle. La gorge serrée, il souleva sa tasse.

— Ces jours furent les plus heureux de ma vie.

— Pour moi aussi, avoua-t-elle.

— Et pour Philippe aussi, mais il ne voudra jamais l'admettre, ajouta Lawrence en lui faisant un clin d'œil complice.

— Tu te trompes, répliqua Philippe avec douceur. Ces années-là furent heureuses pour nous tous.

— Mais ensuite, nous fûmes expédiés à l'école. Lawrence posa sa tasse et s'accouda à la table.

— Tu te rappelles, quand tu as découvert que ton père voulait t'envoyer en pension à Paris ?

— Comment pourrais-je l'oublier ? Père a beaucoup insisté, en disant qu'il n'avait pas économisé pendant tant d'années pour rien. Mais... je n'avais pas envie d'y aller.

— Ah, ça non ! Tu étais tellement fâchée que tu as refusé d'apprendre le français. Et pour t'obliger à l'apprendre quand même, Philippe a décrété que nous ne parlerions que le français entre nous, jusqu'à la fin de l'été. Cela t'a rendue folle de rage ! Tu lui en voulais tant que tu as décidé de ne plus jamais lui faire de tarte au chocolat.

Elle coula un regard à Philippe, et vit qu'il l'observait. Il ne semblait trouver aucun plaisir à écouter ces vieux souvenirs, mais elle n'aurait su dire à quoi il pensait. Philippe avait toujours été très secret.

— Je m'en souviens, acquiesça-t-elle en reportant son attention sur Lawrence. Et il m'a répondu quelque chose de sûrement très insolent, mais comme c'était en français, je n'ai pas compris.

— C'est pour votre bien, marmonna Philippe en français.

Il posa sa tasse, et tourna le dos à la table.

— Pour votre bien ? traduisit Maria en l'observant. Je suppose, ajouta-t-elle avec un petit rire. Cette réflexion vous ressemble, Philippe. Vous pensez toujours savoir ce qui est bien pour tout le monde.

Philippe se figea, et fit mine de se retourner pour répondre. Mais il se ravisa et alla se camper derrière la fenêtre près de la porte. Il contempla le trottoir éclairé par les becs de gaz comme s'il était impatient de partir.

— C'est tout à fait notre Philippe, en effet, renchérit Lawrence. Mais en général il a raison, tu vois. C'est ce qui est le plus rageant.

« Ce qui est rageant, c'est la façon qu'il a de se mêler des affaires des autres », fut-elle sur le point de répliquer. Mais elle tint sa langue, et se contenta de déclarer :

— J'ai de la tarte à la mélasse toute fraîche. Tu en veux un morceau ?

— Quelle fabuleuse idée ! Je meurs de faim.

— Tu ne peux pas avoir faim, Lawrence, lança Philippe par-dessus son épaule. Pas après le somptueux dîner que nous avons fait.

— Mais les tartes de Maria me manquaient, rétorqua son frère. Je n'en ai plus mangé depuis que nous étions enfants.

Il darda sur Maria un regard faussement accusateur, et précisa :

— Quand tu es revenue de la pension, tu n'en as plus fait.

— Ce n'était pas ma faute, répondit-elle en ouvrant le garde-manger. Si tu dois faire des reproches à quelqu'un, c'est à mon père.

Elle revint vers la table avec deux tartelettes à la mélasse, et une au chocolat pour Philippe. Elle doutait cependant que ce dernier accepterait d'en manger.

— Papa disait que j'étais devenue une dame, continua-t-elle. Et il ne voulait plus me laisser travailler dans la cuisine.

— C'est vrai, tu avais vraiment l'allure d'une jeune lady à ton retour, reconnut Lawrence. Belle comme une gravure de mode, avec tes rubans et tes dentelles. Philippe et moi ne t'avons même pas reconnue.

Il se mit à rire, et s'exclama :

— En parlant de ruban, tu te rappelles celui que tu avais perdu ?

Ces mots firent surgir un lointain souvenir.

— Oui. Il avait appartenu à ma mère, et papa me l'avait donné cet été-là, à mon retour de France. Il était rose, brodé de marguerites blanches.

— Et quand il a disparu, tu étais bouleversée. À tel point que nous avons retourné la maison sens dessus dessous pour le retrouver.

Lawrence prit une tartelette et s'adressa à Philippe :

— Tu t'en souviens ?

— Non, dit son frère sans se retourner. Je crains que non.

— Ça ne m'étonne pas. Quand Maria s'est mise à pleurer parce qu'elle l'avait perdu, tu as disparu de la circulation. C'est moi qui ai ratissé le jardin pendant des heures, à la recherche de ce maudit ruban. Nous ne l'avons jamais retrouvé.

Il mordit dans la tarte, et poussa un grognement de satisfaction.

— Crénom, Maria, tu fais toujours les meilleures tartes du monde ! C'est absolument délicieux.

— Merci, Lawrence. Il y en a aussi une au chocolat, Philippe. Si vous la voulez.

Il redressa les épaules avant de pivoter sur ses talons.

— Merci, mademoiselle Martingale. Vous êtes très aimable, mais j'ai déjà dîné. Maintenant, je pense vraiment que mon frère et moi devrions prendre congé. Je ne voudrais pas que notre présence ici suscite des commérages. Et Lawrence non plus, j'imagine, conclut-il avec un coup d'œil appuyé vers son frère.

Ce dernier émit un lourd soupir et se leva.

— Oh, très bien, marmonna-t-il, avant de prendre la deuxième tartelette sur le plateau. Mais Maria a dit que ça n'avait pas d'importance, et si elle ne s'en fait pas, je ne vois pas pourquoi nous...

— Si sa réputation ne te paraît pas une raison suffisante pour t'en aller, permets-moi de te rappeler que Mlle Martingale s'apprête à inaugurer sa pâtisserie dans quelques jours.

Philippe ouvrit la porte et attendit que son frère franchisse le seuil.

— Elle est sans nul doute débordée de travail, et bien trop fatiguée pour passer la nuit à évoquer des souvenirs d'enfance.

Il était si manifeste qu'il était pressé de partir et de soustraire Lawrence à ses griffes de femme immorale, qu'elle ne put résister au malin plaisir de les retenir un peu plus.

— Oh, mais je ne suis pas fatiguée du tout, protesta-t-elle alors qu'il s'apprêtait à suivre Lawrence sur le trottoir. Ai-je l'air fatiguée, Philippe ? Il se retourna et son regard bleu et froid glissa sur elle. Mais s'il avait une opinion sur son apparence, il se garda bien de lui en faire part.

— Les femmes sont si peu séduisantes quand elles sont fatiguées, continua-t-elle d'une voix douce mais inflexible. Nous avons les yeux rouges et gonflés, le visage creusé de rides.

Elle passa les doigts sur ses joues, comme si elle était soucieuse de son apparence.

— J'espère que je ne suis pas trop affreuse, monsieur le marquis ?

Il ouvrit la bouche pour parler, mais la referma sans proférer un son.

— Mon intention n'était pas de vous insulter, déclara-t-il enfin.

— Bien sûr que non ! renchérit vivement Lawrence, en la regardant par-dessus l'épaule de son frère. Tu es la plus jolie fille que nous connaissions !

Tu l'as toujours été.

— La plus jolie ? répéta-t-elle, les yeux fixés sur Philippe. Vraiment ? Philippe esquissa une moue ironique. Il n'était pas dupe de son petit manège.

— Vous n'avez pas de rides, mademoiselle Martingale. Quant à vos yeux, ils ne sont ni rouges ni gonflés de fatigue.

Il marqua une pause et précisa, d'un ton sobre :

— En fait, vos yeux sont très jolis.

Le compliment était si inattendu qu'elle battit des cils, déconcertée. Mais avant qu'elle ait pu se ressaisir, il continua :

— Il est vrai toutefois que vous avez des traces de farine sur les joues, et du jaune d'œuf séché sur votre tablier. Il y a aussi quelque chose sur le foulard qui couvre vos cheveux, je crois bien que c'est un morceau de beurre.

Sur ces mots, il pivota et suivit son frère à l'extérieur.

— Mais permettez-moi d'affirmer, conclut-il, la main sur la poignée de la porte, que vous n'avez en aucune façon l'air défait.

— Merci, Philippe! répondit-elle alors qu'il refermait la porte. Vous êtes un démon à la langue bien pendue !

Quelle impertinente !

Philippe sortit sur le balcon de sa chambre, et prit un fin cigare et une boîte d'allumettes dans la poche de sa veste d'intérieur. Maria s'était amusée à le taquiner, ce soir, songea-t-il en allumant son cigare. Il est vrai que c'était depuis toujours un de ses passe-temps préférés.

Il s'assit dans un des fauteuils en fer forgé tournés vers le jardin, et contempla la pleine lune. Un disque pâle, à peine visible sous l'épais brouillard londonien dans lequel se mêlaient la suie des chauffages au charbon et la fumée des feux de bois. Les paroles de Maria résonnèrent dans sa tête.

— *Vous avez l'air aussi malheureux que si vous alliez chez le dentiste.*

C'était peut-être vrai, mais on ne pouvait le lui reprocher. Entrer dans une boutique à minuit, et par la porte des fournisseurs, était déjà une épreuve. Mais se rendre précisément chez la femme qu'il voulait tenir à l'écart de son frère, était pire encore. Sans compter les conséquences sociales de la situation, dont il semblait être le seul à avoir conscience.

Rendre visite à une femme non mariée, qui vivait seule, était impensable. Et en dépit des protestations de Maria, une telle audace ne pouvait être excusée par le fait qu'elle était dans le commerce. Aucune boulangerie n'était ouverte au beau milieu de la nuit.

Mais comment aurait-il pu prévoir que Lawrence se précipiterait droit vers sa boutique en arrivant à la maison ? Son frère avait déjà dévalé les marches qui menaient à la porte en contrebas, alors que Philippe n'avait pas encore mis un pied hors du carrosse. Rien d'étonnant, d'ailleurs.

Lawrence agissait spontanément, sans penser un instant aux conséquences. Maria ne valait pas mieux que lui : elle était l'insouciance même.

— *Cette réflexion vous ressemble, Philippe. Vous pensez toujours savoir ce*

qui est bien pour tout le monde.

Le problème, ce n'était pas qu'il savait mieux que les autres ce qui était bon pour eux. C'était plutôt que Maria ne le savait pas. Elle avait toujours eu plus de toupet que de bon sens.

Nul doute qu'elle affichait une telle désinvolture dans le seul but de l'agacer. Il tira une longue bouffée de son cigare et exhala la fumée avec un soupir d'exaspération. Maria n'avait jamais respecté les convenances.

Il fit un bond de vingt-deux ans en arrière, et revit deux grands yeux noisette qui l'observaient effrontément à travers les branches d'un saule pleureur. Il était seul cet après-midi-là, car Lawrence était consigné à la nursery. C'était sa punition pour avoir volé un plateau de tartelettes, pendant que le nouveau cuisinier avait le dos tourné.

Philippe s'était installé sous le saule, au bord de l'étang, et il venait tout juste d'ouvrir son livre de latin quand un bruit avait attiré son attention. Il revoyait Maria avec une grande précision... Les rayons de soleil filtrant entre les feuilles, éclairant de reflets dorés ses boucles blondes. Sa robe grise et son tablier blanc de domestique. La grosse pomme rouge à moitié croquée qu'elle tenait à la main.

Cette pomme était toute une métaphore.

— Que signifie *veritas* ? avait-elle demandé en mordant vigoureusement dans le fruit juteux.

Il avait froncé les sourcils, désarçonné. Les domestiques n'étaient pas censés lui parler, s'il ne leur avait pas d'abord lui-même adressé la parole.

— Je vous demande pardon ?

— *Veritas*, avait-elle répété, la bouche pleine. Non, vraiment, elle n'avait pas de bonnes manières. Après avoir longuement mâché, puis avalé, elle fit un geste vers le livre, de la main qui tenait la pomme.

— Vous avez prononcé ce mot à haute voix. Je ne le connais pas. Que signifie-t-il ?

Il jeta un œil à l'épais volume ouvert sur ses genoux.

— C'est le mot latin qui veut dire « vérité ». J'apprends le latin.

— Oh.

Elle réfléchit un moment en le regardant, puis planta les dents dans la pomme pour avoir les mains libres et descendre de l'arbre plus facilement. Philippe se sentit obligé de poser son livre et de se lever. Elle sauta sur le sol avec légèreté, se campa devant lui, et reprit la pomme dans sa main gauche.

— Je m'appelle Maria, annonça-t-elle en lui tendant la main droite, comme si elle s'attendait à ce qu'il la serre.

Au lieu de quoi, il s'inclina poliment.

— Je suis le vicomte Leighton, fils aîné du marquis de Kayne. A votre service.

La fillette ne parut nullement impressionnée. Elle n'esquissa même pas une révérence. Puis elle mordit de nouveau dans sa pomme, et la lui tendit.

— Vous en voulez ? On partage.

Des années plus tard, il croyait encore sentir le parfum du fruit sous son nez. Un goût un peu acide s'était répandu dans sa bouche quand il avait

mordu à son tour dans la pomme. À partir de ce moment, sa vie n'avait plus jamais été la même.

— Ça n'a pas l'air drôle, d'étudier le latin, dit-elle en mâchant son morceau de pomme. Vous ne préférez pas jouer? Si nous avions une corde, nous pourrions faire une balançoire.

La suggestion était tentante, pourtant il secoua la tête.

— Merci, mais je dois étudier.

Il se redressa, rejetant les épaules en arrière avec fierté.

— Je vais aller à Eton.

— Nous pourrions attacher la corde à cette branche, poursuivit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu.

Elle désigna une longue branche qui s'étendait au-dessus de l'eau. Piqué par la curiosité, il ne put s'empêcher de demander:

— Pourquoi celle-là ?

— Parce qu'elle est au-dessus de l'eau, idiot. Si vous lâchez la corde, vous tombez dans l'étang. Ça serait drôle, non ?

Cela avait l'air très drôle en effet, surtout par une chaude journée d'été, quand votre seule autre occupation était d'étudier le latin. Il secoua fermement la tête.

— Je ne peux pas. Il faut que j'étudie ma leçon. En plus, je n'ai pas le droit de jouer avant trois heures.

Elle lui coula un regard complice.

— Ça ne fait rien. Je ne vous dénoncerai pas.

Philippe se rappelait encore ce sourire. Il avait un pouvoir spécial... celui de pousser un garçon à faire ce qui était absolument interdit.

Il avait capitulé, entraîné sur la voie de la désobéissance par une petite gamine, une servante qui n'aurait même pas dû oser lui adresser la parole.

Tout cela s'était terminé par une branche cédant sous son poids, une épaule fracturée, trois semaines d'enfermement dans la nursery en guise de punition, ainsi qu'une sévère correction administrée par son père.

Philippe eut un sourire piteux à ce souvenir. Dès l'instant où il avait posé les yeux sur elle, il avait su que Maria Martingale ne pouvait lui attirer que des ennuis. Il en avait eu la confirmation absolue l'été où elle était revenue de France.

Bien qu'il l'ait nié un peu plus tôt, il se rappelait parfaitement la disparition de ce satané ruban. Sa gorge se noua tout à coup. Il se rappelait aussi avoir vu Maria pleurer parce qu'elle l'avait perdu.

La porte-fenêtre qui se trouvait de l'autre côté du muret de briques s'ouvrit, et il réprima un grognement de contrariété. Quand on parle du loup...

Il se redressa dans son fauteuil, et regarda par-dessus le mur qui séparait son balcon de celui de la maison voisine, constatant que l'objet de ses pensées venait juste d'apparaître.

Elle tenait une petite lampe à huile, et il vit dans la lumière jaune de la mèche qu'elle s'était débarrassée de son tablier de cuisine. Elle était vêtue simplement d'une longue chemise de nuit blanche et d'un peignoir. Le foulard hideux qui couvrait ses cheveux avait également disparu, et ses cheveux bouclés étaient noués dans son dos, en une tresse d'or qui lui

descendait jusqu'aux reins.

Elle se dirigea vers la rambarde de fer forgé. Puis elle posa la lampe sur le sol et se redressa, posant une main sur sa nuque.

Philippe se crispa en la voyant glisser les doigts sous ses cheveux pour se masser le cou. De toute évidence, elle n'avait pas conscience de sa présence. Dans une telle situation, un vrai gentleman aurait dû se manifester en toussotant. Philippe le savait, bien sûr. Mais il ne le fit pas. Parfaitement immobile, il la regarda pencher la tête de côté et masser les muscles de son épaule.

Elle émit un très léger gémissement, et il n'en fallut pas davantage pour qu'il se sente submergé de désir. Une vague de chaleur se répandit en lui, inexorable, si puissante qu'il ne put esquisser un mouvement.

Rivé à son siège, il l'observa entre les volutes de fumée s'échappant de son cigare, et la vit lever les bras au-dessus de sa tête pour étirer ses muscles douloureux. Les contours de son corps se dessinèrent à la lueur de la lampe, sous ses vêtements vaporeux. Et sa silhouette éveilla en lui quelque chose de sombre, de beaucoup plus primitif que le sens de l'honneur d'un gentleman. «Détourne les yeux», s'ordonna-t-il avec sévérité. Mais son regard glissa irrésistiblement sur le creux de sa taille, sur la courbe de ses hanches, sur ses jambes fuselées. Son désir s'approfondit, s'amplifia, et l'oppressa tant qu'il crut étouffer.

Elle laissa ses bras retomber et se pencha en avant, s'accoudant à la balustrade. Il crut voir la rondeur de ses fesses se dessiner sous le tissu léger, puis se persuada que c'était le fruit de son imagination. De toute façon, vrai ou faux, c'était sans importance. L'effet sur lui était le même. Maria esquissa un mouvement, comme pour se retourner, et il baissa vivement le bras afin qu'elle ne puisse voir la lueur de son cigare si elle regardait dans sa direction. Toutefois, il était certain que sa tentative pour demeurer caché était vaine. Elle remarquerait sa présence. Comment aurait-il pu en aller autrement? Son corps était enflammé de désir.

Cependant elle ne sembla pas le voir, assis dans l'ombre. Elle se pencha pour reprendre sa lampe, traversa le balcon et rentra dans sa chambre. La porte-fenêtre se referma, mais Philippe ne bougea pas. S'il se levait, il irait la rejoindre. Il la suivrait... se précipiterait vers elle comme l'aiguille d'une boussole attirée par le nord. Il entrerait dans sa chambre, la toucherait. Il ne pourrait pas s'en empêcher. L'idée qu'il avait si peu de maîtrise sur lui-même l'horrifia, et le mit en colère.

Fermant les yeux, il s'obligea à demeurer immobile tandis que dans son cœur, l'honneur le disputait au désir. Les paupières closes, il respira lentement, profondément, attendant que l'honneur reprenne le dessus et gagne la partie. Il dut attendre très longtemps.

Chapitre 6

*Certains leur donnèrent du pain blanc,
certains leur donnèrent du pain noir
et d'autres leur donnèrent du gâteau aux prunes et
les chassèrent de la ville.*

L'inauguration de la pâtisserie Martingale eut lieu par une matinée d'avril froide et pluvieuse. Mais l'humidité ne découragea pas les gens, qui voulaient voir la toute nouvelle boulangerie de Mayfair. Emma et Prudence avaient fait un excellent travail, et réussit à piquer la curiosité des dames du quartier : deux heures avant l'heure d'ouverture prévue, des cuisinières et des servantes commencèrent de faire la queue devant la porte.

Maria et ses employées, au travail depuis trois heures du matin, avaient vu les femmes se rassembler dans Piccadilly bien avant six heures. Quand un peu avant sept heures, Mlle Foster et Mlle Simms, les vendeuses, soulevèrent un rideau, la queue s'étendait tout le long du trottoir.

Maria sourit, en proie à une telle excitation qu'elle avait du mal à respirer. Elle avait travaillé dur pour atteindre ce but, mais le moment tant attendu était enfin arrivé.

Gravissant les marches quatre à quatre, elle gagna sa chambre, passa une chemise propre et une nouvelle jupe, noua à sa taille un tablier impeccable, arrangea ses cheveux, puis descendit dans la boutique.

Depuis une demi-heure, les servantes remontaient de la cuisine des corbeilles de pain et des plaques de gâteaux, et les vendeuses les empilaient dans les vitrines sur des napperons aux couleurs claires. Maria inspecta l'ensemble de gâteaux, de brioches et de tartes. Après quelques changements qu'elle apporta ici ou là, ajoutant un camélia ou éparpillant quelques pétales de roses entre les plateaux, elle s'estima très satisfaite. Tout était exactement comme elle l'avait imaginé un mois auparavant, en prenant la boutique.

Elle déverrouilla le tiroir de la caisse en cuivre, et fit un signe de tête aux vendeuses. Mlle Foster et Mlle Simms tirèrent les rideaux un à un, et Maria put observer les visages des gens à l'extérieur qui se pressèrent pour voir les marchandises dans les vitrines. Lorsqu'elle les vit hocher la tête d'un air approbateur, elle se détendit. Ignorant les coups frappés à la porte vitrée et les trépignements d'impatience, elle attendit que la grande pendule accrochée derrière elle indique précisément sept heures et demie. Alors seulement, elle fit signe à Mlle Foster de la rejoindre derrière le comptoir, et à Mlle Simms d'ouvrir la porte. À partir de ce moment, ce fut un vrai charivari. À dix heures, on était déjà à court de pain. Dès midi, il ne restait plus une seule miette de gâteau dans le magasin, et à quatre heures, tous les plateaux de la vitrine étaient vides.

Maria prit une grande feuille de papier, sur laquelle elle écrivit: Plus de pain ni de gâteaux. Nous prenons les commandes pour demain. Elle accrocha la pancarte à la vitrine, près de la porte.

Pendant les deux heures suivantes, ses vendeuses et elle durent endurer les plaintes et les ronchonnements des clients, tout en prenant leurs commandes pour le lendemain, en s'excusant pour le manque de marchandises et en promettant de faire de meilleures prévisions à l'avenir. Quand six heures sonnèrent, les allées et venues dans la boutique avaient presque cessé, et les trois jeunes femmes étaient épuisées.

Maria était en train de verrouiller la caisse pour la nuit, lorsqu'une voix lui parvint depuis le seuil :

— Je voudrais des tartelettes à la mélasse, s'il vous plaît.

Lawrence la regardait en souriant, une main posée à plat sur la vitre de la porte d'entrée pour empêcher Mlle Simms de fermer la boutique.

Submergée par une vague de reconnaissance et d'amitié, elle lui rendit son sourire.

— Je ne demanderais pas mieux que de t'en offrir, mais il ne nous en reste plus une seule. Il ne nous reste plus rien, précisa-t-elle en montrant la pancarte sur la vitrine.

— Plus une seule tarte ? Quelle horreur ! Pourrai-je en avoir demain ?

Maria se tourna vers Mlle Simms, qui attendait près de la porte, la clé à la main.

— C'est bon, mademoiselle Simms. Je vais prendre la commande de ce monsieur, et je ferai la fermeture. Mlle Foster et vous devez être mortes de fatigue. Rentrez chez vous.

Mlle Simms lui lança un regard de gratitude en lui rendant la clé.

— Merci, madame.

— Je vous attends demain matin à sept heures, ajouta Maria avec un hochement de tête approbateur. Vous avez fait un excellent travail.

Les deux vendeuses descendirent à la cuisine pour prendre leurs vestes et leurs parapluies, puis sortirent par la porte des fournisseurs.

— Tu veux vraiment des tartes à la mélasse, ou bien tu plaisantais ? s'enquit Maria.

— J'en veux, naturellement, rétorqua Lawrence en allant se camper devant le comptoir. Une douzaine de tartelettes, s'il te plaît.

— Une douzaine ? répéta-t-elle en prenant un bloc de papier et un crayon. Cela fait beaucoup pour un seul homme. Tu ne préfères pas en prendre la moitié au chocolat, pour Philippe ?

— Qu'il aille se faire pendre ! S'il veut des tartes, il n'a qu'à venir les chercher lui-même.

— Il n'en fera rien, dit-elle en prenant note de la commande. Je serais étonnée qu'il pose un pied dans cette boutique. Un gentleman ne fait pas ses courses lui-même, il envoie son cuisinier.

— C'est bien la preuve qu'il est idiot.

Lawrence se pencha un peu plus vers elle, posant les bras sur le comptoir de noyer ciré.

— Quand la pâtissière est aussi jolie que toi, comment peut-on l'ignorer ? C'était le genre de compliment que Lawrence avait l'habitude de faire, et il ne s'en était pas privé, l'été de leurs dix-sept ans. A l'époque, ses paroles lui donnaient le vertige, mais aujourd'hui elles la mettaient simplement mal à l'aise. Ils étaient adultes à présent, et leur béguin d'adolescence était oublié depuis longtemps.

— Tu me flattes, murmura-t-elle, les yeux fixés sur la porte. Mais nous avons promis à ton frère de ne pas nous revoir, il me semble ?

— C'était il y a des années, rétorqua-t-il en se penchant davantage. Nous sommes plus vieux, à présent.

— Et plus sages aussi, répliqua-t-elle d'un ton sévère, en reculant. Pour quelle heure veux-tu les tartes ?

— L'heure du thé, j'imagine.

— Bien, je les ferai livrer au cuisinier juste avant quatre heures et demie.

— Excellent. Mais ce n'est pas pour cette raison que je suis passé te voir.

— Ah non ?

— Non. J'ai un motif secret.

Le regard de Lawrence se posa sur sa bouche, et elle éprouva un pincement d'inquiétude. Mon Dieu, il n'avait tout de même pas l'intention de lui faire des avances ? Elle lança un bref coup d'œil à la vitrine, et remarqua que les ombres du crépuscule commençaient de s'étendre dans la rue. Les paroles de Philippe lui revinrent en mémoire.

— *Ce quartier est respectable...*

Certes, elle répugnait à abonder dans le sens de Philippe, toutefois celui-ci avait sans doute raison de songer à sa réputation. Elle n'avait peut-être pas besoin de chaperon, comme les dames de la noblesse, mais il ne fallait pas pour autant qu'on la prenne pour une femme aux mœurs légères. Cela fournirait à Philippe l'excuse dont il avait besoin pour la chasser.

— Lawrence... commença-t-elle.

Mais ce dernier ne la laissa pas aller plus loin.

— Je suis dans le pétrin, Maria, déclara-t-il en soutenant son regard. J'ai besoin de ton aide.

Elle fronça les sourcils.

— Tu as des ennuis ?

— Ce ne sont pas réellement des ennuis. Disons que je crains de perdre pied.

Il s'écarta du comptoir et tendit les mains devant lui.

— C'est ma faute, je suppose. Tu comprends, je ne savais pas quoi faire de ma peau, et je cherchais quelque chose pour m'occuper. Une profession, en quelque sorte.

— Une profession ? fit-elle, étonnée. Mais un gentleman ne...

— Ne s'engage pas dans une profession. Oui, je sais. Cependant, je voudrais désespérément éviter d'être oisif, expliqua-t-il avec un sourire. Je sais que je suis censé ne rien faire à part jouer aux cartes, me rendre à mon club, accepter les invitations aux bals et aux réceptions. C'est ce que font tous mes amis, et cette vie me plaisait autrefois. Mais cela ne m'intéresse plus. Je ressens le besoin de me fixer et d'avoir des responsabilités. C'est pourquoi je te demande ton aide.

— Je ne comprends pas.

— J'ai demandé à Philippe de me donner une occupation à la Hawthorne Shipping, mais il rechigne à le faire. Tu sais qu'il aime tout contrôler lui-même.

Oh oui, elle le savait pertinemment.

— Mais, poursuivit Lawrence, il a fini par céder et par me donner quelque chose à faire. Notre famille patronne des douzaines d'événements destinés à collecter des fonds pour des œuvres charitables. Et Philippe m'a confié le soin de les organiser.

Maria hochâ la tôte. Il fallait reconnaître que c'était très malin de la part de Philippe de confier à Lawrence un rôle aussi bien adapté à sa personnalité. Il avait le charme nécessaire pour inciter les gens à ouvrir leur porte-monnaie.

— Ce n'est malheureusement pas une situation au sein de la société, enchaîna Lawrence. Mais c'est un début. Ma première tâche sera de préparer le bal du 1er Mai, au bénéfice des orphelinats londoniens. Je croyais qu'un bal serait facile à organiser, mais je m'aperçois que c'est diablement compliqué. Il y a une foule de petits détails à prévoir. Engager les musiciens, commander les fleurs, envoyer des centaines d'invitations. J'ignorais que mon frère connaissait autant de monde ! Grâce au Ciel, il avait déjà retenu une salle avant le début de la saison, sans cela il nous serait impossible d'en trouver une. La maison de Park Lane est inutilisable, bien entendu.

Maria se rappela la conversation qu'elle avait eue avec Prudence.

— Oui, on m'a dit que Philippe faisait rénover Kayne House.

— En effet, et la maison est dans un état épouvantable. Aussi a-t-il réservé celle de son ami lord Avermore pour le bal.

— Avermore ? Tu veux parler du comte qui est aussi l'auteur de pièces de théâtre ? s'enquit-elle, médusée.

— Oui, c'est lui. Il se trouve en Italie en ce moment, et Philippe lui emprunte sa maison pour le bal.

— Mais cet homme a une terrible réputation. Je ne lis pas les journaux de la bonne société, mais je sais tout de même qu'Avermore est un individu peu recommandable. Et ton frère est son ami ? s'exclama-t-elle en riant. Je n'arrive pas à le croire, Lawrence. Tu me fais marcher.

— Pas du tout. Ils se connaissent depuis des années.

— Comme c'est étrange ! Je pensais que Philippe était trop pointilleux pour fréquenter un homme à la réputation douteuse.

— Justement ! Philippe adore les personnes de triste renom, car il est lui-même parfaitement droit et honorable. Ses amis de mauvaise réputation lui permettent de flirter avec le côté sauvage de la vie, sans rien faire de vraiment immoral. Mais je ne suis pas venu pour parler des amis de Philippe. Je voulais te parler du bal. J'ai besoin de ton aide.

— De mon aide ?

— Oui. Il me faut un menu pour le dîner.

— Tu n'as pas besoin de moi pour ça, répondit-elle, consternée. Tu as assisté à des centaines de bals dans ta vie, Lawrence. Tu sais ce qu'on sert généralement à dîner. Et le cuisinier de Philippe doit...

— Non, non, tu ne comprends pas. Bouchard se chargera de l'essentiel, naturellement. Mais il a déjà fort à faire avec les viandes et le gibier, le pauvre homme. Nous attendons environ quatre cents invités, et nous serons donc obligés d'embaucher des fournisseurs extérieurs pour les autres plats. Aussi, j'aimerais que tu te charges du pain et des pâtisseries.

— Moi ?

— Et je ne compte pas m'en tenir là. Je veux que tu sois le pâtissier officiel pour tous les événements que nous organiserons au cours de la saison.

Maria sentit sa gorge se nouer. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Les Hawthorne s'occupaient d'un nombre considérable d'œuvres philanthropiques. Leur famille avait toujours été puissante, et très influente. Les invitations à leurs réceptions étaient parmi les plus recherchées. Le prince de Galles lui-même y assistait parfois, et si quelqu'un était connu pour être fin gourmet, c'était bien lui. Oh... préparer un dessert qui serait peut-être dégusté par le prince de Galles ! Maria sentit l'excitation la gagner à cette idée.

La voix de Lawrence la fit redescendre sur terre.

— Alors, tu acceptes ?

— Ce n'est pas possible, répondit-elle avec un grognement de frustration. Philippe ne le permettra jamais.

— Philippe ne dira rien.

— *Si vous approchez de Lawrence, je fendrai sur vous comme un faucon sur un mulot.*

Elle se rappela son expression implacable quand il avait prononcé cette menace.

— Oh, il ne sera pas content, crois-moi. Et il ne me laissera pas faire.

— Il ne le saura même pas. Du moins, pas tout de suite. Il va partir inspecter nos chantiers à Plymouth à la fin de la semaine, et il ne reviendra que quelques jours avant le bal.

— Oh, non... non. Elle secoua la tête.

— Je n'ai pas l'intention de mentir à ton frère.

— Ce ne sera pas un mensonge.

— Il découvre toujours tout, continua-t-elle. Et sa réaction sera redoutable. Tu as oublié le petit voyage que nous avons prévu de faire en Ecosse, il y a douze ans ?

— Oh, mais l'eau a passé sous les ponts, depuis ce temps-là.

— Pas pour Philippe. Il m'a obligée à renouveler ma promesse de ne pas m'approcher de toi. Tu le savais ?

— Il a fait ça ? s'exclama Lawrence, éberlué. Et pourquoi ?

— C'est évident, il me semble. Il craint que l'histoire ne se répète.

— Après tout ce temps ? Quelle bêtise ! En plus, tu ne voudrais plus d'un goujat comme moi.

Il marqua une pause, comme s'il attendait qu'elle proteste. Elle n'en fit rien, et il toussota d'un air embarrassé.

— Oui, bon... de toute façon, ses craintes ne sont pas fondées. Et nous tenons une parfaite opportunité de le lui prouver.

— Il me fera expulser si je ne tiens pas ma promesse.

— Pas du tout. Maria, écoute-moi. Quand Philippe reviendra de Plymouth, il sera trop tard pour trouver un nouveau pâtissier capable de nous fournir les desserts pour le bal du 1er Mai.

— Oui, mais après le bal ?

— D'ici là, il aura compris qu'il n'a rien à redouter. Nous n'allons pas nous enfuir ensemble pour nous marier en secret.

— Mais il ne voudra pas que je continue à vous fournir les pâtisseries pour vos réceptions.

— Oh si, il acceptera. Parce que tu auras eu un énorme succès et que tout le monde s'extasiera sur tes merveilleux gâteaux. Et crois-moi, il ne te mettra pas à la porte ! Mais si cela peut te rassurer, nous allons établir un contrat, et je le signerai.

— À quoi bon ? Philippe n'aura qu'à dénoncer le contrat.

— Il ne le fera pas. Je t'aurai donné ma parole, et Philippe ne pourra pas m'obliger à revenir en arrière. Il est très à cheval sur les questions d'honneur et attache une immense importance à la parole donnée. Sauf que cette parole était contestable. Maria ne pensait pas que Philippe avait eu un comportement honorable en obligeant son frère à rompre ses fiançailles et à abandonner la femme qu'il aimait. Or il l'avait fait sans aucun scrupule.

Cependant... comment aurait-elle pu refuser l'opportunité que Lawrence lui offrait ? Devenir le fournisseur d'une des familles les plus en vue était une occasion unique, qui ne se présentait qu'une seule fois dans une vie. Le rêve de tout pâtissier. Cette seule pensée suffit à faire resurgir une telle excitation qu'elle en fut étourdie.

Elle prit une longue inspiration afin de se ressaisir et de pouvoir réfléchir. C'était peut-être un rêve, mais cela comportait aussi le risque de s'achever dans un total désastre.

Il faudrait tout planifier de façon méticuleuse. Elle devrait engager au moins deux pâtissiers pour travailler sous ses ordres. Une chose qu'elle n'envisageait pas de faire avant au moins un an. Toutefois, ces deux pâtissiers seraient indispensables, non seulement pour exécuter les commandes de Lawrence, mais aussi pour faire face à l'afflux de clientèle que cette association ne manquerait pas de lui apporter.

— Mon établissement est tout nouveau, dit-elle. Tu es sûr de vouloir me confier tes réceptions ?

— Tu plaisantes ? Je ne vois personne d'autre à qui je pourrais faire confiance. Je sais que tu viens juste d'ouvrir, et si tu penses ne pas être prête, je comprendrai, mais...

— J'adorerais faire ce que tu me demandes, avoua-t-elle sans même réfléchir.

Lawrence eut un sourire de soulagement.

— Tu es une chic fille, Maria.

Pour Lawrence, c'était le compliment suprême. Émue, elle lui rendit son sourire.

— Je suis très honorée que tu aies pensé à moi.

— Et ne t'en fais pas pour Philippe. Quand il l'apprendra, je ferai en sorte qu'il ne t'adresse aucun reproche. Je prendrai toute la responsabilité de cette association.

Son sourire s'effaça, et il ajouta :

— Je te promets de ne pas te faire faux bond, comme la dernière fois.

Quelque chose passa dans son regard d'un bleu profond, une lueur semblable à celle qu'elle y avait vue des années auparavant. Elle en fut un peu déconcertée et mal à l'aise. Tout à coup, elle fut sur le point de changer d'avis. Il vaudrait sans doute mieux ne...

— Bien, dit-il en brisant soudain le silence. C'est entendu ?

Elle hocha la tête, tout en se demandant si elle ne commettait pas une terrible erreur.

— Dans ce cas, je ferais mieux de partir, annonça-t-il en gagnant la porte. J'ai rendez-vous à mon club avec des amis. Je dois faire le quatrième au whist, et si je n'y vais pas ils me tueront.

— Attends ! cria-t-elle en passant sous le comptoir pour le suivre. Il faudra mettre au point les détails. Quels événements sont prévus, à quelle date ils doivent avoir lieu, ce genre de choses...

Lawrence s'arrêta, la main sur la poignée de la porte.

— Je demanderai à mon secrétaire de taper un dossier avec tous les renseignements pour toi.

— Parfait. Et quand j'aurai établi une liste de pâtisseries à servir au bal du 1er Mai, il faudra que tu donnes ton approbation pour ma sélection. Oh, et je dois également savoir combien d'invités vous avez prévus.

— Je pense qu'il y en aura environ quatre cents, mais je ne peux te donner un nombre précis tant que je n'aurai pas reçu les réponses à toutes les invitations envoyées. Cela prendra à peu près quinze jours. Où pourrions-nous en discuter ? Tu as un bureau ?

— Absolument, répondit-elle en désignant la pièce qui se trouvait de l'autre côté du comptoir.

Mais nous risquons d'être interrompus toutes les cinq minutes par les allées et venues des vendeuses, ou par les fournisseurs venant chercher leurs commandes. J'ai une idée : pourquoi ne pas se voir un lundi ? La boutique est fermée ce jour-là.

— Cela ne pose pas de problème d'avoir un rendez-vous le jour de fermeture du magasin ? Je demande cela parce que Philippe m'a rappelé, et avec raison, que nous devons penser à ta réputation.

Maria détestait admettre que Philippe avait raison, mais elle savait aussi qu'elle devait se soucier de sa respectabilité. Or, si quelqu'un voyait Lawrence entrer et sortir de chez elle un jour de fermeture de la boutique, cela pourrait être mal interprété.

— Je suppose qu'il est hors de question que je vienne chez toi, même si nous sommes voisins, dit-elle en soupirant. Ces règles de bienséance sont ridicules...

— Nous pourrions nous voir à mon bureau, suggéra-t-il d'un air incertain.

— Tu as un bureau ?

— Philippe m'a donné une suite de bureaux dans les locaux de la Hawthorne Shipping. Cela se trouve à Surrey Street, près du pont de Waterloo.

— Oui, je sais où c'est. Ton bureau est le lieu idéal.

Elle s'interrompit pour réfléchir un instant, et ajouta :

— Si tu considères que tout le monde aura répondu à l'invitation dans un délai de quinze jours, nous pourrions nous retrouver le lundi 15. C'est-à-dire dans deux semaines. A deux heures de l'après-midi, cela te convient ?

— C'est parfait. À ce moment, mon secrétaire pourra te donner tous les détails sur les autres événements prévus. Cela te va ?

Elle acquiesça, et Lawrence partit. Lorsqu'elle eut fermé la porte, elle accrocha une pancarte derrière la vitre pour informer les clients que la pâtisserie Martingale était à présent fermée. Puis elle suivit des yeux la silhouette de Lawrence qui s'éloignait sur le trottoir.

C'était incroyable. Il venait de lui confier une partie des menus pour les événements mondains les plus en vue de la saison. Toute la bonne société londonienne allait goûter à ses gâteaux. Et elle serait soit portée aux nues... soit irrémédiablement condamnée !

Son excitation se dissipa une fois de plus, remplacée par un sentiment de panique absolue. Elle venait d'accepter de préparer des desserts pour des centaines de personnes. Des personnes appartenant à la noblesse, habituées aux mets les plus raffinés.

Maria pressa une main sur son estomac, en proie à une sensation de nausée. Qu'avait-elle fait? Son personnel était des plus réduits, elle n'avait même pas d'assistant, et n'était dans le commerce que depuis une journée. Et pourtant, elle allait devoir fournir des gâteaux pour une réception de quatre cents personnes, et elle avait moins d'un mois pour s'y préparer? C'était de la folie, elle avait perdu la tête !

Et quelle serait la réaction de Philippe quand il apprendrait ce que son frère avait fait ? En dépit des protestations de Lawrence, elle n'était pas persuadée que Philippe se conduirait « en gentleman ». Surtout si cela signifiait qu'il devait la laisser travailler main dans la main avec son frère. Ce dernier aurait beau lui donner toutes les explications possibles, Philippe verrait leur association d'un mauvais œil.

Maria inspira profondément, et décida de mettre son inquiétude de côté. Philippe penserait ce qu'il voudrait. De toute façon, il y avait longtemps que son opinion sur elle était faite.

Lawrence venait de lui donner la chance qu'elle espérait... la chance de faire ses preuves, de montrer ce qu'elle valait. Croisant les doigts, Maria leva les yeux vers le ciel et fit une petite prière. Elle demanda à Dieu de ne pas laisser Philippe la jeter à la porte avant qu'elle ait pu saisir cette chance.

Il aurait dû la jeter à la porte.

Un pied sur le trottoir, un autre sur le marchepied de son carrosse, Philippe marqua une pause et jeta un coup d'œil au coin de la rue. Son frère venait juste de sortir de la boutique de Maria.

Diabole. Ne lui avait-il pas extorqué, quelques jours auparavant, la promesse qu'elle éviterait Lawrence à tout prix ? De toute évidence, c'était son frère qui était allé la voir, mais ça n'en était pas moins exaspérant. Quels pouvoirs magiques possédait-elle pour que, douze ans après leur séparation, Lawrence la trouve toujours irrésistible ?

Philippe rumina cette question tout en regardant son frère s'arrêter au coin de la rue. Lawrence devait être très préoccupé, car il regarda à droite et à gauche dans Half Moon Street avant de traverser, mais ne remarqua même pas Philippe, qui se trouvait pourtant devant la porte de chez eux.

Il s'engagea sur la chaussée, en direction de Piccadilly Circus.

Philippe reporta son attention sur la pâtisserie Martingale. La nuit tombait,

et il la vit à la lumière des lampes intérieures aller d'une fenêtre à l'autre pour tirer les rideaux. Elle se haussa sur la pointe des pieds, les bras au-dessus de la tête, et il se rappela l'avoir vue faire le même geste quelques soirs auparavant.

Son désir s'éveilla instantanément. Un désir qu'il n'avait réussi à anéantir l'autre soir qu'après un bain froid et de longues heures sans sommeil. Un désir qui menaçait de resurgir, simplement parce qu'il l'avait aperçue par la fenêtre. Sans réfléchir, il se précipita vers la porte de la boutique, puis se figea... et se rendit compte, non sans dépit, qu'il tenait la réponse à sa question.

Maria Martingale était un peu comme une boussole... elle possédait un magnétisme auquel nul homme ne pouvait résister. Lui-même n'était pas insensible à cette force d'attraction. Philippe se vantait pourtant de sa maîtrise de soi.

Rien d'étonnant à ce que Lawrence, qui était si gentil et se laissait facilement manipuler, soit incapable de rester à l'écart. Il ne savait pas pourquoi, à vingt-neuf ans, elle n'était toujours pas mariée, mais il était certain qu'elle avait dû recevoir un grand nombre de demandes. Or il ne voulait pas que son prochain soupirant soit Lawrence.

Philippe marmonna un juron entre ses dents, tourna les talons et retourna chez lui. Oui, il fallait la mettre à la porte sur-le-champ, avant que l'histoire ne se répète et que Lawrence ne commette une erreur irréparable. Une erreur que, dans les circonstances présentes, il ne pourrait empêcher.

À moins que...

Frappé soudain par une idée, Philippe s'immobilisa de nouveau. Il devait avoir l'air d'un imbécile, à hésiter ainsi sur le trottoir. D'un pas décidé, il se dirigea vers la porte, tout en réfléchissant aux diverses ramifications de son idée. Ce devait être faisable, se dit-il avec un signe de tête distrait au valet qui lui ouvrit. Et il n'y avait là rien de sournois ni de peu honorable, aussi Lawrence ne pourrait le culpabiliser plus tard. Et enfin, ce qui était le plus important, cela séparerait Maria de son frère... au moins temporairement. Il donna son chapeau, ses gants et sa canne au majordome, puis monta dans son bureau pour mettre son plan à exécution.

— Tu veux faire quoi ?

Lawrence se figea, ses couverts suspendus au-dessus de son assiette, et considéra son frère avec stupeur.

— Je t'envoie à Plymouth à ma place, répéta Philippe en avalant une gorgée de bordeaux.

Les couverts de Lawrence retombèrent bruyamment dans l'assiette.

— Mais pourquoi ?

— Le colonel Dutton a exprimé le désir de voir nos chantiers navals avant de s'engager et de passer une commande pour sa ligne de transatlantiques.

— Oui, je le sais, mais je croyais que tu voulais te charger de l'emmener à Plymouth.

— C'est impossible. D'autres affaires importantes m'obligent à rester ici. Je veux que tu escortes le colonel Dutton.

Lawrence se mit à rire, aussi enchanté qu'un petit garçon.

— Je ne peux pas le croire ! Tu me laisserais faire ça ?

— C'est toi qui as souhaité avoir des responsabilités dans la société. Espérant que son frère ne percerait pas à jour ses motifs profonds, il poursuivit :

— Si tu veux te fixer et prendre part à la marche de l'affaire, il faut bien que tu commences par quelque chose. Et tu as raison de demander des responsabilités, je l'ai reconnu l'autre jour.

— Oui, oui, mais tu voulais me confier les missions philanthropiques.

— C'est toujours vrai. Tu es parfaitement capable de faire deux choses à la fois.

— Pas si ces deux choses ont lieu en même temps. As-tu oublié le bal du 1er Mai ? Tu m'as chargé de l'organiser.

Lawrence se renversa dans son fauteuil et écarta les mains devant lui, l'air perplexe.

— Comment pourrais-je préparer le bal et aller à Plymouth ?

— Je m'occuperai du bal du 1er Mai. Je pense que nous pourrions attendre ton retour pour les autres événements.

— Mais...

— En outre, la campagne est très agréable au mois d'avril. Ce sera l'occasion idéale pour faire découvrir la beauté de notre pays à la famille Dutton. Je suis certain qu'ils apprécieront.

— La famille Dutton ? répéta Lawrence, encore plus radieux qu'un instant auparavant. Tu veux dire que la femme et la fille du colonel seront du voyage ?

— À moins que le colonel ait fait venir de New York d'autres membres de sa famille. Sinon, oui, je veux parler de sa femme et de sa fille.

Philippe but une autre gorgée de vin, avant d'ajouter :

— Il serait peut-être souhaitable que tu leur fasses aussi visiter notre propriété du Berkshire. Après tout, Rose Park t'appartiendra un jour.

— Oui, quand je me marierai.

Son frère l'observa un moment, et son expression se fit un brin soupçonneuse.

— Tu fais le marieur, Philippe ? demanda-t-il, se rebiffant tout à coup. Tu veux me pousser dans les bras de Cynthia ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu dis cela.

— Non, bien sûr.

Lawrence se mit à rire, et sa bonne humeur réapparut aussi vite qu'elle s'était dissipée.

— C'est bizarre, j'ai l'impression de sentir tes mains plaquées sur mon dos pour me pousser dans la bonne direction !

Philippe ne se donna pas la peine de répondre. Pour l'instant, il valait mieux en rester là.

Chapitre 7

*De Charybde en Scylla.
Tertullien*

Pendant les deux semaines qui suivirent, Maria s'aperçut qu'il était plus difficile d'être propriétaire d'une boulangerie que d'être employée dans l'une d'elles. Surtout lorsque cette boulangerie venait juste d'accepter de se charger des desserts pour une des réceptions les plus prestigieuses de la saison londonienne.

Elle eut des entretiens avec des douzaines d'apprenties pâtissières, avant d'en engager enfin deux. Pendant les heures d'ouverture de la boutique, alors que Mlle Foster et Mlle Simms servaient les clients, Maria apprenait à ses apprenties, Mlle Dexter et Mlle Hayes, comment faire les scones les plus légers, les pâtes feuilletées les plus délicates, et les strudels les plus croustillants. Elle tenait aussi les livres de comptes, payait les factures des fournisseurs et surveillait avec soin les provisions qui entraient et sortaient du garde-manger.

Le contrat promis par Lawrence fut envoyé à la boutique par son secrétaire, mais ce document ne put dissiper son appréhension à l'idée de cette première réception. Elle consacra toute son énergie aux préparatifs, consciente que c'était la meilleure façon de s'assurer un succès. Tard le soir, quand le magasin était fermé, que les apprenties et les vendeuses étaient rentrées chez elle, et que les servantes dormaient au dernier étage, Maria continuait de travailler. Elle expérimentait des recettes, essayait de les améliorer, s'efforçait de composer une palette de desserts qui impressionneraient le palais des aristocrates les plus blasés. Elle ne se couchait jamais avant minuit, mais dès l'aube elle était debout, prête à recommencer.

Mais tous ces efforts en valaient la peine. Quand elle arriva à la Hawthorne Shipping pour son rendez-vous avec Lawrence, elle était persuadée d'avoir une sélection unique de desserts raffinés, parmi lesquels il pourrait choisir ce qui lui conviendrait.

Le hall central de la Hawthorne Shipping était une pièce spacieuse, meublée simplement mais avec élégance. Il y avait plusieurs fauteuils Morris en cuir, un parquet ciré recouvert d'un tapis à la fois sobre et luxueux, et un large bureau d'acajou, dont les nombreux casiers étaient remplis de lettres, de paquets et de documents.

Derrière le bureau un escalier conduisait aux étages, et sur la droite, une porte ouverte laissait voir une armée d'employés moustachus, avec des visières vertes et des brassards autour des manches, penchés sur des piles de livres de comptes. La porte de gauche était fermée, mais derrière le panneau, elle entendait le cliquetis incessant des machines à écrire.

L'employé assis derrière le grand bureau se leva à son approche, et lui lança un regard inquisiteur par-dessus les besicles en or perchées sur le bout de son nez.

— Bonjour, madame. En quoi puis-je vous être utile ?

— Je m'appelle Maria Martingale. Je voudrais voir M. Lawrence Hawthorne, je vous prie, dit-elle en soulevant son porte-documents en cuir. J'ai rendez-vous avec lui.

L'employé haussa les sourcils.

— Vraiment ?

— Oui. À deux heures.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule, et précisa :

— Je suis en avance de quelques minutes.

Sa ponctualité ne sembla pas avoir le moindre effet sur l'employé, qui croisa les mains et sourit d'un air supérieur.

— Je crains que vous ne puissiez voir M. Hawthorne.

— Mais j'ai pourtant rendez-vous avec lui.

— C'est impossible.

Déconcertée, Maria émit un petit rire.

— Je vous affirme que c'est possible, monsieur. Je suis la propriétaire de la pâtisserie Martingale, et M. Hawthorne a signé un contrat avec moi pour me confier la préparation des desserts du bal du 1er Mai. C'est lui qui m'a demandé cette entrevue.

— Ceci est très étrange, puisque M. Hawthorne se trouve actuellement à Plymouth, pour affaires.

— Plymouth ?

Ce nom éveilla un vague souvenir chez Maria, mais il lui fallut quelques secondes avant de comprendre pourquoi.

— Les chantiers ! Il est donc parti avec son frère visiter les chantiers ?

L'employé se garda de confirmer, mais c'était inutile.

— Cela ne m'étonne pas de Lawrence, fit Maria, exaspérée. Ce n'est qu'un nigaud, un écervelé à l'esprit brouillon. Pourquoi ne m'a-t-il pas envoyé un mot pour me prévenir qu'il partait avec son frère ?

— Étant donné que je ne suis pas au courant des pensées secrètes de M. Hawthorne, madame, je serais bien en peine de répondre à cette question. L'homme prononça ces mots d'un ton si condescendant que Maria fut tentée de répliquer de façon cinglante... en lui tirant la langue, par exemple. Mais l'employé ne lui en laissa pas le temps.

— Et vous vous trompez, enchaîna-t-il avec un plaisir évident, si vous croyez que M. Hawthorne a accompagné son frère à Plymouth. Le marquis est resté en ville.

Il annonça cela avec hauteur, comme pour démontrer que sa connaissance de la famille Hawthorne était mille fois supérieure à la sienne.

— Il a envoyé son frère à Plymouth à sa place.

Maria émit un grognement de contrariété et pressa les doigts sur ses tempes. Lawrence était un irresponsable. Comment avait-elle pu oublier ce trait de son caractère ? Elle songea à toutes les heures qu'elle avait passées à travailler, aux apprenties qu'elle avait engagées, aux provisions entassées dans son cellier qu'elle avait déjà payées.

— Quand M. Hawthorne est-il censé revenir ? demanda-t-elle en relevant brusquement la tête.

— Il ne m'a pas donné de date précise. Toutefois, à en juger par son agenda, je pense qu'il sera obligé de rentrer à Londres dans le courant du mois de mai.

— Me voilà dans de beaux draps, marmonna-t-elle, furieuse. Comment vais-je préparer le menu des desserts pour le bal, si je ne peux pas consulter M. Hawthorne ? Je ne sais pas quels gâteaux il veut que je serve,

j'ignore les quantités... Elle s'interrompit, trop excédée pour continuer. L'employé cligna les paupières en la toisant, visiblement peu concerné par ses difficultés. Les mains croisées sur son buvard, un petit sourire flottant sur ses lèvres, il garda le silence. De toute évidence, il attendait qu'elle décampe. Maria n'avait nullement l'intention de le débarrasser de sa présence. Elle n'avait pas fait tout ce travail pour rien.

— Puisque c'est comme ça, je veux voir son secrétaire.

— M. Witherspoon est parti à Plymouth avec M. Hawthorne, répliqua aussitôt l'employé. Vous ne pouvez donc pas le voir non plus.

Dans ce cas, il ne restait plus qu'une solution. Au point où elle en était...

Elle prit une longue inspiration, en espérant ne pas faire une lourde erreur.

— Puisque M. Hawthorne et son secrétaire ne sont pas disponibles, je voudrais voir le marquis de Kayne, je vous prie.

Le sourire se fit plus condescendant que jamais.

— Monsieur le marquis est déjà fort occupé par ses affaires. Il n'a pas le temps de recevoir une...

L'homme marqua une pause, et la toisa de la tête aux pieds.

— Une cuisinière.

Maria se raidit, prête à riposter, mais il reprit la parole.

— Vous pouvez laisser un message au secrétaire du marquis et lui demander un rendez-vous, suggéra-t-il, comme s'il doutait fort que sa requête serait prise en considération.

Elle en doutait aussi. Mais elle ne voulait pas que tout son travail soit gaspillé.

— Merci, mais ce ne sera pas nécessaire, rétorqua-t-elle d'un ton compassé. Je discuterai de cette affaire avec la duchesse de St. Cyres, et elle décidera ce que nous devons faire.

L'expression hautaine de l'employé s'évanouit brusquement.

— La duchesse de St. Cyres ?

— Hmm, oui. La duchesse avait l'intention de faire un don généreux pour les orphelinats de Londres, poursuivit Maria en espérant que le mensonge avait l'air convaincant. Ce qui, vous le savez sûrement, est le but de l'œuvre charitable du marquis. Mais...

Elle s'interrompit, et secoua la tête en poussant un soupir.

— Je suis la pâtissière personnelle de la duchesse, et je lui expliquerai que je n'ai pas pu voir lord Kayne pour discuter avec lui des desserts qui seront servis au bal, car un...

Nouvelle pause. Ce fut elle, cette fois, qui toisa l'homme avec dédain.

— Car un employé de bureau m'en a empêchée. L'homme déglutit, légèrement hagard.

— Mme...

— Ce retard risque de compromettre l'ensemble du dîner, car le bal doit avoir lieu dans deux semaines. Mme la duchesse renoncera à faire ce don, naturellement, mais elle exposera au marquis les raisons de son refus.

Maria lança un coup d'œil à la plaque de cuivre sur le bureau de l'employé.

— Votre nom sera sans nul doute prononcé au cours de cette conversation, monsieur Jones.

Elle fit mine de tourner les talons, mais l'homme la retint d'une voix suppliante :

— Peut-être... vaudrait-il mieux que je vous accompagne chez M.

Fortescue, le secrétaire de monsieur le marquis ?

Maria fit volte-face et lui adressa son plus charmant sourire.

— Ce serait très bien. Je vous remercie.

Elle fut introduite dans une suite de bureaux au troisième étage. M. Jones la confia à un élégant gentleman à la chevelure argentée, à qui il murmura quelques mots, avant de se retirer avec un soulagement évident.

M. Fortescue la considéra avec mécontentement, l'air à peine moins condescendant que M. Jones.

— À ce que j'ai compris, vous désirez voir le marquis mais vous n'avez pas rendez-vous ?

Maria soupira. Allait-elle devoir répéter toute sa conversation avec M. Jones ?

— J'avais un rendez-vous. C'était...

— La duchesse de St. Cyres vous envoie avec un message pour le marquis, au sujet du bal du 1er Mai ?

Lasse de donner des explications, Maria décida qu'un simple « oui » suffirait.

— Très bien. Attendez ici, mademoiselle Martingale. Je vais voir si monsieur le marquis peut vous recevoir.

Il tourna le dos et frappa à la porte. Une voix répondit, et il entra dans le bureau, refermant la porte derrière lui. Maria demeura seule.

Elle n'eut pas à attendre longtemps. Elle prit un des journaux posés sur une table, mais à peine fut-elle installée dans un fauteuil de cuir avec la dernière édition du Times, que la porte du bureau de Philippe se rouvrit.

— Vous pouvez entrer, dit M. Fortescue.

Elle reposa le journal, attrapa sa sacoche de cuir et pénétra dans une vaste pièce meublée dans le même style que le grand hall du rez-de-chaussée.

L'atmosphère était moderne et masculine, avec des lambris de chêne clair, un papier peint d'une couleur sourde, et de larges fenêtres sans rideaux qui donnaient sur la Tamise. Pas de cheminée, mais un radiateur de cuivre diffusant une douce chaleur. Les lampes aux abat-jour de verre vert et ambre étaient électrifiées.

Philippe, assis derrière un bureau d'acajou parfaitement rangé, se leva à son entrée. D'une élégance impeccable avec son costume bleu sombre, son gilet couleur aubergine et sa cravate grise, il avait l'allure d'un homme d'affaires fortuné. Cependant, il émanait toujours de lui cette impression de hauteur propre aux pairs du royaume.

— Mademoiselle Martingale, fit-il en s'inclinant. Comment allez-vous ?

— Fort bien, monsieur le marquis, je vous remercie, répondit-elle avec une révérence.

— Votre visite est inattendue. Asseyez-vous, je vous en prie.

Il attendit qu'elle ait pris place dans un des confortables fauteuils Morris disposés face au bureau, avant de se rasseoir.

— Mon secrétaire m'a dit que vous étiez envoyée par la duchesse de St.

Cyres, et que celle-ci souhaite faire une donation pour le bal du 1er Mai. J'avoue que je ne comprends pas très bien pour quelle raison elle vous envoie en messagère.

— Eh bien...

Maria toussota, mal à l'aise sous le regard froid et perçant de Philippe.

— La duchesse ne m'a pas exactement envoyée.

— Vraiment? Voilà une réponse pour le moins énigmatique, mademoiselle Martingale. Vous êtes parvenue à éveiller ma curiosité.

Malgré le ton poli et amical, Maria éprouva un brin de frayeur en croisant son regard impassible. Elle aurait dû se rappeler qu'il avait toujours été impossible de le faire marcher. Elle se jeta néanmoins à l'eau.

— La duchesse voudra faire une donation pour les orphelinats. J'en suis sûre. Je veux dire... elle est toujours heureuse de pouvoir faire quelque chose pour les orphelins...

Elle s'interrompit, et reprit d'un ton plus mesuré :

— Je suis venue aujourd'hui pour vous parler du bal du 1er Mai, c'est vrai, mais je ne pensais pas... c'est-à-dire que je ne m'attendais pas...

Elle se tut de nouveau, maudissant son caractère impulsif. Elle avait insisté pour le voir, mais maintenant qu'elle était en face de lui, elle ne savait plus quoi dire.

De toute façon, tôt ou tard, il aurait appris que Lawrence l'avait engagée. Elle chercha une façon de présenter la situation avec tact.

— La duchesse est une amie, et je sais qu'elle ne refuse jamais de soutenir une œuvre de charité.

— Je suis ravi de l'apprendre, dit-il, à la fois amusé et intrigué qu'elle ait eu tant de mal à énoncer une chose aussi simple.

Maria soupira, renonça au tact et décida d'aller droit au but.

— Oh, autant vous dire la vérité tout de suite ! Je suis venue voir Lawrence.

Il ne battit même pas un cil.

— Pardonnez-moi si cela ne me surprend pas. Vous pensiez que j'étais en voyage, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas aussi sordide que vous le laissez entendre. Ma démarche est totalement innocente.

— Mais voyons, naturellement...

Il prononça ces mots d'un ton doux et moqueur. Maria sentit ses joues s'enflammer.

— Bon sang, Philippe, marmonna-t-elle, je n'avais pas l'intention de séduire Lawrence dans son bureau !

— Dans ce cas, cessez de bafouiller et de rougir comme une écolière qui se fait attraper dehors après le couvre-feu, et dites-moi carrément pourquoi vous vouliez le voir.

— Votre frère m'a engagée pour fournir toutes les pâtisseries à vos réceptions. Je suis censée commencer pour le bal du 1er Mai.

Philippe émit un grognement de contrariété.

— Je le savais, fit-il en la contemplant avec consternation. Je l'ai su la première fois que je vous ai vue, assise sur les branches de ce saule

pleureur. À cet instant précis, j'ai su que vous ne m'apporteriez que des ennuis.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— J'étais désolée pour vous quand vous vous êtes cassé le bras. Je me suis excusée.

Ce souvenir d'enfance ne parut pas l'amuser autant qu'elle.

— Je devrais vous jeter dehors sur-le-champ et vous envoyer au diable.

Le sourire de Maria s'évanouit. Cette conversation l'entraînait sur un terrain dangereux.

— Pour en revenir à nos affaires, votre frère et moi avons fixé un rendez-vous aujourd'hui, afin de discuter des détails pour le bal. Le menu, les estimations de prix, ce genre de choses... Mais j'ai appris en arrivant que vous l'aviez envoyé à Plymouth, et qu'il avait emmené son secrétaire avec lui. Aussi, j'ai demandé à vous voir à sa place.

— Vous avez renoncé à manigancer derrière mon dos ?

— Je ne veux pas avoir fait tout ce travail pour rien ! J'ai travaillé comme une esclave pendant deux longues semaines, en vue de ce rendez-vous. Et maintenant, j'apprends que Lawrence est parti et qu'il ne reviendra qu'après le bal ! Je me retrouve sans directives, et sans savoir si le menu que j'ai préparé aura votre approbation. J'ignore quelles quantités je dois prévoir, et quel thème sera choisi pour la décoration. Un travail aussi important ne peut se faire au dernier moment.

— Je ne suis pas vraiment surpris que Lawrence vous ait engagée. Avec un peu de recul, je me rends compte que j'aurais dû m'attendre à quelque chose de ce genre. Je ne suis pas étonné non plus que mon frère ait quitté la ville sans vous en informer. Il est particulièrement insouciant. Ce qui m'étonne, en revanche, c'est que vous puissiez croire un instant que je serai d'accord pour vous garder et faire de vous notre pâtissière attitrée.

— Je suis une des meilleures pâtissières de Londres, si vous voulez le savoir ! Et il vous sera diablement difficile de trouver quelqu'un d'aussi doué que moi, à peine deux semaines avant le bal. Et puis, ajouta-t-elle après une légère pause, il y a le contrat, naturellement.

Philippe se rembrunit.

— Un contrat ?

— J'en ai peur.

Elle eut la satisfaction de voir apparaître dans ses yeux une lueur d'appréhension. Posant son porte-documents sur le bureau, elle souleva les boucles métalliques et sortit le document en question.

— Ce contrat me désigne comme pâtissier officiel pour toutes les œuvres de charité organisées par la famille Hawthorne au cours de la saison londonienne de 1895.

Elle parcourut le feuillet des yeux, et lut à haute voix :

— « La boulangerie Martingale fournira tous les pains, gâteaux, pâtisseries, petits-fours et friandises, ainsi que tous desserts supplémentaires demandés par le chef de cuisine. Les événements précis, le nombre d'invités, les quantités de gâteaux fournis, les menus détaillés, les prix et les honoraires seront déterminés au fur et à mesure », etc., etc.

— C'est absurde! Que signifie...

Il se pencha par-dessus le bureau et lui arracha le feuillet des mains.

— Le document a même été signé, précisa-t-elle en désignant du doigt l'endroit où Lawrence avait griffonné sa signature. Vous voyez ? Juste là, sous le texte. C'est signé par M. Lawrence Hawthorne, votre cher frère, l'homme auquel vous avez confié l'organisation de vos galas de charité. Philippe leva les yeux et lui lança un regard noir.

— Pourquoi ? marmonna-t-il en secouant la tête. Pourquoi fallait-il que ce soit vous qui repreniez la boutique de tante Fiona ? Pourquoi précisément vous ?

— Parce que c'était votre jour de chance ? Le regard de Philippe se durcit.

— Vous êtes bien consciente que je n'aurais aucun mal à faire annuler ce soi-disant contrat ? Si j'en décidais ainsi, vous n'auriez ni les moyens ni le pouvoir de lutter contre moi.

— C'est exact. Mais un contrat n'est pas uniquement un morceau de papier légal, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en s'efforçant de prendre un air naïf. Il y avait une chance pour que Lawrence connaisse mieux son frère qu'elle, et pour qu'il ait vu juste.

— C'est aussi une question d'honneur, continuât-elle. C'est une... une promesse, en fait. Et vous n'aimeriez pas que Lawrence brise ses promesses, n'est-ce pas ?

Elle sourit, et ajouta d'une voix douce :

— Après tout, nous savons tous les deux que pour vous, une promesse est sacrée.

— Pas pour vous, apparemment, rétorqua-t-il sèchement. Sinon, nous ne serions pas en train d'avoir cette conversation. Et vous rendriez la vie infernale à un autre crétin que moi.

— C'est votre frère qui est venu me trouver chez moi, pour me demander d'être votre pâtissière. Que vouliez-vous que je fasse ?

— Oh, je ne sais pas. Refuser, peut-être ?

— Pourquoi aurais-je fait cela ? Aucun chef pâtissier ne serait assez stupide pour refuser une occasion pareille.

— Donc, l'intérêt que vous portez à Lawrence est purement professionnel ?

— Bon sang, je ne m'intéresse pas à Lawrence, ni professionnellement ni autrement ! Combien de fois devrai-je vous le dire ? C'est lui qui est venu vers moi. Je n'ai rien fait pour l'encourager.

— Vous existez. C'est un encouragement en soi.

Il posa le contrat sur le bureau et se renversa dans son fauteuil en se pinçant l'arête du nez, comme s'il était en proie à une migraine.

Elle l'entendit murmurer quelque chose entre ses dents, et crut saisir le mot « boussole ».

— Je vous demande pardon ? fit-elle en fronçant les sourcils.

— Non, rien.

Il se redressa, et tendit les mains devant lui dans un geste de renoncement.

— Vous avez raison. Je ne peux rien vous reprocher.

Elle ne s'attendait pas à le voir capituler si vite.

— Non ? insista-t-elle, déconcertée.

— Malheureusement, non. J'ai le plus grand mal à l'admettre, mais si Lawrence est enclin à vous suivre partout comme un chiot stupide, ce n'est vraiment pas votre faute.

Autrement dit, il reconnaissait qu'elle avait raison, mais il s'arrangeait pour le faire sur un ton insultant. C'était du Philippe tout craché.

— Quel soulagement ! s'exclama-t-elle en pressant une main sur son cœur. Je craignais que vous n'ayez une mauvaise opinion de moi, et que vous ne me rendiez responsable de la situation. Je n'en ai pas dormi de la nuit. Philippe ne releva pas son insolence. Croisant les bras, il pencha la tête de côté et l'observa.

— La duchesse de St. Cyres est vraiment une de vos amies ?

— Inutile de prendre cet air sceptique ! J'ai des amis comme tout le monde, vous savez. Vous en faisiez même partie, autrefois.

— C'est incroyable.

Elle voulut riposter, mais il poursuivit sans lui en laisser le temps :

— Je comprends maintenant pourquoi la duchesse m'a tant vanté vos pâtisseries l'autre jour, au cours d'un cotillon. En revanche, elle n'a fait aucune allusion à un don pour les orphelinats. A-t-elle réellement l'intention de faire une donation ?

Il marqua un court silence, et un sourire triste se dessina sur ses lèvres.

— Ou bien était-ce juste une ruse pour tromper mon secrétaire ?

— Ce n'était pas une ruse !

Elle se consola de ce mensonge en songeant que non seulement Prudence disposait d'une immense fortune, mais qu'en plus elle avait bon cœur, et était toujours prête à donner de l'argent pour une œuvre charitable.

— La duchesse fera un don très généreux.

Le sourire de Philippe s'élargit.

— Dès que vous le lui aurez demandé ? Maria lâcha un soupir exaspéré.

— Pourquoi ai-je toujours l'impression que vous devinez toutes mes pensées ?

— Peut-être parce que vous êtes aussi transparente que du verre ?

— Vous aurez la donation de la duchesse avant la fin de la semaine. Mais seulement, précisa-t-elle en lui rendant son sourire, si vous me gardez comme pâtissière. Si vous rompez le contrat établi par Lawrence, Prudence ne vous donnera pas un penny.

— Des promesses rompues, quelques mensonges, et un brin d'extorsion. Tout cela dans la même journée. N'est-ce pas un peu beaucoup, même pour quelqu'un comme vous ?

— Ce n'est pas de l'extorsion, protesta Maria, indignée. Prudence est mon amie !

Philippe l'observa encore un moment, puis hocha brièvement la tête.

— Très bien, dit-il en lui rendant le contrat. Les orphelinats londoniens sont toujours pleins, et ont désespérément besoin de fonds. Et la duchesse de St. Cyres est très riche. Pour toutes ces raisons, je n'annulerai pas la décision de mon frère. À condition que vous teniez votre promesse. Et...

Se renversant dans son fauteuil, il la fixa durement :

— Et à condition que vous ayez les talents requis. Je suppose que vous

êtes une pâtissière douée, capable de faire des choses plus compliquées que de simples tartes ?

C'était un point sur lequel elle n'avait pas besoin de mentir.

— Je suis un des meilleurs chefs pâtissiers d'Angleterre. J'ai non seulement travaillé avec mon père, mais j'ai secondé pendant presque douze ans le grand chef André Chauvin. J'ai même travaillé sous ses ordres à l'hôtel Clarendon.

— Étiez-vous le chef pâtissier attitré du Clarendon ?

— Pas officiellement. André m'avait attribué toutes les fonctions de cette position, mais il ne pouvait pas me donner ce titre. Parce que je suis une femme, précisa-t-elle avec une pointe de ressentiment. Je n'étais pas considérée digne d'une telle responsabilité par les propriétaires de l'hôtel. C'est un axiome dans ma profession : seuls les hommes ont assez de talent pour être de grands chefs. Pour moi c'est faux, mais beaucoup de gens le croient. C'est pourquoi j'ai décidé de faire route seule. De prouver que j'ai du talent. Pourquoi toutes ces questions sur ma bonne foi ? N'avez-vous pas confiance en moi ?

Elle accompagna cette question d'un sourire provocant.

— Pas un instant, rétorqua-t-il sans hésitation.

— Mais vous n'allez pas annuler le contrat ? Et vous n'allez pas me mettre à la porte ?

Il secoua la tête en signe de négation, et elle l'observa avec stupéfaction.

— J'étais sûre que vous le feriez, avoua-t-elle.

— Comme mon frère me l'a fait remarquer il n'y a pas si longtemps, le fait de vous expulser ne serait pas un acte digne d'un gentleman. J'ai tenté de vous acheter en vous offrant de l'argent, mais vous avez refusé. Je vous ai proposé de vous trouver un autre local, mais une fois de plus vous avez dit non. Si je veux me débarrasser de vous, cela me semble être la seule solution qui me reste. Je devrais remercier Lawrence de me l'avoir fournie. Tout cela n'avait aucun sens. Maria en conclut qu'il devait se moquer d'elle.

— Philippe, vous avez donc appris à taquiner les autres, déclara-t-elle, passablement étonnée.

— Hélas, non. Mon caractère est encore déficient dans ce domaine, mademoiselle Martingale. Je suis tout à fait sérieux.

— Mais comment le fait de laisser mes affaires prospérer peut vous aider à vous débarrasser de moi ?

— Les cuisines dont vous disposez sont suffisantes pour le moment. Mais si vos affaires se développent, vous les trouverez trop exigües, et cela vous obligera à vous installer ailleurs. Et comme Lawrence a l'intention de vivre dans la maison de Half Moon Street, il est dans mon intérêt que vous réussissiez, et donc que vous déménagiez, le plus vite possible. En attendant, si vous devez fournir les desserts pour toutes mes réceptions, vous serez bien trop occupée, et trop fatiguée, pour flirter avec mon frère au milieu de la nuit.

Lui assurer une fois de plus qu'elle n'avait pas de visées sur Lawrence serait une perte de temps, et elle n'en fit rien.

— Donc, votre stratégie est plutôt de m'accabler de vos bienfaits ?

— Absolument.

Elle admira en secret son ingéniosité, mais elle serait morte plutôt que de l'admettre à voix haute. Elle soupira, avec une feinte déception.

— Moi qui espérais que vous me faisiez cette offre généreuse en raison de votre profonde affection pour moi.

— De l'affection ?

Il l'engloba d'un regard qui n'avait rien de flatteur.

— Ce n'est pas le mot que j'emploierais, mademoiselle Martingale, déclara-t-il d'une voix dure.

Son dédain n'aurait pu être plus évident. Maria se sentit blessée, et elle enragea intérieurement d'être aussi sensible à son opinion.

— Que vous est-il arrivé ? ne put-elle s'empêcher de demander. Vous avez changé, après la mort de votre père. Et ce n'est pas en mieux. À mon retour de France, j'ai remarqué que vous n'étiez plus le même depuis que vous aviez hérité du titre.

Il leva le menton, signe qu'elle l'avait piqué au vif.

— Vous êtes d'une impertinence intolérable, fit-il avec brusquerie. Prenez garde, Maria.

Elle n'avait pas l'intention de tenir compte de cet avertissement.

— Quand nous étions enfants, nous étions amis. Vous vous rappelez ?

Mais depuis que vous êtes devenu marquis, vous faites passer notre amitié après des choses aussi stupides que la différence de classes, et les personnes qu'il est bien vu de fréquenter dans la bonne société. Lawrence me traite toujours en amie, d'égal à égale, mais pas vous.

— Nous ne sommes pas égaux ! rétorqua-t-il avec une telle férocité qu'elle tressaillit. Étant donné mon titre, et la position que j'occupe, nous ne pouvons plus être amis.

Il détourna les yeux et ajouta à mi-voix :

— Nous n'aurions jamais dû l'être.

— Et Lawrence ? Il n'est pas marquis. Pourtant, vous avez jugé nécessaire de l'éloigner de moi.

— Vous vouliez vous enfuir avec lui, dit-il en dardant de nouveau sur elle un regard implacable. Un gentleman ne peut pas épouser la fille d'un cuisinier.

— Mon Dieu, Philippe, s'exclama-t-elle en secouant la tête, ce que vous pouvez être snob !

— Ce n'est pas du snobisme, je regarde simplement la réalité en face. Il n'est jamais bon de se marier dans une autre classe sociale que la sienne. À la longue, cela ne rend pas les gens heureux.

— Mais nous nous aimions, Lawrence et moi.

— Quoi ? répliqua-t-il avec dédain. Ce n'était pas de l'amour. Juste une toquade.

— Lawrence m'aimait.

— Il a eu une drôle de façon de le prouver, vous ne trouvez pas ?

Blessée par la remarque, elle réprima une exclamation. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'elle ne trouve la force de parler.

— C'est vous qui êtes à blâmer pour cela.

— Je lui ai laissé le choix.

— Et quel choix! Moi, ou son héritage. S'il m'avait choisie, il aurait perdu non seulement ses revenus, mais aussi votre respect et votre affection. Il n'aurait pas pu le supporter. Comment avez-vous pu vous montrer si cruel ?

— Cruel ? J'ai simplement utilisé mon influence pour épargner à mon frère un mariage désastreux.

— Quitte à nous briser le cœur à tous les deux ! L'expression de Philippe ne s'adoucit pas.

— Un cœur brisé finit par guérir. Un mauvais mariage est irréversible.

— Et notre amitié, Philippe, y avez-vous pensé? Savez-vous à quel point j'ai souffert de la perdre? Cela vous était sans doute égal ?

Il se leva si brusquement que sa chaise glissa sur le sol.

— Mon secrétaire vous enverra les dates et les détails des réceptions, et il fixera les rendez-vous nécessaires. Je vous souhaite une bonne journée, mademoiselle Martingale.

Congédiée comme une domestique, elle attrapa sa serviette de cuir, se leva et se dirigea vers la porte.

— Maria ?

La main sur la poignée de cuivre, elle se figea mais ne se retourna pas.

— Ça ne m'était pas égal. Mais comme je vous l'ai dit, nous n'aurions jamais dû être amis. Il n'y a pas d'amitié possible entre un marquis et la fille du cuisinier de la maison. C'est le monde dans lequel nous vivons.

Elle se contraignit à lui lancer un regard pardessus son épaule.

— Non, Philippe. C'est le monde dans lequel vous vivez.

— Ainsi que Lawrence. C'est pourquoi j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'empêcher de vous épouser. Un enlèvement débouchant sur un mariage clandestin suscite toujours un scandale et des commérages. Mais entre deux personnes issues de classes sociales aussi disparates que mon frère et vous, cela n'en serait pas resté à quelques moqueries. De nombreuses familles auraient refusé de vous recevoir. Les amis de Lawrence auraient été obligés de le tenir à distance, du moins en public. Si vous aviez eu une dot, de l'argent à mettre dans la corbeille de mariage, les gens auraient peut-être oublié votre manque d'éducation et de relations. Mais la fille sans fortune d'un cuisinier? Non.

— Vous croyez que je me soucie de ce que les gens disent de moi ?

— Vous non, mais pour Lawrence c'est important. Il s'en soucie beaucoup. Il aurait souffert plus que vous des conséquences de ce mariage, car il ne supporte pas de perdre l'estime de qui que ce soit. J'aime mon frère, mais je suis conscient de ses défauts. Lawrence n'a jamais su faire face aux réalités déplaisantes. Être snobé, ne plus recevoir d'invitations, être l'objet de cancan, tout cela l'aurait usé peu à peu. Ces affronts auraient fini par le détruire, ainsi que l'amour qu'il vous portait.

Philippe énonça ceci avec une assurance qui la mit hors d'elle.

— Mais tout est bien qui finit bien, répliqua-t-elle. Ce doit être très agréable pour vous d'avoir le pouvoir de plier les autres à votre volonté, et de vous

justifier en prétendant agir pour leur bien.

Elle sortit sans attendre la réponse. Une fois dehors, elle marcha le long du quai en inspirant profondément l'air humide et en luttant contre la colère. Un vent glacé soufflait en rafales. Un fiacre ralentit à sa hauteur, et Maria hésita en jetant un coup d'œil vers le ciel. Il allait probablement pleuvoir, et elle avait oublié son parapluie. Cependant, elle ne leva pas le bras pour héler le cab. Elle avait envie de marcher.

Il était tellement plein de suffisance, songea-t-elle en avançant le long de l'Embankment. Si sûr de lui. Qui était-il pour intervenir dans la vie des autres ? Qui était-il pour décider ce qui était mieux pour eux ? Pourquoi pensait-il avoir toujours raison ?

Maria cessa de marcher et se tourna vers le fleuve. Accoudée à la balustrade, elle contempla les bateaux qui passaient. Mais la mine sévère de Philippe lui revenait sans cesse à l'esprit. Il semblait plus dur que le garçon qu'elle avait connu autrefois. Le garçon au visage sérieux qui l'avait dévisagée sous le saule pleureur, vingt-deux ans auparavant. Son regard sombre exprimait le doute et l'étonnement, comme si elle avait été un esprit de la forêt, une nymphe ou une créature étrange qu'il n'avait encore jamais rencontrée.

A vrai dire, c'était sa faute à elle s'il s'était cassé le bras. Mais il avait préféré subir une correction plutôt que la dénoncer. C'était Philippe qui lui avait appris à jouer au cricket pour que les autres enfants ne se moquent plus d'elle. Philippe, et non Lawrence, qui lui avait donné le droit de jouer dans leur cabane. Philippe qui avait décidé qu'une fille pouvait pêcher et jouer au football, comme les garçons. C'était le rire de Philippe qu'elle aimait entendre, c'était lui dont elle cherchait sans cesse le regard approbateur, pour qui elle préparait en secret ses tartelettes.

Elle avait oublié tout cela. Elle l'avait oublié, lui. Oublié comme elle l'avait admiré à l'époque, et aussi comme elle avait souffert quand ses principes de classes avaient anéanti leur amitié.

L'été de ses quinze ans, à son retour de France, un seul de ses deux amis avait semblé heureux de la revoir. Elle éprouva de nouveau le chagrin et la consternation qui avaient suivi cette découverte. Le chagrin qu'elle ressentait chaque fois que Philippe lui tournait le dos, changeait de direction en la voyant arriver. Le chagrin d'une fille de quinze ans qui ne comprenait pas pourquoi le garçon qu'elle adorait refusait désormais de lui parler. Philippe l'ignorait sans doute, mais il lui avait brisé le cœur longtemps avant son frère.

N'était-ce pas, en réalité, une des raisons pour lesquelles l'idée de s'enfuir avec Lawrence lui avait paru si séduisante, deux ans plus tard ? Furieuse contre elle-même, Maria poussa un petit grognement. C'était irritant de constater à quel point elle avait été stupide à dix-sept ans !

Deux ans après son retour de France, son père était mort. Elle aurait aimé avoir la présence rassurante de Philippe à ce moment-là, mais il faisait le tour de ses propriétés, et était bien trop occupé par ses affaires pour songer à lui adresser ne fût-ce qu'une lettre de condoléances. Lawrence était revenu chez lui pour l'été, et c'est alors vers lui qu'elle s'était tournée.

Il était terriblement séduisant, et sa proposition de mariage lui était apparue comme la réponse à ses prières. Elle avait cru être amoureuse de lui.

Maintenant, avec le recul, elle voyait bien qu'elle ne l'avait pas vraiment aimé. Et il ne l'aimait pas non plus, car sinon il ne l'aurait pas abandonnée. Non, ce qu'ils avaient connu ensemble n'était pas l'amour, mais simplement une passion d'adolescents, aiguillonnée par sa propre fragilité et une angoisse sourde qui la rongeaient depuis la mort de son père. La peur de se retrouver seule au monde et sans le sou. C'était rageant, mais une fois de plus Philippe avait raison.

Maria se retourna en soupirant, et contempla les lions de pierre de Somerset House. Il s'était mis à pleuvoir, mais elle était si absorbée par ses souvenirs qu'elle n'y prêta pas attention. Le premier appartement qu'elle avait occupé en arrivant à Londres n'était qu'à quelques rues de là. Quelques pièces dans Tavistock Street, bien plus confortables que sa chambre dans l'entresol de Kayne Hall. Avec l'argent que lui avait donné Philippe, elle avait pu se payer ce luxe, mais elle s'était sentie seule. Si jeune, si triste, et si seule.

Elle ferma les yeux tandis que ces premiers jours à Londres lui revenaient à l'esprit avec une intensité inattendue. Les frères Hawthorne et tous les chagrins qu'ils lui avaient causés faisaient partie du passé. Mais le passé était toujours douloureux.

Elle inspira longuement, et s'efforça de considérer le bon côté des choses. Si tout cela ne lui était pas arrivé, elle ne se serait pas retrouvée à Londres, à travailler pour le grand chef André qui avait été un ami de son père. Sans André, elle n'aurait pas servi le dîner au bal où elle avait fait la connaissance de Prudence, qui était alors couturière et réparait les robes des grandes dames lorsqu'elles étaient abîmées au cours de la soirée. Sans Pru, elle ne serait pas allée habiter à Little Russell Street et n'aurait pas rencontré toutes ses amies actuelles. Et surtout, elle n'aurait pas eu la possibilité de réaliser le rêve qu'elle caressait depuis l'âge de trois ans, quand elle avait fait son premier gâteau de boue dans le jardin.

La pluie cessa, et un rayon de soleil apparut. Sa mélancolie s'évanouit. Elle se redressa et se secoua, comme pour chasser les souvenirs. Puis elle s'engouffra dans la station de métro de Temple, pour rentrer chez elle. Ce n'est qu'en arrivant à Mayfair qu'elle se rendit compte que Philippe et elle avaient omis de mettre au point les détails pour le bal du 1er Mai.

Chapitre 8

*Dieu nous envoie la viande,
et le diable nous envoie les cuisiniers.
John Taylor*

Rien n'avait changé.

Philippe la regarda par la fenêtre du bureau marcher le long de l'Embankment. Toute la frustration et le désir qu'il avait éprouvés l'autre nuit sur le balcon revinrent le tourmenter. La sensation était si brûlante

qu'elle en devenait douloureuse. Et comme la dernière fois, il dut lutter désespérément contre la tentation de courir après elle.

Bien qu'il ait toujours voulu prétendre le contraire, il n'était pas plus insensible à ses charmes que son frère. Ils étaient tous deux destinés à rester à la traîne derrière elle, comme des petits chiens. Il n'était pas guéri de cette folie, et trouvait cela diablement irritant !

Maria cessa d'avancer, et lorsqu'elle se tourna pour contempler le fleuve, il essaya de se rappeler quand cette stupide attirance avait vu le jour. Mais il fut incapable de situer le moment précis où cela avait commencé. Peut-être ce sentiment avait-il toujours été là, dès l'instant où il avait vu ses grands yeux noisette à travers les branches du saule.

Ou bien le jour où elle n'avait pas réussi à renvoyer la balle de cricket, provoquant l'hilarité et les moqueries des enfants du village. À l'époque, naturellement, c'était un sentiment très pur et innocent... juste l'envie d'être avec une petite fille qui avait un joli sourire, qui était drôle, qui savait jouer aux échecs et le faisait rire.

L'été de ses dix-sept ans, ses sentiments étaient devenus beaucoup moins innocents. Son père était mort l'année précédente, et après avoir fini son trimestre à Eton il était redescendu à Kayne Hall. A son arrivée, il avait découvert que Maria était également revenue pour l'été. Une Maria très différente de celle qui était partie en France quatre ans plus tôt.

Une transformation magique avait eu lieu. La jeune fille qu'il avait connue, un peu godiche et mince comme une liane, avait cédé la place à une créature lumineuse, avec une peau satinée, des lèvres roses et sensuelles, et des seins magnifiques.

C'est à ce moment qu'il s'était mis à rêver qu'il l'embrassait, qu'il la touchait. Combien de fois, au cours de cet été, s'était-il réveillé au beau milieu de la nuit, le corps enflammé de désir ? Et en proie à une certaine honte, car il connaissait les règles de la bienséance. Un gentleman ne couchait pas avec les filles des domestiques.

Quand Lawrence lui avait avoué être tourmenté par le même genre de pensées, il lui avait assené un formidable coup de poing. Aussi choqués l'un que l'autre par cette réaction brutale, ils n'avaient plus jamais abordé le sujet. — *Vous avez changé après la mort de votre père.* Elle se trompait. Il est vrai qu'il avait changé vis-à-vis d'elle, mais elle se méprenait sur la cause de ce changement. Ce n'était pas parce que son père était mort et qu'il avait hérité du titre qu'il l'avait évitée, et l'avait traitée en domestique plutôt qu'en amie. Le problème, c'était que l'amitié ne lui suffisait plus, et que rien d'autre n'était possible entre eux.

Il pensait que, tout naturellement, Lawrence avait compris cela également. Mais deux ans plus tard, lorsqu'il était revenu de son tour annuel du domaine, il avait découvert qu'il s'était trompé.

Fraîchement diplômé d'Eton, Lawrence avait regagné la maison pour les vacances d'été. Quand Philippe était arrivé un mois plus tard, il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre que son frère était plus que jamais amoureux de Maria. Il les avait vus flirter dans la roseraie, échanger des regards et des paroles chuchotées. Une relation trop intime, étant donné

leurs positions sociales très éloignées.

Essayant désespérément de ne pas céder à sa propre attirance, Philippe s'était absorbé dans la gestion du domaine et avait voulu se persuader qu'il ne s'agissait que d'un flirt sans conséquences.

Mais lorsqu'un domestique bavard lui avait révélé leur projet de fuite à Gretna Green, il avait bien été obligé d'admettre qu'il avait trop longtemps fermé les yeux. En tant que marquis de Kayne, il savait ce que le devoir exigeait.

Il fut ramené au moment présent en la voyant se détourner du fleuve. Elle s'adossa à la balustrade et leva la tête. Philippe se raidit, craignant qu'elle ne le surprenne à la surveiller par la fenêtre. Mais non. Elle regardait Somerset House. Il se détendit et laissa son esprit s'évader une fois de plus dans le passé.

C'était étrange, songea-t-il en fermant les yeux. Tout ce qui concernait cette journée à Kayne Hall s'était effacé, excepté les quelques minutes qu'il avait passées seul avec elle, dans son bureau.

C'est à peine s'il se rappelait avoir vu Lawrence ce jour-là. En revanche, chaque instant de leur tête-à-tête était gravé dans sa mémoire. Il la revit debout dans le bureau, le soleil d'été projetant dans sa chevelure des reflets si brillants qu'il en était ébloui. Il revit les larmes coulant sur son visage, quand il lui avait annoncé que Lawrence avait décidé de se séparer d'elle.

Et sa propre voix, froide et détachée, masquant la rage qui bouillonnait en lui, lorsqu'il lui avait arraché cette fatale promesse. La main tremblante qui avait pris le chèque qu'il lui tendait.

Au prix d'un violent effort, il chassa le passé de son esprit et ouvrit les yeux. Elle se tenait toujours au même endroit, sur le quai. Il tendit la main comme pour la toucher, et ses doigts heurtèrent la vitre. Bon sang, pourquoi diable demeurait-elle sous la pluie, sans manteau et sans parapluie ? N'avait-elle aucun bon sens ? Il aurait voulu descendre et la ramener à l'abri, bien au chaud. Mais il ne pouvait pas le faire. Il ne le voulait pas. Cela ne le concernait pas.

Il plaqua une main contre la vitre et ferma de nouveau les yeux, imaginant que c'était sa peau qu'il touchait, et non ce froid panneau de verre.

Pendant un court moment, il s'abandonna à ce qui n'avait jamais été autre chose qu'un fantôme.

Cette fois, quand il rouvrit les yeux, elle avait disparu. Il se détourna de la fenêtre. Un fantôme. Ce ne serait jamais rien de plus.

Maria reçut le lendemain un dossier tapé à la machine, dans lequel étaient énumérés tous les détails de la réception, ainsi qu'une liste des autres galas de charité pour lesquels elle devrait fournir les desserts.

Il devait y avoir, en plus du bal du 1er Mai, un autre bal à la fin de la saison. Et entre les deux, un déjeuner, un cotillon et une garden-party. M. Fortescue avait indiqué la date et les horaires des réceptions, mais il avait oublié de fixer les rendez-vous avec Philippe pour préparer chacune d'elles. Elle envoya une de ses servantes dans la maison voisine, avec un message demandant un rendez-vous le plus tôt possible, afin qu'il puisse approuver

son choix de desserts et discuter des quantités.

Le lendemain matin, elle reçut une réponse de son secrétaire, l'informant que le marquis lui donnait la permission de servir ce qu'elle souhaitait. Le marquis, précisait le message, avait toute confiance en son jugement, et il ne pensait pas nécessaire de la rencontrer en personne pour ce genre de décisions.

Elle était donc libre, et c'était aussi bien. Mais Philippe était terriblement exigeant, et elle n'avait pas l'intention de travailler sans savoir exactement ce qu'il attendait d'elle. Il lui fallait plus de renseignements. Le thème du bal, les autres plats qui seraient servis au cours de la soirée, le budget qui lui était alloué. Elle lui envoya donc un autre message, l'informant qu'elle apprécierait davantage de précisions.

Cette fois, la réponse fut apportée par un valet, de la part de M. Bouchard, le cuisinier du marquis. Le message disait que celui-ci serait enchanté de discuter de tous les arrangements avec Mlle Martingale, et qu'il aurait grand plaisir à la recevoir dans sa cuisine à huit heures et demie, le lendemain matin.

De toute évidence, Philippe désirait avoir aussi peu que possible affaire à elle, et l'adressait à son personnel. Elle ne trouva rien à y redire.

Jusqu'au moment où elle fit la connaissance de M. Bouchard.

Le chef, un homme corpulent et chauve, pourvu d'une énorme moustache noire et d'une opinion non moins énorme sur ses propres talents culinaires, se ferait naturellement un plaisir d'accepter l'aide de mademoiselle pour tous les préparatifs. N'importe quelle jeune femme, même si elle était anglaise, pouvait créer un biscuit convenable, voire une pâte à choux. Mais pour le reste, il se débrouillerait seul.

Maria observa un instant la moue suffisante de Bouchard. Et pour la millième fois de sa vie, elle se demanda pourquoi les cuisiniers étaient toujours aussi prétentieux.

— C'est donc tout ce que j'aurai à faire, monsieur ? Des biscuits et des choux ?

Il lui adressa un sourire rayonnant, comme un précepteur s'adressant à un élève particulièrement brillant.

— J'aimerais aussi quelques baguettes, mademoiselle. Et peut-être du pain de mie. Vous les enverrez ici quand j'en aurai besoin, s'il vous plaît. Soyez certaine que je m'en servirai pour créer les desserts les plus raffinés que vous puissiez imaginer.

En d'autres termes, il lui réservait tout le travail qui ne se voyait pas, et s'arrangerait pour recevoir les louanges.

— Je ne pense pas que ça se passera ainsi, dit-elle avec son plus doux sourire. Visiblement, vous n'êtes pas au courant des arrangements qui ont été faits, aussi laissez-moi vous expliquer. Monsieur le marquis de Kayne m'a nommée pâtissière pour ce bal, et c'est moi qui ferai les desserts, monsieur.

Son sourire disparut, et elle précisa :

— Tous les desserts.

— Vous ?

L'homme la regarda de haut en bas et se mit à rire. Puis il se tourna vers le personnel de cuisine, et tous rirent avec lui, suivant son exemple.

— C'est impossible, ma petite, répondit-il d'un ton indulgent. Vous n'êtes qu'une gamine.

Sur ces mots, il la congédia d'un geste et lui tourna le dos, non sans lancer par-dessus son épaule qu'elle recevrait dans la semaine un message lui indiquant les quantités de pain et de pâte à gâteaux dont il aurait besoin. Maria l'examina un instant en silence, en pensant à André. Celui-ci lui avait lancé une assiette à la tête, l'avait traitée d'imbécile, et l'avait mise à la porte la première fois qu'il l'avait vue faire des profiteroles, car il les trouvait trop petites. Il l'avait reprise à son service quelques minutes plus tard, après qu'elle l'eut traité de vieux bouc et lui eut fait goûter un de ses minuscules choux fourrés de crème au kirsch. Avec ces chefs fantasques, il n'y avait qu'un moyen de se faire respecter.

— Une gamine, vous dites ?

Elle abattit les poings sur le plan de travail, si fort que les cruches et les plats de faïence s'entrechoquèrent.

— Mon père était le protégé du grand Soyeur ! hurla-t-elle.

Bouchard pivota pour la regarder, éberlué, et les autres reculèrent lentement, se réfugiant avec prudence dans les coins les plus éloignés de la cuisine.

— J'ai appris mon métier à Paris. J'ai été pâtissière pour André Chauvin ! continua-t-elle sans baisser le ton. J'ai fait des croquembouches pour le duc d'Orléans, et de la tarte Tatin pour M. Gladstone, le Premier Ministre ! Et il faudrait que je m'abaisse devant un petit Français gonflé de son importance ? Non !

Ses mains frappèrent de nouveau la table.

— Cela ne se passera pas comme ça !

Bouchard la contemplait, les yeux ronds, et elle décela une lueur de respect dans son regard. Mais il était clair qu'il ne céderait pas facilement.

— Sacré tonnerre ! cria-t-il à son tour, en s'avançant vers elle. Une telle effronterie de la part d'une gamine, c'est intolérable. Je suis le chef de cuisine du marquis, et c'est moi qui supervise les autres cuisiniers pour le bal du marquis ! C'est à moi que vous devrez rendre des comptes, mademoiselle.

— Je n'ai de comptes à rendre à personne !

— Vous utiliserez mes recettes.

Les mains sur les hanches, il se pencha pardessus la table.

— Vous travaillerez sous mes ordres et n'accomplirez que les tâches que je vous confierai.

— C'est ce que nous verrons !

Elle se pencha à son tour, et se retrouva nez à nez avec lui.

— Je ne suis pas une fille de cuisine, monsieur. Je suis une pâtissière indépendante, et je possède mon propre établissement. Je me servirai de mes recettes, et je les ferai faire par mon personnel.

Le cuisinier salua ces paroles par un flot d'invectives en français, auxquelles elle répondit par des insultes bien choisies. Mais une troisième

voix intervint tout à coup, assez tonitruante pour dominer les deux autres.

— Que diable se passe-t-il ici ?

Maria et Bouchard se retournèrent d'un seul mouvement. Philippe se tenait sur le seuil de la cuisine, vêtu simplement d'une chemise blanche, d'une veste d'intérieur bordeaux et d'un pantalon noir. Il fronçait les sourcils.

— Monsieur le marquis, grâce à Dieu, vous êtes là!

Bouchard tendit les bras vers son employeur, dans un geste implorant.

— Qui est cette fille qui prétend être pâtissière ? Ce n'est pas possible qu'une petite misérable comme elle...

— Une petite misérable ? s'écria-t-elle en faisant un pas vers Philippe. Cet homme n'a fait que me rabaisser et m'insulter depuis que j'ai mis le pied dans votre cuisine !

— C'est moi qui ai été insulté ! protesta Bouchard. Moi qui ai été rabaissé ! Philippe leva les mains en signe d'apaisement.

— J'en ai assez entendu, déclara-t-il en les regardant l'un après l'autre.

Monsieur Bouchard, si je comprends bien, vous ne voulez pas que Mlle Martingale se charge des pâtisseries pour le bal.

Son ton était calme et rationnel, comme s'il voulait à tout prix maîtriser la situation.

— Quelle est votre objection, au juste ?

— La cuisine, monsieur le marquis. Il faut qu'elle soit française.

Bouchard écarta les bras et haussa les épaules d'un air accablé.

— Et qui m'envoie-t-on pour faire les gâteaux ? Une Anglaise. C'est impossible ! Nous n'allons pas servir des puddings de pain et de beurre. Cette demoiselle ne sait pas faire la pâtisserie française, c'est trop compliqué pour une Anglaise. Et en plus...

Il lui lança un regard moqueur, et ajouta :

— Elle est trop jeune. Il me faut un pâtissier qui ait de l'expérience.

L'homme reporta son attention sur Philippe et poursuivit en français, se frottant les mains pour souligner chacune de ses paroles :

— Il faut mettre la main à la pâte.

— J'ai les mains dans la pâte depuis l'âge de trois ans, si vous voulez le savoir ! cria Maria. Et cela fait bientôt douze ans que je suis dans la profession. J'ai travaillé avec les plus grands chefs d'Europe.

— Bah! s'exclama Bouchard d'un air méprisant. Seulement douze ans ? Ce n'est pas assez pour travailler sous mes ordres.

— Tant mieux ! rétorqua-t-elle du tac au tac. Car il est hors de question que je travaille sous vos ordres !

Le Français voulut répondre, mais Philippe l'arrêta d'un geste.

— C'est bon, monsieur Bouchard, dit-il.

Maria lança au chef cuisinier un regard triomphant.

— Maintenant, mademoiselle Martingale, voulez-vous me dire ce que vous avez fait pour provoquer la colère de mon cuisinier ?

— Il est en colère tout simplement parce qu'il n'a pas pu choisir son pâtissier. C'est-à-dire quelqu'un qu'il peut terroriser à sa guise.

— C'est intolérable ! s'écria Bouchard. Je suis le chef de cette cuisine. Elle ne travaillera jamais avec moi. Jamais. Il faut qu'elle s'en aille.

— Monsieur... commença Philippe.

Mais Maria l'interrompit :

— Je ne sortirai pas d'ici tant que le menu des desserts n'aura pas été fixé, déclara-t-elle en croisant les bras. Un menu que mon personnel préparera selon mes instructions, en utilisant mes recettes et mes méthodes.

— Vos méthodes? répéta Bouchard. Il n'existe pas de méthode dans la cuisine anglaise.

— Quoi ? Ce que vous dites est...

— Assez! hurla Philippe.

Il se pencha vers elle et lui agrippa le bras.

— Venez avec moi.

— Pourquoi ?

Elle essaya de se dégager, mais Philippe était plus fort qu'elle.

— Où voulez-vous m'emmener?

— Dehors, avant que mon personnel ne proclame une mutinerie.

Alors qu'il l'entraînait hors de la cuisine, elle n'eut que le temps de jeter un coup d'œil derrière elle. Bouchard lui fit un signe d'adieu, le visage illuminé par un sourire de triomphe.

— Regardez ce que vous avez fait ! gronda-t-elle, exaspérée, tandis que Philippe la poussait dans l'escalier. J'avais la situation en main !

— Oui, naturellement.

— C'est vrai ! Jusqu'à ce que vous arriviez.

Il ne se donna pas la peine de discuter. Ils atteignirent le rez-de-chaussée, et continuèrent de gravir l'escalier vers le premier étage. Quelques secondes plus tard, ils franchirent la porte du salon.

— Quelle était la raison de cette querelle? demanda Philippe en fermant la porte.

— Vous m'avez ordonné de m'adresser à M. Bouchard pour mettre au point les détails du menu. C'est ce que j'ai fait.

— Ah, parce que cette dispute était une « mise au point » ?

— Oui, et tout se passait très bien jusqu'à votre arrivée.

— Oh, oui. Très bien, en effet.

Maria poussa un soupir d'impatience.

— Vous ne comprenez pas. Bouchard et son personnel ne peuvent assumer la préparation entière d'un dîner de quatre cents personnes. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle votre frère m'a engagée. Bouchard a besoin de l'aide d'un pâtissier. Mais il est blessé dans son amour-propre car on ne l'a pas laissé choisir lui-même cet assistant. Et quand il a vu que j'étais jeune, et que j'étais une femme, sa fierté en a pris un coup. Devant son personnel, il est obligé de fanfaronner un peu et de montrer qu'il a de l'autorité.

— Alors, au nom du Ciel, pourquoi ne l'avez-vous pas laissé faire ?

— Parce que c'est moi qui en aurais subi les conséquences ! Si j'avais cédé, nous serions en train de préparer ses recettes, et mon établissement ne serait rien de plus qu'une extension de ses cuisines ! Je lui fournirais des miches de pain, des plateaux de biscuits, et je ne serais qu'une servante lui obéissant au doigt et à l'œil. Il fallait que je me défende.

— Non, vous ne provoquerez plus de scène pendant que je prends mon

petit déjeuner juste au-dessus des cuisines ! Pas question.

— Je ne pouvais laisser croire un seul instant à ce petit Français pompeux qu'il avait la moindre autorité sur moi ou sur mon personnel.

— Il se trouve que ce petit Français pompeux est l'un des meilleurs cuisiniers de Londres.

— Moi aussi. C'était même le sujet de toute notre discussion. Il m'a provoquée en m'insultant et j'ai répondu de la même façon. Je sais que c'est en contradiction avec vos idées sur la bienséance, Philippe, mais il aurait été extrêmement déçu si je n'avais pas réagi ainsi.

Philippe la contempla avec incrédulité.

— Vous voulez dire qu'il voulait que vous vous mettiez à crier et à l'injurier ?

— Bien entendu. Sans cela, il n'aura jamais un brin de respect pour moi. Ma petite scène lui prouve que je suis une artiste, et donc que je suis digne de travailler avec un chef de talent. J'ai un tempérament. Je suis fière de mon travail. Je n'exécuterai pas ses recettes, mais les miennes. Je suis arrogante. Ce sont des choses que Bouchard comprend et admire. Vous ne le voyez pas ?

Non, il ne comprenait rien du tout.

— Tout ce que je vois, c'est que vous prenez plaisir à déployer vos talents de comédienne dès que l'occasion s'en présente. Vous devriez monter sur scène.

— Le fait est que j'étais sur le point de le convaincre que j'ai du talent, quand vous m'avez traînée de force hors de la cuisine !

Elle se rembrunit, l'air furieux, comme si c'était lui qui avait fait quelque chose de mal.

— Je prenais tranquillement mon petit déjeuner, dans une atmosphère sereine, rétorqua-t-il un peu grincheux, lorsque la guerre a éclaté à l'étage au-dessous.

Il la toisa de la tête aux pieds, et secoua la tête.

— J'aurais dû me douter que vous étiez la cause de ce vacarme. J'aurai de la chance si je ne reçois pas une lettre de démission de mon cuisinier avant la fin de la journée.

— Ne soyez pas idiot, lança-t-elle en lui tournant le dos avec désinvolture. Il ne démissionnera pas.

— Où allez-vous ?

— Finir ce que j'ai commencé, dit-elle en gagnant la porte.

— Oh, non.

Philippe lui agrippa solidement le poignet.

— Vous ne redescendrez pas là-bas.

Elle s'arrêta, et poussa un soupir d'impatience.

— Philippe, pour l'amour du Ciel, lâchez-moi. Je retourne dans ma boutique, préparer des gâteaux pour cet infernal petit homme. Quand il aura goûté à ma ganache, il pensera avoir trouvé le nectar des dieux ! Philippe la relâcha, mais il doutait fort que le nectar des dieux suffise à dissuader son chef de démissionner...

Le soir même, cependant, alors qu'il se préparait pour sortir, il découvrit

qu'il avait sous-estimé les effets d'une excellente ganache.

Il attendait son carrosse dans le hall, lorsque son majordome l'informa que M. Bouchard souhaitait s'entretenir un instant avec lui. Il accepta un peu à contrecœur, se demandant ce que Maria avait encore fait pour fâcher le Français. Mais quand le chef fit irruption dans le hall, il était tout sourires. — Ah, monsieur le marquis, dit-il en agitant les mains d'une façon extravagante. La petite demoiselle est peut-être anglaise, mais elle n'a rien d'insipide, celle-ci.

Philippe haussa un sourcil.

— Vous parlez de Mlle Martingale? s'étonna-t-il.

— Mais naturellement ! Quand vous l'avez fait sortir de ma cuisine, j'ai pensé: «Ah, ah, je suis débarrassé de cette insolente. » Mais alors, elle nous a apporté un assortiment de gâteaux, elle les a posés devant moi et elle est ressortie comme une furie. Moi, j'ai regardé les petits gâteaux, je les ai trouvés très jolis, mais ça ne veut rien dire, n'est-ce pas? Après tout... comment dites-vous en Angleterre ? il faut avoir goûté pour savoir si c'est bon, non ? Aussi j'ai goûté, avec un peu d'inquiétude...

— Et ? fit prudemment Philippe.

Bouchard joignit les mains et soupira d'un air béat.

— Magnifique, murmura-t-il. Son mille-feuille est tendre et croustillant à la fois. Ses profiteroles sont sublimes. Et sa ganache...

Il embrassa le bout de ses doigts.

— C'est la perfection même.

Philippe éprouva un certain soulagement à l'idée qu'il n'y aurait plus de bataille au sous-sol. On aime avoir la paix chez soi.

— Donc, vous acceptez de travailler avec elle ?

— Mais oui! C'est une excellente pâtissière! Monsieur a eu un trait de génie en l'engageant.

L'homme sortit un papier plié de la poche de son tablier et le tendit à Philippe.

—Voilà le menu établi par Bouchard pour le bal. Si monsieur l'approuve, je le présenterai à la petite demoiselle, afin qu'elle puisse choisir et préparer les pâtisseries qui l'accompagneront.

Sur ces mots, le cuisinier le salua joyeusement et prit congé.

Philippe glissa le papier dans la poche de sa veste et secoua la tête, dérouté. Ces cuisiniers étaient diaboliques.

Chapitre 9

*La crème glacée est exquisite.
Dommage qu'elle ne soit pas illégale.
Voltaire*

Après avoir donné à M. Bouchard quelques-unes de ses spécialités pour les lui faire goûter, Maria passa l'après-midi à régler des factures et à faire ses comptes. Ses apprenties travaillèrent sans elle le reste de la journée.

Quand elle retourna à la cuisine, dans la soirée, elle constata que Mlle Dexter s'était bien débrouillée. Mlle Hayes, en revanche, avait rencontré

certaines difficultés.

Maria contempla les deux disques noirs et aplatis posés sur le plan de travail, puis regarda la jeune femme.

— C'est le troisième four? demanda-t-elle. Mlle Hayes hocha tristement la tête.

— Oui, madame. Je ne sais pas pourquoi, la chaleur y circule moins bien que dans les autres.

Mlle Dexter, occupée à remplir des boîtes de biscuits pour le lendemain, se tourna vers elles.

— Il convient pour cuire certaines pâtes, si on les surveille bien. Mais les gâteaux ne sont jamais réussis.

— Je suis désolée, madame, murmura Mlle Hayes, au bord des larmes. Je sais que vous m'aviez recommandé de ne pas faire cuire de gâteaux dans ce four, mais j'ai oublié.

Dans un soupir, elle ajouta:

— J'ai gaspillé une demi-livre de beurre et une bonne quantité de chocolat. Si vous déduisez ces dépenses de mes gages, je comprendrai.

Maria posa une main sur le bras de la jeune fille.

— Je ne ferai rien de tel, mademoiselle Hayes. Tout le monde peut faire une erreur, surtout à la fin d'une longue journée de travail. Essayez simplement de vous le rappeler la prochaine fois.

Elle jeta un coup d'œil à la montre accrochée à son tablier.

— Vous devriez rentrer chez vous, mesdemoiselles. Il est sept heures. Cela fait quatorze heures que vous êtes là, vous devez être épuisées.

Le visage des deux jeunes apprenties s'éclaira et quelques minutes plus tard, après avoir enfilé leur mackintosh, elles quittèrent le magasin.

Maria prit un petit pâté feuilleté et une pomme dans le garde-manger, et monta dans sa chambre. Elle fit couler un bain tout en mangeant son frugal repas. Quand elle se fut débarrassée de la farine, de la sueur et de la poussière de la journée, elle tressa ses cheveux humides, et enfila ses vêtements de nuit. Comme chaque soir, elle s'endormit dès huit heures.

À trois heures et demie le lendemain matin, elle était déjà éveillée et prête à se mettre au travail.

La boutique et la cuisine étaient silencieuses. Les servantes ne seraient pas levées avant au moins deux heures, et il s'écoulerait alors une demi-heure avant que les apprenties ne reviennent pour débiter une nouvelle journée.

Mais Maria ne redoutait pas la solitude. Car avant de commencer la préparation du pain et des gâteaux de la journée, avant d'être prise dans le tourbillon du quotidien, elle pouvait laisser libre cours à son instinct créateur. Toutes ses meilleures recettes avaient été élaborées aux premières heures du jour, juste avant l'aube.

Elle raviva le feu dans un des fourneaux, posa un petit pain de la veille sur la plaque de fonte pour le réchauffer, puis se prépara une tasse de thé et un œuf à la coque. Tout en mangeant son petit déjeuner, elle remarqua que les servantes avaient laissé quelque chose sous une toile à fromage, sur la table de travail centrale. En proie à une soudaine curiosité, elle souleva un coin du torchon et découvrit le biscuit au chocolat de Mlle Hayes. Les deux

jeunes servantes avaient peut-être pensé à le garder pour le petit déjeuner. Maria en prit un morceau pour le goûter. Le gâteau, qui manquait de cuisson, avait une texture souple et était extrêmement parfumé.

Cela lui donna une idée. Les deux jeunes femmes devraient trouver autre chose pour leur déjeuner !

Elle s'aventura dans le cellier et la glacière. Une heure plus tard, elle était occupée à décorer de minuscules carrés de chocolat de fines couches de glaçage, d'un vert vif.

Absorbée par cette tâche qui demandait beaucoup d'application, elle n'entendit pas les pas sur les marches extérieures. Lorsque la porte de service s'ouvrit, elle sursauta.

— Philippe ! Vous m'avez fait peur. Que faites-vous à rôder par ici, à une heure pareille ?

— Je pourrais vous poser la même question. Vous ne dormez donc jamais ? La remarque la fit sourire.

— Dans une boulangerie, le travail commence très tôt, répondit-elle en reportant son attention sur les petits-fours.

— Je ne veux pas vous interrompre dans votre travail, dit-il en refermant la porte derrière lui.

— Vous ne m'interrompez pas.

Elle marqua une pause et avisa son costume de soirée noir.

— Vous rentrez à peine, je suppose ?

— Oui.

Il toussota, et précisa :

— J'ai vu qu'il y avait de la lumière chez vous.

— Soyez prudent. Quelqu'un risque de vous voir et de s'imaginer qu'il y a anguille sous roche.

Philippe se balançait d'un pied sur l'autre, visiblement mal à l'aise.

— J'ai quelque chose à vous donner. Sans cela, je ne serais pas entré.

— Cela me semble un peu insouciant de votre part, Philippe. Après tout, vous devez songer à votre réputation.

— Vous voulez dire, à la vôtre ?

— Oh, non, répliqua-t-elle sans interrompre son travail. Je suis dans le commerce. Personne ne pense à moi comme à une demoiselle innocente dont la réputation doit être préservée. Personne ne hausserait même un sourcil en vous voyant entrer chez moi. Mais pour vous, c'est différent.

— Comment cela ?

— Je vois d'ici les titres dans les journaux de la bonne société. « Le marquis de Kayne est connu pour ses bonnes manières et sa stricte observance des règles de bienséance. Mais nous avons des preuves du contraire ! Il a été vu rendant visite à une pâtissière de Mayfair, juste avant l'aube. Quelle horreur ! Où va notre monde ? »

Elle déposa la dernière ganse verte sur le dernier petit-four et leva les yeux. Philippe l'observait, un sourire flottant au coin des lèvres.

— Je me suis sans doute montré un peu pointilleux jusqu'ici, admit-il.

Pardonnez-moi d'avoir pensé à protéger votre réputation.

— J'apprécie vos efforts. Sincèrement. Mais ils ne sont pas nécessaires, et

se révéleraient inutiles de toute façon. J'ai accepté depuis longtemps les idées que se font certaines personnes sur les femmes qui travaillent. Je sais que je ne peux rien y changer.

— Une de ces idées étant qu'elles manquent de vertu?

Sans attendre de réponse, il enchaîna :

— Cela ne fait aucune différence, bien sûr, mais j'avais vraiment une raison pour descendre vous voir.

Maria posa le sac contenant la préparation de glaçage sur la table.

— Vous aviez quelque chose à me donner, c'est cela?

— Oui.

S'arrêtant de l'autre côté de la table, il sortit un papier de sa poche et le lui tendit.

— Ce n'est pas un ordre d'expulsion, j'espère ?

— Non. C'est un menu pour le bal, composé par mon chef cuisinier.

Il contourna la table, se campa à côté d'elle, et regarda par-dessus son épaule tandis qu'elle déplaçait la feuille.

— Vous remarquerez qu'il n'a rien noté pour les desserts. Il vous laisse choisir vous-même.

— Vraiment? fit-elle avec un petit rire. M. Bouchard a donc décidé que j'étais à la hauteur?

— Vous êtes une pâtissière de premier ordre, mademoiselle Martingale. Vous êtes magnifique. Vos gâteaux sont sublimes. Votre ganache est la perfection même.

— Mon Dieu, mon Dieu, je fais mon chemin dans le monde...

Elle sourit, et éprouva un intense sentiment de satisfaction en parcourant le menu. Le chef avait prévu les plats traditionnels pour un bal : pâtés de homard, salade de saumon, jambon, faisans...

— Ces friandises sont-elles celles dont mon chef a chanté les louanges ?

— Hmm?

Elle lui coula un regard en coin, et vit qu'il examinait ses toutes dernières créations, sur la table.

— Ceci? Non, je n'en ai pas donné à M. Bouchard, répondit-elle en pliant le menu pour le glisser dans la poche de son tablier. J'ai inventé cette recette ce matin seulement. C'est le résultat d'un accident. Une de mes apprenties a voulu faire cuire un gâteau au chocolat dans ce troisième four, et les choses ont mal tourné.

— Vous parlez du four dans lequel vous aviez fait cette génoise tout aplatie ?

— Oui. Cela a donné le même résultat avec le gâteau au chocolat, et la texture était plus dense et plus souple que celle d'un gâteau ordinaire. Mais comme le goût était agréable, je n'ai pas voulu le gaspiller. Donc, j'ai découpé la pâte en petits carrés, je les ai tartinés avec de la crème à la menthe et enveloppés dans un fondant de chocolat noir. Puis je les ai décorés avec un glaçage à la menthe, comme vous pouvez le voir. Cela donne une sorte de petit-four glacé.

— À en juger par les apparences, votre essai est réussi.

— L'apparence est un élément essentiel, bien entendu. Mais ce qui compte

le plus, c'est le goût.

Sur une impulsion, elle saisit un des petits-fours entre le pouce et l'index, et se tourna vers Philippe.

— Voulez-vous être juge? proposa-t-elle en lui mettant le gâteau sous le nez.

Il n'hésita que l'ombre d'une seconde, et prit le petit-four entre ses lèvres.

Maria se rendit compte alors que son avis avait pour elle une grande importance. Elle voulait qu'il aime ce qu'elle avait fait.

Cela n'avait aucun sens. Elle avait cessé de se soucier de l'opinion de Philippe des années auparavant. Pourtant, elle attendit son verdict avec appréhension.

— Eh bien ? interrogea-t-elle, incapable de déchiffrer son expression. Qu'en pensez-vous ?

— Mon Dieu, marmonna-t-il, avec une indéniable nuance de respect et d'admiration dans la voix.

Elle se mit à rire, soulagée et plus heureuse qu'elle ne l'aurait cru possible.

— Ils vous plaisent ?

Il mâcha lentement, savourant le goût du chocolat souligné par la crème à la menthe.

— Plaire n'est pas le mot, dit-il enfin. Ces petits-fours sont absolument diaboliques. C'est un péché de gourmandise. Ils devraient être interdits par la loi. Si ce que vous avez fait goûter à mon chef est du même ordre, je ne suis pas étonné qu'il soit aussi élogieux.

Après avoir entendu de telles louanges, de la part d'un homme si difficile à contenter, elle n'avait plus qu'à goûter elle-même une des friandises qu'elle venait de créer. Elle saisit un petit-four avec précaution, car la crème commençait de fondre, et le mit tout entier dans sa bouche.

— Pas mauvais, déclara-t-elle, avant d'en prendre un deuxième. J'en ferai peut-être pour le bal. Cependant, ajouta-t-elle en regardant ses mains, je les poserai sur un lit de glace pilée afin que vos invités n'aient pas les doigts couverts de chocolat.

— Pas seulement les doigts.

— Que voulez-vous dire ?

Elle leva les yeux et s'aperçut qu'il la regardait. Il souriait de si bon cœur qu'elle eut le souffle coupé. Quand l'avait-elle vu sourire ainsi pour la dernière fois ? Il devait être petit garçon, et encore... même à l'époque, ses sourires étaient rares. Une petite moue approbatrice lorsqu'ils gagnaient un match de cricket, ou après une belle partie d'échecs. Rien à voir avec le sourire qu'elle voyait à présent.

— Pourquoi...

À sa surprise, sa gorge se serra et les mots moururent sur ses lèvres. Elle inspira longuement, et essaya de nouveau.

— Pourquoi souriez-vous comme ça ?

— Parce que vous avez du chocolat sur le visage.

— Vraiment ? Où ça ? s'enquit-elle en attrapant le chiffon humide sur la table.

— Là.

Il posa le bout du doigt au coin de ses lèvres. Mais son sourire s'évanouit soudain.

Le chiffon s'échappa des mains de la jeune femme quand il lui caressa les lèvres pour effacer la trace de chocolat. Le geste était si intime, si inattendu de la part de Philippe, qu'elle demeura figée.

Son pouce se pressa contre sa bouche, comme s'il voulait l'empêcher de protester. Mais la pensée de le repousser ne l'effleura même pas.

Philippe la touchait. Philippe qui ne faisait jamais rien de contraire à la bienséance, Philippe qui ne dépassait jamais les limites. Philippe qui la prenait pour une femme facile et voulait l'expédier à l'autre bout de la Terre. Philippe la touchait.

C'était tellement incroyable qu'elle ne sut comment réagir.

Ses doigts virils se pressèrent sur sa nuque, et il glissa le pouce sous son menton, lui faisant relever le visage. De son bras libre, il lui enlaça la taille et l'attira étroitement contre lui. Elle étouffa une exclamation de surprise, mais avant qu'elle ait pu esquisser un geste, il se pencha et captura ses lèvres. Son baiser ne fut pas tendre. Ses lèvres dures et chaudes écrasèrent les siennes, et cependant elle éprouva un frisson qu'elle n'avait encore jamais connu.

Elle ferma les yeux, lui abandonna ses lèvres. Quand il approfondit son baiser, elle émit un petit cri choqué et tenta de se dégager, mais il raffermi la pression de sa main sur sa nuque et resserra son étreinte autour de sa taille pour prolonger le baiser.

Maria avait déjà été embrassée, mais jamais d'une telle façon. Tandis que le choc se dissipait, elle prit conscience d'un certain nombre de choses. La force de ses bras formant une ceinture d'acier autour d'elle. Le parfum d'eau de Cologne émanant de sa peau. Le bruit de son propre cœur battant dans sa poitrine. Le goût du chocolat et de la crème de menthe sur la langue de Philippe.

Elle posa les mains à plat contre son torse. Sous la soie de son gilet et le lin de sa chemise, elle sentit les muscles durs de sa poitrine. Elle se demanda si son cœur battait aussi vite que le sien. Sa bouche lui procurait un plaisir étrange, qui se répandait dans son corps telle une vague sombre.

La sensation était si enivrante qu'elle n'en éprouva aucune gêne. Elle aurait voulu que ce baiser dure toujours.

Brusquement, il détacha les lèvres des siennes. Le geste fut si abrupt, si inattendu, qu'elle ouvrit les yeux.

— Seigneur.

Il lui prit les bras, qu'elle avait noués autour de son cou, et la repoussa comme si son contact le brûlait.

— Qu'ai-je fait ?

— Je crois...

Maria s'interrompit et prit une inspiration, tentant de se ressaisir.

— Je crois que vous m'avez embrassée, dit-elle enfin, avec un petit rire de surprise.

Il la contempla, horrifié.

— Mais qu'avez-vous ? marmonna-t-il en passant une main dans ses

cheveux. Qu'avez-vous donc, pour me faire faire des choses aussi ridicules ?

Le choc n'aurait pas été plus grand s'il lui avait jeté son thé à la figure. La passion de Maria s'évapora dans la seconde.

— Merci beaucoup, rétorqua-t-elle, piquée au vif. Le fait de m'embrasser est donc ridicule ? C'est bien cela ?

— C'est plus que ridicule, répondit-il en se frottant le visage. C'est dément. Vous me poussez à faire des choses qui vont contre l'honneur, contre la raison, et même contre ma volonté.

— Je vous *pousse*? répéta-t-elle, éberluée. C'est absurde, et parfaitement injuste...

Elle dut s'interrompre, furieuse, et plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'elle ne retrouve l'usage de la parole.

— Je ne vous ai pas poussé à m'embrasser! Je me tenais là, simplement.

— Quoi que vous fassiez, cela me rend fou, répliqua-t-il en dardant sur elle un regard noir, plein de ressentiment. Il y a quelques siècles, on vous aurait brûlée comme sorcière.

— Oh, oui, cela explique tout. Je suis une sorcière, et je vous ai jeté un sort.

Elle agita les mains devant les yeux de Philippe, faisant mine de l'hypnotiser, puis s'arrêta brusquement et claqua des doigts.

— Non, attendez. Ce n'était pas un sortilège. C'est la faute des petits-fours. Ils contiennent une potion magique, un philtre d'amour.

— D'amour? répéta-t-il d'un air dédaigneux. Je peux vous assurer, mademoiselle Martingale, que l'amour n'a rien à voir avec ça !

Cette déclaration méprisante fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Maria pointa un doigt vers la porte.

— Sortez immédiatement.

— Excellente idée, dit-il en pivotant sur lui-même. Pour commencer, je n'aurais jamais dû mettre les pieds ici.

— Je suis entièrement d'accord !

Il saisit son chapeau et sortit sans un regard en arrière. Les mains sur les hanches, la mine renfrognée, Maria regarda la porte se refermer. Elle ne s'était jamais sentie aussi insultée de sa vie.

Comment osait-il insinuer qu'elle était responsable de ce qui venait de se passer? Il était entré chez elle, lui avait fait des avances, et l'avait insultée. Et il avait le toupet de lui reprocher sa conduite ?

— *L'amour n'a rien à voir avec ça.*

Les mots résonnèrent dans la tête de Maria, et elle se rappela le dédain qu'avaient exprimé ses yeux. Cela raviva à la fois sa colère et sa blessure. Une blessure profonde à l'idée que, même après lui avoir donné le baiser le plus extraordinaire de sa vie, il la méprisait encore. Soudain, elle eut l'impression d'avoir de nouveau quinze ans, de le voir lui tourner le dos et s'éloigner.

Dire que son opinion avait encore le pouvoir de causer une brûlure aussi cuisante ! C'était rageant. Après tout ce temps... pourquoi se souciait-elle de ce qu'il pensait? Il ne lui plaisait même pas. Dans des moments comme

celui-ci, elle avait même du mal à se rappeler qu'il lui avait plu un jour. Et en dépit de ce merveilleux baiser, il ne l'aimait pas du tout. Il avait été très clair sur ce point.

Son regard revint vers la porte. Ah, il pensait qu'il était fou de l'avoir embrassée ?

Il n'était pas fou. Il était insupportable.

Il était fou. C'était la seule explication possible.

Philippe entra chez lui, fourra sa clé dans sa poche et traversa le hall, en proie à la plus grande perplexité. Il était un gentleman, et cependant le comportement qu'il venait d'avoir était totalement incompatible avec cette idée. Jusqu'ici, chaque fois que son désir pour elle s'était éveillé, il avait su le contrôler, le réprimer, le chasser. Mais pas cette fois.

Tout d'abord, il n'était descendu dans cette cuisine que pour lui donner ce satané menu, songea-t-il en montant dans sa chambre. Quand il avait vu les lumières allumées, il avait préféré le faire tout de suite, de crainte d'oublier et de laisser ce papier partir dans la corbeille de linge sale avec ses vêtements.

Naturellement, il aurait dû se contenter d'envoyer un valet. Mais dans ce cas, il n'aurait pas pu la voir. Philippe s'immobilisa sur le palier et lâcha un soupir exaspéré. Pourquoi ne pas l'admettre ? Ce menu était le prétexte qu'il avait trouvé pour l'approcher.

Il avait pensé à elle toute la soirée. Tout l'avait ramené vers elle. Le dîner chez les Clarendon, chez qui elle avait occupé son dernier poste de cuisinière, le plat de grosses pommes rouges sur la table, les tartelettes au chocolat qu'on leur avait servies en dessert. Puis, plus tard, la partie d'échecs à son club. Il avait perdu, car il songeait aux fois où ils avaient joué ensemble. Cette époque lui manquait. Ensuite, alors qu'il s'apprêtait à allumer un cigare, l'image de la jeune femme en chemise de nuit sur son balcon lui était revenue.

Et finalement, à son retour, il avait vu les lumières dans sa cuisine. Comme un insecte attiré par une flamme, ou comme l'aiguille d'une boussole attirée par le nord, il s'était dirigé vers sa porte au lieu de rentrer chez lui.

Et à chaque pas, il avait su qu'il commettait une erreur. Qu'il était sur le point de franchir les limites qu'il s'imposait. Mais il l'avait fait tout de même, comme pour se mettre à l'épreuve, se prouver qu'il était capable de lui résister.

Quelle erreur...

Ses joues étaient aussi soyeuses qu'il l'avait imaginé. Ses lèvres si douces... Il croyait encore sentir le parfum de vanille et de cannelle qui émanait de sa chevelure. Et son corps... mon Dieu. La gorge sèche, il songea à ses seins pressés contre son torse, à sa taille fine, à ses hanches rondes. Cela dépassait tout ce qu'il avait imaginé, tous les rêves qu'il avait faits à dix-sept ans.

Comment était-il parvenu à se ressaisir ? Mystère. Les bruits de la rue, peut-être, ou le son d'une horloge dans la maison. Quelque chose avait ramené à la surface les vestiges de son bon sens habituel. Juste assez pour

lui rappeler qu'ils se trouvaient dans une pièce éclairée, que n'importe quel passant pouvait les voir, qu'il était marquis et gentleman, et qu'elle était une femme respectable.

Si elle avait été courtisane, il aurait pu coucher avec elle, et l'oublier. Si elle avait été une dame de la bonne société, il aurait pu l'épouser, et l'oublier aussi. Mais elle n'était ni l'une ni l'autre, et c'était là tout le problème.

Il éprouva une vague de frustration. C'était absurde de laisser ces pensées le préoccuper autant. Absurde qu'une femme ordinaire - car en dépit de ses accusations elle n'était pas une sorcière, mais une femme comme les autres - soit capable de le troubler autant.

Certes, elle était jolie, mais il avait connu des femmes plus belles. Elle était loin d'être son égale par la naissance, ou par la place qu'elle occupait dans la société. Un engagement permanent n'était donc pas envisageable. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle il avait empêché son frère de l'épouser plusieurs années auparavant.

Douze ans, exactement. Agacé, il tira sur sa cravate. L'idée qu'après tout ce temps elle continuât de l'obséder, de provoquer son désir et de faire vaciller sa volonté, était absolument humiliante.

Le baiser échangé avec elle ce soir était loin d'avoir amoindri son appétit pour elle. C'était même tout le contraire. Il la désirait plus que jamais. Mais ce qui était vrai douze ans auparavant l'était toujours. Il ne pouvait céder au désir qu'elle lui inspirait. En faisant cela, il la déshonorerait et détruirait la réputation de sa famille.

Il avait commis une immense erreur en l'embrassant, et cela ne devait pas se reproduire. Il ne fallait plus qu'il s'approche d'elle. Le plus sage était d'éviter la tentation, plutôt que de mettre sa résistance à l'épreuve. Philippe s'était toujours vanté de sa force de caractère et de son contrôle sur lui-même. Mais, avec Maria Martingale, il valait mieux rester prudent.

Chapitre 10

*En quoi sont faites les petites filles?
Elles sont faites en sucre et en épices,
et en toutes sortes de bonnes choses.
Comptine anglaise*

La date du bal approchait, et Maria avait peu de temps pour penser à Philippe. Cela n'empêchait pas ce dernier de s'insinuer parfois dans ses pensées, et chaque fois que cela se produisait, elle en était profondément agacée.

Pourtant, elle ne manquait pas d'occupation. Le magasin prospérait, elle devait guider ses apprenties, et elle était en pleine préparation pour le bal. Cependant, au cours des dix jours qui suivirent, le souvenir brûlant de cette étreinte et de la façon dont ils s'étaient séparés revint la hanter. Elle ne s'était jamais doutée qu'un baiser pouvait être aussi passionné, provocateur, et érotique. De toute évidence, sous son apparence froide et impassible, Philippe cachait un tempérament qu'elle avait été loin de soupçonner.

Maria sortit de sa rêverie en constatant que la douille qui contenait la pâte à biscuit était vide. Elle la remplit et se remit à aligner les bâtonnets de pâte sur la tôle. Son esprit s'évada de nouveau, retournant à un sujet bien plus fascinant que la confection de boudoirs.

Le plus ahurissant, c'était qu'un homme ayant d'elle une si piètre opinion, puisse lui faire éprouver des sentiments aussi intenses. Il avait anéanti en un instant le moment le plus passionné qu'elle ait vécu.

Alors pourquoi, pourquoi diable perdait-elle son temps à penser à lui et à revivre un baiser qu'il n'avait même pas trouvé plaisant ? Pourquoi, aux heures silencieuses de l'aube, gardait-elle les yeux sur la porte de la cuisine en espérant le voir passer ? C'était peut-être elle qui était folle.

Maria posa la douille emplie de pâte et étira ses doigts ankylozes tout en observant la cuisine, à la recherche d'un sujet sur lequel fixer son esprit. Il ne restait plus qu'une trentaine d'heures avant le bal, et l'ambiance était quelque peu chaotique. Elle avait recruté deux cuisinières supplémentaires et quatre filles de cuisine dans l'agence de Lucy, afin de l'aider aux dernières préparations. Partout autour d'elle, les jeunes femmes s'affairaient. De l'autre côté du plan de travail, ses apprenties faisaient des truffes. Mlle Hayes roulait les boules de ganache dans la poudre de chocolat, et Mlle Dexter les décorait de roses en sucre. Maria fronça les sourcils, et ses pensées sensuelles furent balayées par des soucis plus concrets.

— Non, mademoiselle Dexter, pas de roses ! s'écria-t-elle. Ces truffes ont été faites pour le bal, et nous les avons parfumées à la lavande, pas à la rose ! Il faut les décorer avec des fleurs de lavande. Pour l'amour du Ciel, vous avez le menu sous les yeux, ajouta-t-elle, exaspérée en montrant du doigt la feuille de papier posée au centre de la table. Vous auriez intérêt à le lire. Le bal a lieu demain soir, vous savez.

Un silence de plomb s'abattit dans la cuisine. Le joli visage rond de Mlle Dexter se plissa de contrariété.

— Je suis désolée, madame, balbutia-t-elle en baissant la tête.

Maria eut le temps de voir des larmes briller dans les yeux de la jeune femme, et sa conscience la tourmenta.

— Oh, flûte, marmonna-t-elle en pressant les doigts sur ses tempes.

Quelle mouche l'avait piquée ? Elle venait d'humilier une de ses employées devant les autres, et pour une raison futile. Combien de fois André l'avait-il réprimandée de façon aussi odieuse, avant un événement important ?

Combien de fois s'était-elle promise de ne jamais faire cela à un membre de son personnel, quand elle posséderait son propre établissement ?

Prenant une profonde inspiration, elle releva la tête.

— Je vous présente mes excuses, mademoiselle Dexter. Je n'avais aucune raison de vous parler sur ce ton. Pardonnez-moi.

Le soulagement provoqua chez la jeune femme une nouvelle vague de larmes.

— Oui, madame... Oh, madame, je suis désolée. Je sais que ces chocolats doivent être parfaits pour le bal. Je vais recommencer.

— Ce n'est pas la peine, ils sont très bien comme ça. En revanche, si vous

voulez bien finir ces boudoirs à ma place, je serai ravie.

— Oui, madame.

Maria défit les lanières de son tablier.

— Je reviens dans un moment, annonça-t-elle en souriant. Je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui, et il vaut mieux que je m'éloigne un peu des cuisines. Je vous prie encore de m'excuser, mademoiselle Dexter.

Elle monta dans la boutique et vérifia avec Mlle Simms et Mlle Foster que tout était en ordre.

— Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez dans ma chambre, dit-elle.

L'idée de faire une courte sieste l'effleura, car il était peu probable qu'une autre occasion de dormir se présente avant le bal. Mais quand elle entra dans sa chambre, elle remarqua par la porte entrouverte qu'une des servantes avait disposé des serviettes propres et du savon dans la salle de bains.

Comme d'habitude, elle était couverte de sucre, de farine et de sueur. Son regard revint se poser sur la baignoire de porcelaine. C'était un peu idiot de prendre un bain maintenant, car dès qu'elle remettrait les pieds dans la cuisine, elle serait de nouveau sale. Sans compter que le bain viderait l'une des chaudières, privant les servantes d'une bonne quantité d'eau chaude à la cuisine. Mais la baignoire flambant neuve constituait une irrésistible tentation. Aussi, quinze minutes plus tard, se laissa-t-elle glisser avec délices dans le tub rempli d'eau chaude.

Après son bain, elle enfila des sous-vêtements propres et s'assit devant sa coiffeuse pour peigner ses cheveux humides. La tâche était longue et difficile, car ses cheveux épais et indisciplinés lui arrivaient à la taille. Tandis qu'elle les démêlait, son esprit revint automatiquement vers les pensées qui la préoccupaient depuis des jours.

Pourquoi ce baiser la fascinait-il autant? Ce n'était pourtant pas la première fois qu'un homme l'embrassait ! Lawrence avait été le premier, naturellement. Ce souvenir lui arracha un petit sourire. Un baiser maladroit et naïf derrière une haie. Ils avaient quinze ans à peine. Puis un autre baiser dans la roseraie, alors qu'ils venaient de décider de s'enfuir ensemble. Celui-ci avait été moins maladroit que le premier... doux, chaud et tendre... mais trop bref pour vous bouleverser.

Puis, au cours des onze années passées à Little Russell Street, elle avait eu la chance d'être courtisée par plusieurs hommes, mais aussi la malchance de travailler dans des cuisines avec des valets libidineux, qu'elle avait souvent été obligée de gifler pour les remettre à leur place. Mais jamais un baiser ne l'avait autant embrasée que celui de Philippe.

Elle posa son peigne, s'accouda à la coiffeuse et contempla tristement son reflet. Avec tous les hommes qui existaient dans le monde, pourquoi fallait-il qu'elle aime être embrassée justement par celui-ci ?

Maria reprit son peigne, finit de démêler ses mèches, puis en fit une grosse tresse. Tout en tenant l'extrémité de la tresse d'une main, elle ouvrit le tiroir de sa coiffeuse et y prit une bande de mousseline pour attacher ses cheveux. Mais son regard se fixa sur un ruban de soie bleu pâle, et elle

hésita. Il était très joli, bien sûr, mais il serait absurde de le porter dans la cuisine, où il serait sale au bout d'une demi-heure.

D'un autre côté, elle portait si rarement de jolies choses...

Son père avait toujours souhaité qu'elle ait l'allure d'une dame, qu'elle porte de beaux vêtements, qu'elle trouve un mari et puisse avoir des occupations de dame. Il voulait qu'elle soit comme sa mère. Alors que ce qu'elle voulait, elle, c'était devenir un grand chef de cuisine comme lui. Maria étudia le ruban de soie bleue, hésita, puis le sortit du tiroir et s'en servit pour attacher le bout de sa tresse.

Elle se leva et alla vers le lit pour faire la sieste. Mais en passant devant la fenêtre, elle jeta un coup d'œil entre les rideaux et changea d'avis. Il faisait beau, et elle décida que profiter du soleil serait plus bénéfique que le sommeil.

Elle revêtit une chemise blanche fraîchement lavée et repassée, une jupe de serge brune, puis enfila ses bottines et les laça. Après avoir ouvert une des portes-fenêtres, elle sortit sur le balcon.

Exactement ce qu'il lui fallait. Le soleil était chaud, mais une brise légère et vivifiante lui souleva les cheveux. Elle s'appuya à la balustrade et remarqua que les habitants de la maison d'en face faisaient pousser des herbes aromatiques sur leur balcon. Elle distingua des pots de thym, de sauge et d'estragon.

Pourquoi ne pas faire comme eux ? Du romarin et de la ciboulette pour ses pains aux herbes, des violettes pour certaines sucreries. Il serait agréable d'avoir sa propre production. Elle pourrait faire installer des jardinières devant les fenêtres, qu'elle rentrerait en hiver.

Une porte claqua sur la gauche, attirant son attention. Maria tourna la tête et réprima un grognement en découvrant l'homme qui hantait ses pensées depuis plus d'une semaine. L'homme qu'elle souhaitait à tout prix oublier. Il ne parut pas la voir, car il se dirigea tout droit vers la balustrade, en sortant un cigare de la poche de sa veste. Mais juste avant d'atteindre la rampe, il lança un regard de côté, l'aperçut et se figea. Leurs regards se croisèrent, et elle éprouva une sensation bizarre au creux de l'estomac. Elle le vit baisser les yeux, et comprit en un éclair qu'il regardait sa bouche. Toute l'excitation provoquée par ce fameux baiser revint instantanément la tourmenter. Sur le point de porter les doigts à ses lèvres, elle se ressaisit juste à temps et fourra vivement les mains dans ses poches.

Dieu du ciel ! Elle était troublée. C'était horrible, ridicule. Elle se sentait aussi maladroite et hésitante qu'une fille de quinze ans !

Et lui, était-il nerveux aussi ? Elle observa ses traits, guettant un signe de trouble, mais n'en décéla aucun. Impossible de deviner ce qu'il pensait. Toutefois, il aurait fallu être la dernière des idiots pour s'imaginer qu'il était content de la voir.

— Pardonnez-moi, dit-il en s'inclinant avec raideur. Je ne voulais pas être indiscret.

Il tourna les talons pour s'éloigner, mais elle l'arrêta :

— Ne partez pas !

A peine les mots eurent-ils franchi ses lèvres qu'elle regretta amèrement de

les avoir prononcés. Il était clair qu'en dépit du baiser qu'ils avaient échangé, il ne voulait pas la voir. Et de fait, elle ne voulait pas non plus avoir affaire à lui. Elle cherchait plutôt à l'oublier.

Philippe se retourna posément. Essayant désespérément de demeurer en terrain sûr, Maria ajouta :

— Je veux dire, ne vous croyez pas obligé de partir à cause de moi, monsieur. Nous pouvons sûrement nous comporter avec politesse ?

— Je l'espère, répliqua-t-il, l'air sceptique.

Cependant, il resta où il était. Il y eut un moment de silence qui parut durer une éternité, puis tout à coup il avança vers elle.

Maria détourna les yeux. Au prix d'un effort extrême, elle feignit l'indifférence, alors que son cœur battait si fort qu'elle croyait l'entendre résonner dans sa tête. Que lui arrivait-il ?

Philippe s'immobilisa de l'autre côté du muret qui séparait les balcons, et se tourna pour contempler les terrasses des maisons voisines. Plusieurs secondes s'égrenèrent avant qu'il ne se décide à parler.

— Belle journée.

— En effet, répondit-elle vivement, soulagée de tenir un sujet de conversation. Le soleil brille.

L'ineptie de cette remarque la fit grimacer. Mais sentant le regard de Philippe sur elle, elle s'obligea à sourire et enchaîna :

— C'est agréable d'avoir un peu de soleil.

— En effet.

Un sourire flotta sur ses lèvres, puis il reporta son attention sur les balcons. Maria l'imita. Du coin de l'œil, elle le vit remettre son cigare dans sa poche.

— N'étiez-vous pas sorti pour fumer? demanda-t-elle, surprise.

— Oui.

— Alors, pourquoi remettez-vous le cigare dans votre poche ? Vous pouvez fumer, ça ne me dérange pas.

— Moi, si. On ne fume pas devant une dame. Je sais que c'est une attitude un peu démodée, admit-il en levant légèrement le menton d'un air de défi. Riez si vous voulez.

— Non, ça ne me fait pas rire.

L'expression de Philippe refléta le soulagement. Maria fut déroutée. Il ne laissait généralement pas soupçonner ses sentiments.

— C'est une attention très délicate, précisa-t-elle. Je vous remercie.

— Je vous en prie.

Il détourna les yeux, et le bref instant de vulnérabilité s'évapora aussitôt.

— Il y a une bonne brise aujourd'hui, dit-il, revenant au sujet de conversation précédent.

Elle murmura une réponse appropriée, mais se sentit vaguement désappointée. Cet homme lui avait donné le baiser le plus passionné et le plus romantique de sa vie, et elle trouvait un peu étrange de parler avec lui de la pluie et du beau temps.

Ils parlaient du temps qu'il faisait. Parfait. C'était un sujet sans risque, et agréable. Philippe sentit sa tension se dissiper un peu. Les conversations

de ce genre n'étaient pas particulièrement excitantes, même avec une femme comme Maria.

— Une bonne brise nettoie le ciel des impuretés, se sentit-il obligé d'ajouter.

— C'est certain. Le changement est très plaisant. L'air de Londres est généralement si encrassé.

Le silence retomba. Il fallait trouver un autre sujet neutre à aborder. Mais alors qu'il se creusait la tête, le parfum de la jeune femme l'enveloppa, porté par la brise. Un parfum de cannelle et de vanille, qui le hantait depuis des jours. C'était désespérant. Philippe sentit son contrôle lui échapper. Il lutta pour se ressaisir.

— Les préparatifs du bal sont en bonne voie? s'enquit-il.

— Oh, oui. Nous sommes débordées de travail, naturellement. Mais tout se passe bien.

— Excellent. Le troisième four n'a plus causé de désastres ?

Maria secoua la tête, et il déclara :

— C'est dommage.

— Pourquoi cela ?

— Ces petites choses à la menthe et au chocolat étaient extraordinaires.

Elle se tourna vers lui, et son sourire éblouissant lui coupa le souffle. Le four, songea-t-il, égaré. Ils parlaient du four. Il trouva la force de demander :

— Voulez-vous que je fasse remplacer ce four? Je le ferai, si vous le souhaitez.

Elle considéra sa proposition un instant.

— Merci, mais je ne crois pas que ce soit nécessaire. Je pense que c'est un bon apprentissage pour mes ouvrières, de devoir travailler avec un équipement qui n'est pas parfait.

— C'est exact. Mais si vous voulez que je le fasse changer, faites-le-moi savoir.

— Je n'y manquerai pas.

Elle pivota vers la balustrade, et il fit de même. Mais quelque chose attira son attention et il baissa les yeux. Juste à temps pour voir un ruban bleu s'échapper de ses cheveux et tomber sur le sol à côté d'elle. Cela le ramena quatorze ans en arrière, et il revit le ruban qu'elle avait perdu alors, de la même façon.

— Vous avez perdu votre ruban, dit-il en se penchant par-dessus le muret pour ramasser le morceau de soie avant que le vent ne l'ait emporté.

— Merci, répliqua-t-elle en le prenant. C'est un peu l'histoire qui se répète, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, attachant le ruban à l'extrémité de sa tresse. Il se raidit, et fit comme s'il ne comprenait pas à quoi elle faisait allusion.

— L'histoire qui se répète ? dit-il en plaquant sur ses lèvres un petit sourire intrigué.

— Le ruban que j'ai perdu il y a des années. Vous savez, le fameux ruban rose qui appartenait à ma mère.

— Ah, oui.

Son visage s'éclaira, comme si l'incident lui revenait en mémoire.

— Celui avec... euh... des marguerites brodées.

— Oui. Ma mère les avait brodées elle-même, c'est pourquoi je fus si bouleversée de l'avoir perdu. Oh, comme je le regrette... Elle est morte quand j'avais six ans, voyez-vous, et ce ruban faisait partie des quelques souvenirs que j'avais d'elle. Papa avait donné presque toutes ses affaires, après sa mort.

Philippe éprouva un léger pincement de culpabilité.

— Nous avons donc quelque chose en commun, mademoiselle Martingale. J'ai aussi perdu ma mère à l'âge de six ans.

— Je ne me souviens plus du tout de ma mère. Et vous ?

— Très vaguement. Je crois qu'elle me chantait des berceuses, parfois. Elle est morte du choléra.

— Ma mère est morte en couches. Mon père fut ravagé de chagrin. Il voulait toujours que je sois comme elle. C'est pourquoi il a fait des économies pour m'envoyer à l'école. Il souhaitait que je sois raffinée et élégante comme une dame.

— Mais vous préféreriez grimper aux arbres et jouer au cricket ?

— Vous le savez bien ! admit-elle en riant. Sans Lawrence et vous, on m'aurait obligée à porter des tabliers en dentelle et à broder des marguerites sur des rubans ! J'ai dû pleurer et le supplier pour qu'il m'apprenne à faire la cuisine.

Maria marqua une pause, et son sourire s'effaça.

— A mon retour de France, tout avait changé, enchaîna-t-elle tristement. Papa ne voulait plus que je l'aide à la cuisine, et je m'ennuyais. Je n'avais de place nulle part. J'avais reçu l'éducation d'une dame, mais je n'étais pas une dame.

Ses adorables yeux noisette se posèrent sur lui, et il y décela l'ombre d'une peine profonde.

— Et pour couronner le tout, j'avais perdu votre amitié. Je ne comprenais pas pourquoi.

L'estomac noué, il s'accouda à la rambarde.

— J'étais loin de penser que je vous avais fait de la peine, parvint-il à articuler. J'étais... occupé. Les affaires du domaine.

— Naturellement.

Il comprit au ton de sa voix que l'excuse lui semblait pitoyable. Soudain, dans un instant de folie, il eut envie de lui dire la vérité. Mais il ne le pouvait pas. Il n'avait jamais su exprimer ses sentiments. Et de toute façon, un gentleman ne parlait pas de ses appétits charnels à une femme, si celle-ci n'était pas sa maîtresse. En outre, comment aurait-il pu lui avouer ce qu'il avait ressenti pour elle à l'époque, sans laisser voir qu'il éprouvait toujours les mêmes choses ?

Elle s'écarta de la rambarde.

— Il faut que je redescende. Nous avons encore beaucoup de travail à terminer avant demain.

Une vague de soulagement déferla dans le cœur de Philippe.

— Bonne journée, mademoiselle Martingale. Elle fit une révérence, puis s'éloigna.

Au prix d'un effort de volonté, Philippe partit dans la direction opposée. Il entra dans sa chambre et, en refermant la porte derrière lui, il aperçut la table de toilette disposée dans le coin opposé. Il la contempla un moment, puis alla ouvrir le tiroir. Il prit dans celui-ci une vieille boîte, en souleva le couvercle, déplia plusieurs feuilles de papier jaunies avant de trouver ce qu'il cherchait. Un ruban de soie rose un peu fané, brodé de marguerites blanches.

Le souvenir vieux de quatorze ans était aussi précis dans sa mémoire que si les choses s'étaient passées la veille. Il avait vu le ruban s'échapper de ses cheveux, et l'avait ramassé en pensant le lui donner. Mais en respirant le parfum de ses cheveux sur le morceau de soie, il avait changé d'avis et l'avait vivement caché dans sa poche. Il n'avait plus jamais envisagé de le lui rendre, même quand il avait appris que le ruban appartenait à sa mère. Ni quand il avait vu Lawrence passer des journées à le chercher avec elle. Ni même quand il l'avait vue pleurer.

Lentement, il porta le ruban à ses narines. Le parfum d'épice et de vanille qui l'avait autrefois imprégné avait disparu depuis longtemps, bien entendu. Mais cela ne faisait rien. Il ferma les yeux et inspira profondément.

La porte de sa chambre s'ouvrit, interrompant sa rêverie. Philippe laissa le ruban retomber dans le tiroir, et son valet s'immobilisa sur le seuil.

— Votre bain est prêt, monsieur.

— Merci, Gaston. J'en ai pour une minute.

— Très bien, monsieur.

Le valet s'inclina, et passa dans le dressing.

Philippe porta une fois de plus le ruban à son nez, imaginant le parfum épicé de la chevelure de la jeune femme. Puis il le replia soigneusement. Maria y pensait toujours. Après tout ce temps...

Il caressa du bout du pouce les marguerites brodées, et cette maudite culpabilité revint le tourmenter. Il aurait dû le lui rendre. Il pouvait inventer un mensonge pour expliquer pourquoi le ruban était en sa possession. Prétendre qu'il venait de le retrouver au fond d'une vieille malle, ou quelque chose comme ça.

Il prit l'étui en argent dans lequel il rangeait ses cartes de visite, cacha le ruban derrière les cartes, puis plaça l'étui sur la table.

Il le lui rendrait, se promit-il en gagnant le dressing.

Oui, il le ferait... dès que l'occasion s'en présenterait.

Chapitre 11

*Si la musique est la nourriture de l'amour,
jouez encore.*

William Shakespeare

À en juger par le chaos qui régnait dans les cuisines d'Avermore House, le bal du 1er Mai donné par le marquis de Kayne était un succès sans précédent.

Au sous-sol, le bruit était assourdissant. Entre Bouchard, son sous-chef et

Maria, qui hurlaient leurs ordres, les assistants qui leur répondaient à tue-tête, les filles de cuisine qui manipulaient les plats et les valets qui empilaient les plateaux, il était impossible d'entendre la musique, bien que la salle de bal se trouvât juste au-dessus de leurs têtes.

— Attendez! Attendez! cria Maria en voyant Mlle Dexter sortir de la cuisine en courant, un plateau d'oranges glacées dans les mains.

L'apprentie s'arrêta, et Maria poussa un grognement de contrariété en contemplant les zestes d'oranges garnis de crème et alignés sur le plateau.

— Il faut les décorer, mademoiselle Dexter.

— Oui, madame. Mais il ne me reste plus rien.

Maria regarda autour d'elle et saisit un bol de crème fouettée, ignorant les protestations du saucier qui venait juste de reposer son fouet.

— Oh, ce n'est pas la peine d'en faire toute une histoire, Villefort, dit-elle en haussant le ton pour être entendue par-dessus le chapelet de jurons que lâcha le cuisinier. Je vous en referai un bol.

Puis, prenant une cuillère sur la table, elle déclara :

— Posez ce plateau, mademoiselle Dexter, et allez faire un peu de crème fouettée pour M. Villefort, avant qu'il ne me torde le cou. Je vais finir de décorer ces oranges et je les monterai moi-même dans la salle.

— Oui, madame, murmura la jeune femme en s'esquivant prestement.

Maria versa une goutte de crème sur chaque orange, ajouta une pincée de zeste d'orange glacé et une violette sur chaque friandise, puis empoigna le plateau et se dirigea vers la porte.

Les accords entraînants d'une polka lui parvinrent, mais elle ne s'arrêta pas pour lancer un coup d'œil aux danseurs dans la salle de bal. Elle poursuivit sa course dans le corridor, ralentissant de temps à autre pour se plaquer respectueusement contre le mur, afin de laisser le passage à de jolies débutantes accompagnées de gentlemen en costumes sombres.

Pénétrant enfin dans la salle à manger, elle contourna la grande table pour aller vers la table des desserts située tout au bout de la pièce. Elle posa l'assortiment d'oranges glacées, puis empila trois plateaux vides, notant mentalement quels desserts devaient être remplacés. Les plateaux à la main, elle rebroussa chemin. Mais quelque chose accrocha son regard, et elle s'arrêta.

Philippe se tenait au milieu d'un groupe d'amis, souriant. C'était ce sourire qui avait capturé son attention. Un sourire large et séduisant, qui éclairait son visage d'ordinaire taciturne. Il était si beau que Maria, le souffle coupé, demeura clouée sur place. Serrant les plateaux contre sa poitrine, elle continua de l'observer, et fut stupéfaite de le voir rire en renversant la tête en arrière. Face à lui une belle femme aux cheveux noirs, vêtue d'une robe de soie bleu ciel, parlait avec animation. C'était elle qui le faisait rire et sourire. Maria éprouva un douloureux pincement au cœur. L'horrible piqure de la jalousie.

Elle aussi avait réussi parfois à faire rire Philippe. Des années auparavant, lorsqu'ils étaient enfants. Puis il avait commencé à se donner de grands airs, à se comporter comme si elle était une inférieure. Et ensuite, elle n'avait jamais plus réussi à le dérider.

En attendant, elle avait du travail. Elle n'aurait pas dû s'attarder là. Pourtant, elle était incapable de bouger. Son regard se posa sur la femme brune. Elle était belle.

Maria observa son profil, la ligne gracieuse de son cou, les diamants qui ornaient ses cheveux, la robe qui devait coûter une fortune. Puis elle baissa les yeux vers sa propre jupe grise et terne. Son tablier était taché. Elle ne s'était jamais sentie aussi peu séduisante qu'en ce moment.

Elle releva la tête, juste à temps pour voir Philippe offrir son bras à la belle inconnue. Ils se dirigèrent vers la salle de bal. La gorge nouée, Maria les regarda s'éloigner.

Le couple disparut dans la salle de réception, et elle tourna les talons pour regagner la cuisine. L'orchestre venait d'entamer une valse, et le corridor était déserté. Elle put donc repartir plus vite qu'elle n'était venue. Mais parvenue devant l'escalier de service, elle aperçut une autre personne, et s'arrêta encore.

Prudence se tenait à quelques mètres d'elle dans le corridor, son mari, le duc de St. Cyres, à son côté. Elle était superbe avec sa robe en velours rouge, ses gants blancs, et les rubis qui ornaient son cou. Un autre couple, très élégant, s'entretenait avec eux. Maria songea à l'époque où elles partageaient leur logement et avaient du mal à joindre les deux bouts. Elles étaient inséparables, en ce temps-là.

A présent, Prudence faisait beaucoup d'efforts pour gommer leur différence sociale, mais elle était tout de même devenue duchesse. Son héritage et son mariage avec un aristocrate avaient changé leur amitié, creusant entre elles un gouffre impossible à combler. Elles n'appartenaient plus à la même classe. Prudence était invitée au bal, alors que Maria y faisait le service. La jeune femme éprouva un nouveau pincement au cœur, et un sentiment de solitude l'accabla. Les paroles que Philippe avait prononcées dans son bureau lui revinrent à l'esprit :

— *Si vous aviez eu une dot, de l'argent à mettre dans la corbeille de mariage, les gens auraient peut-être oublié votre manque d'éducation et de noblesse...*

Maria emprunta l'escalier qui plongeait vers les profondeurs des cuisines. La descente lui parut interminable.

Le reste de la soirée se déroula comme dans un brouillard. Maria fut tellement occupée qu'elle parvint à oublier son étrange sensation d'accablement. Mais après la toute dernière danse, quand les musiciens eurent rangé leurs instruments, quand les invités remontèrent dans leur carrosse et quand les plats furent entassés dans la cuisine pour être nettoyés, la mélancolie revint la hanter.

Elle accepta néanmoins la coupe de champagne que M. Bouchard lui offrit, ainsi qu'aux autres membres du personnel de cuisine, pour célébrer la réussite de la soirée.

— Messieurs et mesdemoiselles! s'exclama Bouchard afin d'obtenir l'attention des domestiques rassemblés dans la cuisine principale. Je voudrais vous adresser quelques mots.

Un silence chargé d'appréhension tomba aussitôt sur le petit groupe. Mais lorsque le chef leva son verre, il était tout sourires.

— C'était épatant ! Vous avez bien travaillé, et moi, Bouchard, je vous félicite.

Des exclamations de joie s'élevèrent dans la salle, et Maria but son champagne avec les autres. Quelques secondes plus tard, toutefois, il fallut la traîner de force à côté de Bouchard quand celui-ci exigea qu'elle prononce également quelques mots.

— Pas de modestie ici, ma petite, dit-il en remplissant son verre. Vos pâtisseries étaient excellentes, et vous méritez des compliments.

Les domestiques poussèrent des cris approbateurs, ce qui la fit sourire. Elle attendit que le silence soit retombé avant de parler à son tour.

— Mesdames et messieurs, dit-elle en levant son verre, recevez tous mes compliments pour le dur travail que vous avez accompli. Vous avez été parfaits, du début jusqu'à la fin.

— Je ne saurais mieux dire, lança une voix masculine du fond de la salle. Les applaudissements demeurèrent en suspens. Toutes les têtes se tournèrent vers le marquis de Kayne, qui venait de faire son entrée. La foule s'écarta en s'inclinant pour lui laisser le passage. Lorsqu'il parvint à la hauteur du chef cuisinier, le silence était total.

— Monsieur Bouchard, reprit le marquis en s'arrêtant face au petit homme corpulent. Excellent travail, comme toujours. Le faisan était particulièrement réussi.

— Monsieur le marquis est trop bon. Merci !

L'homme s'inclina profondément, les mains jointes, le visage rayonnant de fierté. Philippe se tourna alors vers Maria.

— Mademoiselle Martingale, mes compliments, à vous et votre personnel. L'ombre d'un sourire flotta un instant au coin de ses lèvres, mais sans s'y attarder. Maria songea à la jolie brune qui l'avait fait rire un peu plus tôt, et éprouva un nouveau pincement de jalousie. Elle réprima ce sentiment tant bien que mal. Elle n'avait pas le droit d'être jalouse.

— Vos petits gâteaux au chocolat m'ont impressionné, poursuivit-il. Ceux qui contenaient de la crème de menthe.

Elle croisa son regard. Il faisait allusion au soir où il l'avait embrassée dans sa cuisine. Il y avait quelque chose dans son expression qui ressemblait à de la tendresse. Une vague de plaisir la submergea, effaçant comme un baume le pincement qui l'avait torturée un peu plus tôt. Tous les regards étaient braqués sur eux, et elle se sentit obligée de dire quelque chose.

— Merci, monsieur.

Il s'inclina, puis s'adressa de nouveau à son chef.

— Bouchard, partagez ce qui reste du dîner entre les personnes qui sont encore ici. Que chacun emporte quelque chose chez lui.

Des exclamations de joie et des remerciements saluèrent les paroles de Philippe, tandis qu'il regagnait la porte. Maria le suivit des yeux en espérant qu'il se retournerait pour la regarder encore une fois, mais il n'en fit rien. Après son départ, elle reporta son attention sur son travail. Le bal était terminé, mais il y avait encore beaucoup à faire.

Alors que Bouchard et le sous-chef partageaient la nourriture pour la distribuer au personnel, Maria rassembla ses employées et sortit son porte-

monnaie. Elle donna un pourboire d'une demi-couronne à chaque cuisinière et chaque servante qu'elle avait engagées chez Lucy, ainsi qu'un shilling pour qu'elles puissent rentrer chez elles en fiacre. Puis elle donna une couronne entière et un shilling à ses employées du magasin.

— J'ai demandé aux valets du marquis de rassembler nos plateaux et nos couverts, expliqua-t-elle. Dès que vous aurez eu votre part de nourriture, vous pourrez rentrer chez vous. Et pas question de partir à pied pour économiser le prix du fiacre, ajouta-t-elle d'un ton sévère. Il est plus de trois heures du matin, et une jeune femme respectable ne s'aventure pas dans les rues de Londres au milieu de la nuit. C'est compris ?

— Oui madame, répondirent les jeunes femmes d'une seule voix.

— Bien. Je n'ouvrirai pas la boutique avant midi. Allez vous reposer, et je vous verrai dans neuf heures environ.

Le petit groupe se dispersa, et elle alla aider Bouchard pour la distribution. Elle fut une des dernières à partir, et quand elle arriva dans le vestiaire, les servantes qui s'occupaient des vêtements avaient déjà disparu. Par malchance, le manteau de Maria manquait aussi.

Les sourcils froncés, elle examina les rangées de patères vides. Il ne restait plus que deux pardessus d'hommes, une cape de laine sombre, et un châle de satin ivoire brodé de roses jaunes.

— Oh, zut!

Elle regarda sous les pardessus et sous la cape, mais son mackintosh bleu marine ne se trouvait pas là. Quelqu'un, par erreur ou à dessein, l'avait emporté.

Jurant à voix basse, elle inspecta le sol, et alla même jeter un coup d'œil dans les toilettes, sans succès. Son mackintosh n'était nulle part. Elle descendit à la porte de service, en essayant de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Par chance, on n'était pas au cœur de l'hiver. Elle pouvait se passer d'un manteau. Du moins, c'était ce qu'elle croyait jusqu'à ce qu'elle ait ouvert la porte donnant sur la rue.

Il pleuvait à verse.

Maria se figea sur le seuil et contempla le rideau de pluie. Il y avait fort à parier que c'était à cause de cela qu'on lui avait chipé son mackintosh, si chaud et parfaitement imperméable.

— Enfer et damnation! s'écria-t-elle, furieuse. La façade d'Avermore House donnait sur Wimpole Street, et un fiacre attendait juste au coin de la rue. Mais les domestiques n'étaient pas autorisés à passer par la porte d'entrée. Elle allait devoir contourner la maison pour atteindre le fiacre. Et elle arriverait trempée jusqu'aux os.

— Circulez, mademoiselle, circulez.

Elle pivota et constata que le majordome se tenait derrière elle. Il tenait un jeu de clés à la main et boutonnait son mackintosh de sa main libre. Maria contempla le vêtement avec envie, et mit un moment à se rendre compte que l'homme lui avait adressé la parole.

— Je vous demande pardon ?

— Sortez, dit-il en désignant la porte grande ouverte. Monsieur le marquis m'a ordonné de fermer toutes les portes à clé, et j'aimerais en finir

rapidement. Vous ne pouvez pas rester ici.

Maria jeta un coup d'œil à l'extérieur. La pluie était toujours torrentielle. Prenant une profonde inspiration, elle sortit sous l'averse et grimaça en sentant les gouttes glacées lui frapper le visage.

Comme prévu, le temps de contourner Avermore House, elle fut trempée. Alors qu'elle atteignait le coin de la rue, elle vit le cabriolet s'ébranler et s'éloigner. Elle poussa un grognement de contrariété.

Elle lança un coup d'œil dans la rue, mais il n'y avait aucun autre fiacre en vue. De fait, il n'y avait aucun véhicule, excepté un luxueux coupé et un carrosse encore plus luxueux, occupés vraisemblablement par des invités qui s'étaient attardés. Mais cela n'arrangeait pas ses affaires.

Elle se dirigea vers un carrefour plus animé, où elle aurait peut-être une chance de trouver une voiture.

Elle avançait aussi vite que possible mais elle était fatiguée, elle avait mal aux pieds, et manquait d'énergie pour se mettre à courir. Préoccupée, c'est à peine si elle prêta attention au coupé qu'elle avait vu un peu plus tôt.

Mais lorsque le carrosse qui le suivait s'arrêta à quelques mètres devant elle, elle fut bien obligée de le remarquer. C'était un magnifique véhicule, songea-t-elle en passant à côté de la voiture massive. Noir, orné de dorures, et conduit par quatre juments noires. Un valet armé d'un parapluie sauta du marchepied, à l'arrière.

Le coude de Maria heurta un bec de gaz, et elle reporta son attention sur le trottoir, mais elle se demanda si elle ne pourrait pas grimper à côté du valet quand le carrosse repartirait. Le propriétaire ne devait pas habiter bien loin, mais en attendant il allait dans la même direction qu'elle. Peut-être se rendait-il à Mayfair, ou à Knights-bridge. Il n'y avait pas de mal à... Soudain elle sentit quelqu'un se glisser derrière elle, et un bras solide lui agrippa la taille.

— Que diable... ? cria-t-elle alors qu'on la soulevait du sol pour la hisser dans le luxueux carrosse qu'elle venait de dépasser. Que faites-vous ? Lâchez-moi !

Elle donna des coups de pied et se débattit contre son assaillant. Mais les pans de sa jupe alourdie par la pluie entravaient ses mouvements. Quand elle entendit la portière du carrosse s'ouvrir, elle fut submergée par une vague de panique.

— Lâchez-moi, bon sang! ordonna-t-elle en se débattant de plus belle. Lâchez-moi !

Elle fut propulsée à l'intérieur. Consciente du danger, elle se cramponna à la portière, mais ses doigts gourds glissèrent sur la surface. Ses genoux heurtèrent le coussin de sol et elle bascula en avant, manquant frapper de la tête la portière opposée. Puis elle entendit son kidnappeur pénétrer à son tour dans la voiture, et elle fit un effort surhumain pour se redresser et actionner la poignée devant elle. Mais celle-ci était fermée à clé.

Elle se lança en avant, prête à se jeter sur l'inconnu qui l'avait enlevée, mais lorsqu'elle découvrit son visage à la lueur des lampes arrière du carrosse, elle se figea. L'homme qui venait de prendre place sur le siège opposé était bien la dernière personne au monde qu'elle s'attendait à voir.

— Philippe? balbutia-t-elle en se renversant contre le dossier de la banquette. Mais que faites-vous donc ?

— Je pourrais vous poser la même question, répliqua-t-il d'un ton brusque. Pourquoi diable rentrez-vous chez vous à pied par un temps pareil? Êtes-vous folle ?

— Mince alors, murmura-t-elle avec soulagement. Vous m'avez fait une de ces peurs ! J'ai cru que je venais d'être enlevée par des marchands d'esclaves, ou quelque chose dans ce genre.

Il croisa les bras et la considéra avec sévérité.

— Allez-vous répondre à ma question ?

— Pour l'amour du Ciel, pourquoi ne m'avez-vous pas dit qui vous étiez? gronda-t-elle.

Maintenant que le danger était écarté, elle était folle de rage. Elle se redressa:

— Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie ! Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Je suis bien trop en colère pour parler !

Cela semblait vrai. Bien qu'il s'exprimât d'une voix basse et mesurée, ses yeux bleus lançaient des éclairs.

— Je n'ai pas cru nécessaire de décliner mon identité. Mon monogramme est gravé sur la porte du carrosse, et vous avez posé les yeux dessus en passant à notre hauteur. Vous avez travaillé dans ma maison pendant des années, comment avez-vous pu ne pas reconnaître mes armes ?

Elle repoussa les cheveux mouillés qui lui barraient le visage.

— Je ne sais pas ! Le manque de sommeil a dû me brouiller la vue. Le fait d'avoir froid et d'être mouillée a probablement affaibli mon sens de l'observation. Ou peut-être est-ce à cause de la pluie qui me fouettait le visage et me trempait jusqu'aux os !

— Je vois bien que vous êtes trempée. Le sol de la voiture est inondé. Il l'observa et se rembrunit davantage.

— Seigneur, vous n'avez même pas de manteau, dit-il en se mettant à déboutonner le sien. Quelle tête de linotte...

— Je n'ai pas de manteau parce que quelqu'un me l'a volé ! J'ai laissé un superbe mackintosh au vestiaire, si vous voulez le savoir. Mais quand j'ai voulu le reprendre, il avait disparu. Quelqu'un l'a pris. Sans doute une jeune fille riche et pomponnée, dont le petit châle en soie brodé n'était pas assez chaud pour repartir sous la pluie !

— Pourquoi n'avez-vous pas pris un fiacre? Ou mieux encore, vous auriez pu me demander de vous faire raccompagner ! J'étais dans le hall, occupé à parler avec un vieux camarade d'école, et je ne vous ai pas vue. Vous avez dû passer juste devant moi, il est impossible que vous ne m'ayez pas remarqué. Vous n'étiez pourtant pas encore aveuglée par la pluie ?

— Je... Je vous aurais peut-être vu si j'étais passée par la porte principale. Mais je suis sortie par la porte de service.

— Dans la ruelle, derrière les jardins?

Il la considéra comme si elle avait perdu la tête.

— Il n'y a pas de station de fiacres dans cette ruelle. Pourquoi n'êtes-vous pas sortie par la grande porte?

— Parce que les domestiques ne sont pas autorisés à passer par là. Voilà pourquoi ! riposta-t-elle avec force, malgré ses dents qui claquaient de froid. Nous devons utiliser la porte sur la ruelle. Est-ce... que... votre curiosité est... satisfaite, monsieur le marquis ?

Il y eut un silence, puis Philippe soupira et vint s'asseoir à côté d'elle, drapant son lourd manteau sur ses épaules. Le vêtement était imprégné par la chaleur de son corps, et elle réprima un soupir de satisfaction. Mais elle n'avait pas pour autant fini de lui dire sa façon de penser.

— Et je... je n'ai pas besoin d'être traitée... de cette façon, continua-t-elle alors qu'il s'agenouillait devant elle pour lui retirer ses chaussures. Je suis fatiguée, je suis trempée, et j'ai... j'ai froid. Alors, cessez de me brutaliser ! Il lui prit les pieds, et les posa sur le coussin. Elle grogna de plaisir en sentant la chaleur qui émanait de la bouillotte cachée sous la fourrure du tapis de sol.

— Mon Dieu, Maria, vos pieds sont glacés, dit-il en se redressant sur ses genoux. Je ne m'étais pas rendu compte que je vous brutalisais, ajouta-t-il d'une voix tranquille, tout en resserrant les pans du manteau autour d'elle.

— Eh bien, vous... C'est vrai... Ce n'est pas très chevaleresque de votre part.

— Je vous demande pardon.

Il se mit à attacher les liens du manteau, mais s'arrêta, sans qu'elle comprenne pourquoi. Sa main s'immisça sous le manteau et se referma sur le poing serré de la jeune femme, puis se retira presque aussitôt. Il ôta alors le vêtement et le rejeta de côté, ignorant ses protestations. Puis il la souleva dans ses bras, et se rassit en la prenant sur ses genoux.

— Que faites-vous ? s'exclama-t-elle.

Elle fit mine de se lever, mais il lui glissa un bras autour de la taille pour la retenir.

— Pour une fois, rien qu'une fois, ne discutez pas. Remettez vos pieds sur le coussin.

Il attendit qu'elle ait fait ce qu'il demandait, puis il s'enveloppa avec elle dans le manteau et se renfonça dans le siège en la serrant au creux de ses bras.

Maria aurait pu lui faire remarquer qu'il n'était pas très convenable pour un gentleman de se conduire ainsi, mais une délicieuse chaleur irradiait de son corps, et c'était si agréable qu'elle ne jugea pas judicieux de le taquiner pour ses manières. Elle se lova donc plus confortablement contre lui.

Tout en gardant un bras sur ses épaules, il frappa de sa main libre le plafond du carrosse, et la voiture s'ébranla. Puis, plaquant la main contre son dos, il la massa doucement.

— Vous commencez à vous réchauffer ?

— Oui... Un peu, ajouta-t-elle, craignant qu'il ne s'arrête.

Il ralentit ses mouvements, passant la paume de sa main sur ses omoplates.

Maria soupira et posa la joue au creux de son épaule, étirant ses doigts de pied contre le coussin de fourrure.

— Philippe ?

— Hmm?

— Pourquoi m'avez-vous embrassée ? Sa main se figea.

— Je ne pense pas que ce soit un sujet de conversation très opportun. Surtout dans un moment comme celui-ci, précisa-t-il en reprenant ses caresses.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, le souffle court, bien qu'elle connût d'avance la réponse.

— Je crois qu'il vaudrait mieux parler du temps qu'il fait, déclara-t-il avec une pointe d'ironie dans la voix. C'est plus sûr.

— Plus sûr ?

Elle leva la tête et lui sourit, affichant une mine effrontée.

— Qu'y a-t-il, Philippe? Vous ne me faites pas confiance ?

— Je ne...

Il s'interrompit et s'éclaircit la gorge, puis croisa son regard dans la pénombre.

— C'est en moi que je n'ai pas confiance.

— Moi, si, chuchota-t-elle.

Et avant d'avoir elle-même compris ce qu'elle faisait, elle se tourna entre ses bras et pressa ses lèvres contre les siennes.

— Vous êtes folle, protesta-t-il contre sa bouche.

Il lui agrippa les bras comme pour la repousser, puis, avec un grognement, l'attira contre lui.

Elle sentit le manteau glisser sur ses épaules lorsqu'elle noua les bras autour du cou de Philippe. Ses lèvres s'entrouvrirent pour accueillir son baiser, et ses seins effleurèrent son torse viril.

Le baiser de Philippe fut profond, passionné. Il explora longuement sa bouche et elle répondit avec une égale ferveur. Une vague de chaleur se répandit dans son corps, semblant la pénétrer jusqu'aux os.

Philippe s'écarta un instant, lui laissant le temps de reprendre son souffle.

Puis il l'embrassa de nouveau, doucement, lentement, l'enivrant de son souffle. La sensation de chaleur s'amplifia, et sembla se décupler dans certaines zones de son corps, comme les seins et le ventre. Elle gémit.

Il interrompit une nouvelle fois leur baiser, et elle eut vaguement conscience du mouvement de son corps se dérochant. Craignant qu'il ne mette fin à leur étreinte, elle crispa les doigts sur les revers soyeux de sa veste de soirée. Son geste était purement instinctif, elle était à peine consciente de ce qu'elle faisait. Elle savait seulement qu'elle ne voulait pas que cette sensation sublime disparaisse. Il s'agenouilla sur le sol, se penchant au-dessus d'elle. Sa respiration était haletante, mais il ne bougeait pas.

Maria ouvrit les yeux. L'expression de Philippe était dure, comme s'il souffrait. Une ride creusait son front et rapprochait ses sourcils. Il porta sur elle un regard qui la transperça.

— Maria.

Sa voix était un chuchotement rauque. Une question, peut-être une supplique. Sans lui laisser le temps de répondre il fit peser son corps sur elle, si lourd qu'il lui coupa le souffle.

Il déposa une série de baisers sur son visage, et elle sentit ses doigts lui effleurer le menton lorsqu'il se mit à déboutonner le col de son chemisier. Choquée, elle se figea, tandis qu'il se soulevait au-dessus d'elle pour avoir accès à la rangée de boutons. Elle ne savait comment faire, ne s'étant jamais trouvée dans une telle situation d'intimité avec un homme. Mais soudain, il écarta les pans du chemisier et pressa les lèvres contre sa gorge. La sensation était si délicieuse qu'elle ne put retenir une exclamation de surprise.

Quand il glissa la main à l'intérieur du chemisier et toucha sa peau nue du bout des doigts, elle se redressa brusquement, étourdie par la sensation qui se répandit dans tout son corps. Une main virile se plaqua sur son sein, le caressant à travers les vêtements.

— Philippe, gémit-elle en arquant les reins pour venir à sa rencontre.

Philippe, oh oui... je vous en prie...

Elle en voulait davantage. Mais que voulait-elle au juste ? Elle ne le savait pas très bien.

— Bon sang, murmura-t-il en effleurant sa peau de ses lèvres brûlantes.

Bon sang, bon sang...

Il l'embrassa encore et encore, traçant un sillon brûlant le long de son cou. En même temps, ses doigts se frayaient un chemin sous les vêtements, pour atteindre la pointe d'un sein.

Une flèche la transperça. La sensation était si forte qu'elle cria, et ses hanches se soulevèrent. Pressée contre lui, elle prit conscience de la force de son désir viril, malgré l'épaisseur de leurs vêtements. Elle se sentit rougir de la tête aux pieds.

Maria avait grandi à la campagne, elle avait fréquenté une pension française, il lui était arrivé une ou deux fois de devoir repousser un valet trop entreprenant. Elle avait appris, lors de ses visites à la ferme quand elle était enfant, puis au cours de conversations avec ses camarades de pension après des visites au musée, ce que signifiait cette réaction chez un homme. Elle savait aussi comment cela risquait de se terminer.

Elle essaya désespérément de faire appel à son bon sens.

— Philippe, haleta-t-elle. Je n'ai jamais... je ne suis pas ce genre de femme...

Elle lui agrippa le poignet. La main de Philippe s'immobilisa.

— Vous n'avez jamais couché avec un homme, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non !

Elle décida de le repousser, de lui ordonner d'arrêter. Mais elle n'en fit rien.

— Je ne suis pas une... femme facile, chuchota-t-elle.

— Bien sûr que non, marmonna-t-il en lui embrassant le lobe de l'oreille.

Rien n'est facile chez vous, Maria Martingale.

Il fit mine de retirer sa main, mais sans qu'elle comprenne pourquoi, elle resserra les doigts pour l'en empêcher. Philippe leva les yeux et la regarda d'un air dur.

— Que voulez-vous ? Que voulez-vous de moi ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle.

Alors même qu'elle prononçait ces mots, elle ouvrit les doigts et pressa la

paume contre la main de Philippe, plaquant celle-ci sur son sein. Avec un grognement sourd, il enfouit le visage au creux de son cou, et caressa son mamelon libéré du corset. Elle cria de nouveau, et ses hanches se balancèrent comme malgré elle.

Philippe retira sa main en jurant tout bas.

— Dites-moi d'arrêter, ordonna-t-il en laissant sa main glisser le long de la hanche de la jeune femme.

Il se souleva, et fit remonter sa jupe sur ses cuisses.

— Pour l'amour du Ciel, Maria, dites-moi d'arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

Elle garda le silence, et quand il bascula sur le côté, elle émit un petit cri de protestation, craignant qu'il ne s'arrête tout de même. Mais alors, il laissa sa main s'aventurer sur son ventre, puis plus bas, entre ses cuisses.

— Maria... marmonna-t-il, les mâchoires serrées. Pour l'amour de Dieu...

Il insinua les doigts dans l'ouverture de son pantalon de batiste. Et lorsqu'il la toucha au plus secret de sa féminité, le plaisir qu'elle ressentit fut si aigu qu'il lui arracha un cri.

Philippe la caressa, formant des petits cercles du bout des doigts et créant une exquise torture. Elle gémit et se pressa plus étroitement contre sa main.

— Tu es si douce, Maria. Ce que j'ai connu de plus doux dans ma vie, murmura-t-il. Je le savais. Je l'ai toujours su.

Elle fut stupéfaite. Mais avant qu'elle ait pu comprendre les implications de ces mots, il approfondit ses caresses, faisant glisser ses doigts entre les plis délicats. Tout à la fois choquée et transportée par ces sensations physiques dont elle ignorait l'existence, elle enfouit le visage au creux de son cou et lui entoura les épaules de ses bras, se cramponnant à lui comme s'il était le seul élément solide dans le tourbillon qui l'emportait.

Chaque effleurement de ses doigts faisait naître une nouvelle sensation.

Elle en voulait plus, et plus encore. Son corps vibrait, se pressait contre sa main virile, et pourtant elle n'en avait jamais assez.

— Oui, murmura-t-il, les lèvres contre sa tempe. Oui, oui, ma chérie. Viens... viens.

Elle ne comprit pas ce qu'il voulait dire, mais elle se rendit compte que des petits cris inarticulés s'échappaient de sa gorge, des cris de besoin et de désespoir. Puis le plaisir déferla en longues vagues chaudes. Philippe couvrit ses lèvres des siennes, avalant ses sanglots, tandis que ses doigts poursuivaient leurs caresses. Des flèches de plaisir la transpercèrent, puis elle s'effondra, haletante, dans le siège de cuir.

Philippe l'embrassa encore une fois, avant de retirer sa main. Elle le contempla, émerveillée, incapable de réfléchir. Une sorte de brouillard délicieux l'enveloppait. Philippe bascula sur le côté, ses doigts lui effleurèrent le ventre, et elle comprit vaguement qu'il était en train de défaire la fermeture de son pantalon.

Le carrosse s'arrêta dans un soubresaut. Philippe s'immobilisa et leva la tête.

— Diable, grommela-t-il. Par tous les diables... Il s'écarta vivement, et se

jeta d'un mouvement souple sur la banquette opposée. Tout en continuant de jurer tout bas, il reboutonna son pantalon.

Maria se redressa sur son siège, rabattit ses jupes et inspira longuement en essayant de reprendre contenance. Que lui avait-il fait? Elle n'avait jamais rien ressenti de pareil. Elle n'imaginait même pas qu'une telle sensation existait.

Ce n'était pas le cas de Philippe. Il savait exactement ce qu'il fallait faire, comment se servir de sa main, de ses lèvres, et même de paroles pour provoquer chez elle de telles réactions.

Elle le contempla, stupéfaite. Comment Philippe, par ailleurs si convenable, si poli, pouvait-il faire d'elle une femme aussi dévergondée et impudique? Il releva les yeux et posa sur elle un regard indéchiffrable.

— Vous devriez reboutonner votre chemisier, lui conseilla-t-il d'une voix crispée. Dans ce genre de circonstances, c'est généralement à l'homme de le faire, mais je...

Il inspira et détourna les yeux, avant d'ajouter:

— Je ne peux pas.

Il existait donc aussi une étiquette pour des situations comme celle-ci? Cela lui parut si ridicule qu'elle manqua éclater de rire. Mais elle se contint en voyant son profil rigide. Philippe ne trouverait pas cela amusant.

Maria agrafa donc les boutons de son chemisier. Ce faisant, elle s'aperçut qu'il l'observait. Mais lorsque leurs regards se croisèrent, il se détourna prestement.

Quand elle fut rhabillée, elle toussota. Philippe tira le rideau de la fenêtre et ramassa son manteau.

— Tenez, dit-il en le lui tendant. Mettez ceci. Il pleut toujours autant.

Elle obéit, et il tapa contre la vitre. La portière s'ouvrit et un valet abaissa le marchepied. Tête baissée pour se protéger de la pluie, Maria descendit et courut jusqu'à sa porte, tout en repoussant les pans du manteau pour attraper sa clé dans la poche de sa jupe. Elle ouvrit la porte de la cuisine en lançant un coup d'œil par-dessus son épaule. Philippe ne l'avait pas suivie.

À l'abri sous l'auvent, elle se haussa sur la pointe des pieds et le vit monter en courant les marches du perron de la maison voisine. Il marqua une pause une fois devant sa porte, coula un regard de côté, et s'aperçut qu'elle l'observait.

Leurs regards se croisèrent un bref instant, puis il entra chez lui sans lui adresser une seule parole.

C'était sans doute mieux ainsi, songea-t-elle en refermant derrière elle la porte de sa cuisine. Après tout, que pouvait-on dire après avoir vécu une expérience aussi extraordinaire?

Chapitre 12

*Dans le monde, il n'existe aucune sauce,
comparable à la faim.*

Cervantes

Pour la troisième nuit d'affilée, il ne parvint pas à trouver le sommeil. Comment un homme aurait-il pu dormir alors que le désir lui embrasait le corps et que les soupirs passionnés d'une femme résonnaient dans sa tête ?

Allongé dans son lit, Philippe croyait entendre les doux gémissements de Maria. Cent fois, mille fois, il revécut en esprit la scène dans le carrosse. Il se rappela la peau soyeuse s'enflammant sous ses mains, le goût sucré de ses lèvres, la chaleur humide du désir entre ses jambes. L'intense satisfaction d'un homme amenant sa compagne au plaisir suprême. Et alors que ces souvenirs le tourmentaient de façon insupportable, il ne pouvait trouver de soulagement. Il savait que la nuit suivante, les mêmes pensées reviendraient le hanter.

Jamais il n'avait touché une femme respectable de façon aussi intime. Dans sa vie amoureuse il n'avait connu que des maîtresses qu'il payait, ou de temps à autre une courtisane, comme il convient à un gentleman. Mais à présent, en revenant sur ses liaisons passées, il prenait conscience d'une réalité : toutes les femmes qu'il avait mises dans son lit étaient des blondes aux yeux noisette. Des substituts, dut-il admettre à regret.

À travers ces femmes, c'était elle qu'il cherchait. Et il croyait l'avoir oubliée ? Au cours des douze années écoulées, des jours, des semaines et même des mois avaient passé sans que ses pensées le ramènent vers elle. Mais il ne l'avait pas oubliée du tout. Ce désir dévorant qu'il éprouvait pour elle était simplement resté en sommeil, attendant l'occasion de se réveiller. Il était fou, cela ne faisait aucun doute.

Les soupirs de passion de Maria résonnèrent dans sa tête, et il grogna. Agrippant un deuxième oreiller, il le plaqua contre son oreille et roula sur le côté. Il était stupide de croire qu'il pouvait l'oublier, encore plus stupide d'imaginer qu'il pouvait lui résister alors qu'elle vivait dans la maison voisine, et mille fois plus stupide d'essayer de se persuader que quelques baisers suffiraient à le libérer de ce sortilège.

Impossible. D'une façon ou d'une autre il avait été son captif depuis le jour où, alors qu'il avait neuf ans et elle sept, elle lui avait souri en mordant dans une pomme.

Philippe roula sur le dos et contempla le plafond en se remémorant l'été où elle était revenue de France. Leur amitié d'enfance, leur affection innocente s'était alors muée en désir charnel.

Fermant les yeux, il éprouva un certain désespoir en sentant son corps s'enflammer une fois de plus. Combien de fois s'était-il retrouvé couché ainsi dans son lit, en proie à ce désir ? Combien de fois avait-il imaginé des moments doux et torrides tels que ceux qu'ils avaient vécus dans le carrosse ? Des douzaines de fois. Bon sang, non, des centaines. À présent, ce n'était plus seulement son imagination qui le transportait. Il avait goûté à la réalité, et ce n'était pas suffisant.

Il pensa au balcon, aux portes-fenêtres qui donnaient dans sa chambre. Il pourrait taper à la porte. Si elle le laissait entrer... Oh, Ciel, si elle le laissait entrer...

Alors, peut-être, son désir serait-il enfin rassasié. Cela mettrait fin à ses

tourments. Cette folie disparaîtrait.

— *Je ne suis pas une femme facile...*

Et pourquoi ne le serait-elle pas ? Par tous les diables, pourquoi pas ? Tout serait tellement simple si elle n'était pas aussi chaste !

Oui, mais elle l'était.

Philippe essaya de se raccrocher à ses idées sur l'honneur. Impossible de violer une femme innocente. Cela aurait été contraire à toutes ses convictions. Mais penser à l'honneur dans un moment pareil, c'était comme essayer de se raccrocher au vide. S'il pouvait l'avoir, la posséder... ce terrible désir s'évanouirait.

Les soupirs de la jeune femme résonnèrent comme en écho dans sa tête.

— *Philippe, oh Philippe, oui... je vous en prie...* C'était intolérable. Trois nuits sans sommeil, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Philippe repoussa les draps en jurant, et se leva. Il alluma une lampe, jeta un coup d'œil à la pendule sur la cheminée, et tira le cordon pour appeler son valet.

Il savait ce qu'il avait à faire. Et comme il était quatre heures du matin, c'était le moment idéal pour le faire.

La situation était grave, et Maria en était consciente. Elle ne pouvait pas réfléchir, ne pouvait pas travailler, ne pouvait même pas se concentrer sur les tâches les plus banales. Trois jours avaient passé depuis ces moments magiques dans le carrosse de Philippe, et chaque fois qu'elle y pensait elle éprouvait un mélange de bonheur et d'euphorie.

Couchée dans son lit et cherchant en vain le sommeil, elle croyait sentir ses mains viriles la caressant. Quand elle était assise à son bureau, les yeux sur les colonnes de chiffres de ses livres de comptes, elle songeait à la passion qu'exprimait le regard de Philippe. Aux premières heures du jour, dans sa cuisine, elle se surprenait à guetter son pas dans l'escalier, espérant qu'il viendrait la voir et la toucherait encore. Et chaque fois que ces pensées lui traversaient l'esprit, elle se sentait encore plus confuse et étourdie.

Elle s'efforça de concentrer son attention sur le bol de pâte posé devant elle. C'était une chance qu'à cette heure matinale personne ne soit là pour la voir rougir, se dit-elle en prenant le flacon de liqueur d'orange.

Elle versa quelques gouttes de liqueur dans le bol pour parfumer la pâte, en essayant de s'intéresser à la nouvelle recette, mais c'était impossible.

Elle avait trop de choses plus délicieuses en tête.

Cessant de remuer la pâte, elle s'appuya contre la table de travail. Elle ne savait même pas qu'il était possible d'éprouver de telles sensations physiques. Mais Philippe, lui, le savait.

Elle ferma les yeux, et la vague d'excitation qu'elle avait connue dans le carrosse resurgit, au fur et à mesure qu'elle songeait à l'adresse avec laquelle il avait provoqué ces réactions. Il savait exactement ce qu'il fallait faire, et ce qu'elle allait ressentir. Jamais elle n'aurait imaginé que Philippe était aussi... sensuel.

Le bruit de la porte l'arracha à ces pensées aussi brusquement qu'une douche glacée. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle découvrit que l'homme qui hantait son esprit se tenait dans l'embrasement.

— Mademoiselle Martingale, dit-il en s'inclinant et en soulevant son chapeau.

Il pénétra dans la cuisine, et ferma la porte derrière lui. Les mots de passion qu'il lui avait chuchotés revinrent à l'esprit de la jeune femme, qui sentit ses joues s'enflammer.

Elle fit une révérence et baissa la tête, maudissant son teint clair qui trahissait son trouble. Essayant désespérément de se maîtriser, elle pivota pour ouvrir le four, et fit semblant de contrôler la cuisson d'un gâteau, en espérant que Philippe rendrait la chaleur des fourneaux responsable de la rougeur qui envahissait ses joues.

Elle entendit ses bottes frapper le linoléum quand il s'approcha, mais elle ne put se résoudre à lui faire face. Elle referma la porte du four et déplaça les bols vides sur la cuisinière, puis lorsqu'elle jugea qu'elle se contrôlait suffisamment, elle se retourna enfin vers lui.

Il s'arrêta de l'autre côté de la table de travail, son chapeau de feutre gris entre les mains. À l'instant où Maria croisa son regard, elle comprit que tous ses efforts pour paraître nonchalante étaient vains. Car son visage s'empourpra aussitôt de plus belle.

Exposée à son regard perçant, elle se sentit plus vulnérable que jamais et éprouva le désir de s'enfuir. Toutefois, elle s'obligea à demeurer sur place.

— Je sais que je vous interromps dans votre travail, dit-il, mais je voulais avoir un entretien privé avec vous. Et c'est le seul moment de la journée où je suis sûr de pouvoir vous parler en tête à tête.

— Un entretien privé ?

— Oui. Après ce qui s'est passé entre nous l'autre nuit, c'est indispensable. Il inspira profondément, avant de poursuivre :

— Je reconnais ma responsabilité dans cette conduite si peu digne d'un gentleman.

Maria se rappelait parfaitement cette conduite indigne, et les sensations qu'elle lui avait fait éprouver. Les yeux baissés, elle se mordilla les lèvres. Ses joues étaient en feu, et naturellement, il le remarqua.

— Je suis bien conscient de vous mettre mal à l'aise en abordant de tels sujets, et je le regrette, précisa-t-il. Mais je ne peux l'éviter.

Pivotant sur ses talons, il se mit à marcher dans la cuisine, comme s'il était trop nerveux pour rester immobile.

— Tout d'abord, laissez-moi vous dire que si je vous ai offert de voyager dans mon carrosse, c'était par souci pour votre santé et votre sécurité... Il s'éclaircit la gorge, évitant de la regarder.

— Du moins, au début.

— Il ne me semble pas que vous m'avez offert de voyager dans votre carrosse, se crut-elle forcée de rectifier. Vous m'avez obligée à monter. Jugeant qu'elle coupait les cheveux en quatre, Philippe ignora la remarque.

— Ce souci fut prestement chassé par d'autres idées, bien moins honorables, je suis au regret de le reconnaître. À l'heure actuelle, j'ai encore du mal à expliquer mes propres actes.

Il fixa le chapeau qu'il tenait entre les mains et eut un rire bref.

— Ce comportement ne me ressemble pas du tout.

Elle fut tentée d'acquiescer, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Un homme de mon rang, reprit-il en se remettant à arpenter la cuisine, peut avoir de telles inclinations amoureuses envers sa maîtresse, ou peut-être son épouse, mais pas envers une femme innocente. Vous n'êtes pas une demi-mondaine, nous ne sommes pas mariés, et je suis donc impardonnable d'avoir pris de telles libertés.

Maria le contempla, consternée. Il était venu s'excuser de l'avoir touchée et embrassée ? Elle n'avait probablement aucun sens des convenances, car l'idée qu'il exprimât des regrets pour une chose qui lui avait paru, à elle, aussi merveilleuse, était déconcertante.

— Philippe, il est inutile de...

— Laissez-moi finir, mademoiselle Martingale. Je suis conscient d'avoir eu un comportement inqualifiable. Cependant, je tiens à exprimer le désir profond et passionné que j'éprouve pour vous.

Maria demeura bouche bée. Après les événements de l'autre nuit, il était évident que Philippe éprouvait une attirance pour elle. Mais qu'il confesse ces sentiments à haute voix était tout simplement ahurissant.

— Étant donné les circonstances, conclut-il, vous devez comprendre que le mariage est la seule issue honorable.

L'étonnement de Maria se mua en stupeur. Elle voulut parler, mais ne put articuler une parole. Il prit son silence pour un assentiment.

— Puisque vous n'avez pas de famille, nous devrions nous marier à Londres, car vous y avez au moins des amis. Je sais bien que les longues fiançailles sont à la mode, mais dans les circonstances présentes c'est impossible. Je pense que trois semaines suffiront pour publier les bans, obtenir une licence, faire une annonce discrète dans les journaux...

— Attendez, je vous en prie ! supplia-t-elle en levant la main. Vous voulez m'épouser ?

À peine les mots eurent-ils franchi ses lèvres qu'elle se mit à rire. Cette idée était tellement cocasse !

— Je ne me doutais pas que ma demande vous paraîtrait si amusante, répliqua-t-il avec dignité.

Maria pressa une main contre ses lèvres, dans un effort pour se maîtriser. Visiblement, elle l'avait blessé dans sa fierté. Mais tout cela était si absurde !

Toutefois, il était évident à son expression grave qu'il ne voyait pas les choses sous le même angle. Elle baissa la main en toussotant.

— Pardonnez-moi, dit-elle. Mais la dernière chose à laquelle je m'attendais de votre part, c'était bien une demande en mariage.

— Je suppose que c'est compréhensible. Étant donné mon comportement et la différence de nos positions sociales, vous pensiez sans doute que je venais vous faire une proposition malhonnête. Mais quel que soit votre rang ou le mien, ma conduite de l'autre nuit ne doit avoir que des conséquences honorables.

Maria fronça les sourcils, perplexe.

— Vous vous sentez obligé de m'épouser, par devoir ?

— Oui. Non. C'est-à-dire... Ce que je ressens pour vous échappe quelque

peu à mon contrôle. Il m'en coûte de vous le dire, mais je ne peux vous promettre que ce qui s'est passé dans le carrosse ne se reproduira pas. Comme je le disais, vous êtes une femme innocente, et je ne peux affirmer que vous le resterez si nous nous retrouvons dans des circonstances similaires.

— Vous n'avez pas autorisé votre frère à m'épouser il y a douze ans, et pourtant maintenant vous voulez le faire vous-même ?

— Oui, admit-il avec une grimace peu flatteuse pour elle. Je l'ai sauvé d'une union imprudente, uniquement pour tomber moi-même dans le piège. Je suppose qu'il faut voir là une certaine ironie du sort.

— Et donc, vous... vous êtes amoureux de moi ?

Elle ne pouvait le croire. Surtout après la discussion qu'ils avaient eue sur l'amour, la nuit où il l'avait embrassée dans cette pièce. Cependant, elle attendit sa réponse en retenant son souffle.

— Amoureux ?

Il renversa la tête en arrière et émit un rire qui n'avait rien de joyeux.

— Il serait plus juste de dire que je suis fou.

Cette réponse provoqua chez elle une profonde déception.

— En effet, je me souviens que vous avez avoué être en proie à une certaine instabilité mentale, à cause de moi.

— Je suis sûr que cela me passera une fois que... une fois que je serai...

— Satisfait ? suggéra-t-elle.

— Oui, soupira-t-il en se massant le front. Du moins, je l'espère.

Maria en avait assez entendu.

— Merci pour vos explications concernant l'autre nuit. Je pense avoir parfaitement compris ce que vous ressentez.

Elle fixa sur lui un regard dur, et enchaîna :

— Ce que vous voulez dire, c'est que vous avez envie de coucher avec moi, et que vous ne voyez pas d'autre façon de le faire qu'en m'épousant.

Philippe se raidit, et une expression qu'elle connaissait bien figea ses traits. Le masque froid et indéchiffrable du gentleman bien élevé se remit en place.

— Le problème n'est pas de savoir de quoi j'ai envie, mademoiselle Martingale. Je n'ai jamais souhaité éprouver ce genre de sentiments pour vous. Croyez-vous que je sois content ? ajouta-t-il avec un petit soupir d'indignation. Enfant, vous travailliez dans les cuisines de ma famille. Vous êtes fille de cuisinier. Petite-fille d'un marchand de vin, si mes souvenirs sont corrects. Votre mère était parente d'un noble, mais leurs liens familiaux étaient si vagues qu'ils ne comptaient pas.

— Merci, monsieur le marquis, pour cet aperçu de mes ascendances.

— Je ne souligne ces détails que parce que nous parlons de mes envies. Or j'aurais préféré épouser une femme d'un rang égal au mien, car cela fait partie des devoirs essentiels d'un homme dans ma position. En vous offrant le mariage, je renonce à accomplir ce devoir. En outre, en cédant au désir que vous m'inspirez, je m'expose, ainsi que ma famille, au ridicule et à un risque d'ostracisme social. Et le plus énervant de tout, c'est que je fais cela parce que je ne suis pas maître de mes passions. Croyez-moi,

mademoiselle Martingale, mes envies n'ont rien à voir là-dedans.

— L'honneur non plus, rétorqua-t-elle. Un marquis n'a pas besoin d'épouser une fille de cuisine pour la mettre dans son lit.

— Bon sang, Maria, je ne vous ai jamais considérée comme une domestique ! Et je ne vous ai jamais traitée comme telle. J'ai permis au contraire que nous ayons des relations de familiarité, ce qu'aucun autre homme dans ma position n'aurait toléré un instant. Quant au reste... Il déglutit, et poursuivit d'une voix sourde :

— Vous m'obligez à reconnaître le désir charnel que j'éprouve pour vous. Je voudrais pouvoir le nier, car j'enrage de ne pas savoir contrôler mes émotions. Cependant, en tant que gentleman, je me dois de faire passer l'honnêteté avant tout.

— Ces codes de l'honneur sont tellement romantiques. Comment ne pas être enivrée ?

Piqué au vif par le sarcasme, il pinça les lèvres.

— Cette proposition de mariage ne vous paraît sans doute pas très enthousiasmante, j'en suis conscient. Mais je n'ai jamais été doué pour l'éloquence.

— Vous sous-estimez vos talents, monsieur. Vous avez fort bien exprimé vos sentiments aujourd'hui. Toutefois, il ne s'ensuit pas pour autant que je suis convaincue par votre talent oratoire. En fait, c'est même tout le contraire.

— Maria, ne comprenez-vous pas ce qui a failli se passer dans mon carrosse ? J'aimerais pouvoir dire que vous n'avez rien à craindre pour votre vertu en ma compagnie, mais c'est faux. J'ai essayé de vous éviter en vous faisant expulser de cette maison, mais comme me l'a fait remarquer mon frère, une telle action eût été indigne de moi. Et même si je l'avais fait...

Il s'interrompit et émit un petit grognement d'agacement.

— Je suis sûr que cela aurait été inutile. Car j'ai beau essayer, je ne peux me résoudre à me tenir à distance de vous. Je sais que malgré votre position inférieure dans la société et l'incompatibilité de nos caractères, malgré le fait qu'une union entre nous serait totalement inadéquate, désapprouvée par le monde, et qu'elle provoquerait sans aucun doute un scandale, la seule option honorable demeure le mariage.

— Et vous croyez que c'est ainsi que vous allez me persuader d'accepter ? s'exclama-t-elle. Vous pensez vraiment que je suis prête à épouser un homme qui n'éprouve pour moi que du désir ? Et contre sa volonté par-dessus le marché ? Vous croyez que j'épouserai un homme qui a si peu de considération pour moi qu'il a sans remords coupé court à notre amitié ? Et qui plus tard m'a séparée de celui que je voulais épouser parce qu'il ne me trouvait pas assez bien pour lui ? Quelqu'un qui, lui, avait une réelle estime pour moi...

— Une réelle estime ? répéta Philippe avec un rire de dérision. Lawrence avait dix-sept ans. Son estime pour vous était basée principalement sur le fait que vous portiez un jupon.

— Et votre estime à vous est plus profonde ?

Il pencha légèrement la tête de côté, un peu comme si elle venait de lui assener une gifle. Ce qu'elle regretta de ne pas avoir fait.

— J'ai avoué ma faiblesse à votre égard, dit-il d'un ton crispé. Êtes-vous obligée d'en profiter ? Je suis un homme mûr, de trente et un ans. Pas un gamin de dix-sept ans. Je connais toutes les conséquences de ma décision.

— Et vous considérez que la mienne ne fait aucun doute ?

— Vous prenez cela pour de la vanité ? Pour ma défense, je peux évoquer mon rang. En m'épousant, vous assurez votre avenir et celui de vos enfants. Vous aurez une fortune, un titre et un statut que toutes les femmes vous envieront. Pardonnez-moi si je suis conscient d'être un excellent parti.

— Je me moque de savoir combien de femmes voudraient vous épouser, Philippe ! La seule question, c'est de savoir si moi je veux vous épouser. Je ne suis pas encore persuadée d'en avoir envie.

— Parce que je ne vous ai pas fait de déclaration d'amour ? Parce que j'ai offensé votre sensibilité ?

— Non ! Parce que vous considérez que je ne suis pas digne de vous et que vous pensez faire une mésalliance.

Philippe ouvrit la bouche pour protester, mais se ravisa.

— Je constate que vous ne niez pas, déclara Maria avec amertume.

— C'est inutile. Ce que vous dites est vrai, votre rang dans la société est très inférieur au mien.

— Oh ! s'exclama-t-elle, indignée. Il y a des moments où je vous déteste vraiment ! Vous n'êtes qu'un... un snob, arrogant et condescendant !

— Quoi ? répliqua-t-il, étonné. Voilà une chose que je nie formellement ! Je ne suis pas snob.

— Oh, oui, vous l'êtes, puisque vous me considérez comme une inférieure.

— Je n'ai jamais dit cela ! s'écria-t-il. Votre rang est inférieur au mien, ce n'est pas du tout la même chose.

— Votre dédain n'en est pas plus acceptable pour autant. Avec la position que j'occupe dans le monde, je suis stupéfaite que vous envisagiez de m'épouser et de souiller par cette union votre arbre généalogique !

— Le fait de regarder la réalité en face n'est pas une marque de dédain. Je suis le septième marquis de Kayne. Ma famille a été parmi les plus importantes d'Angleterre au cours des derniers six cents ans. Depuis le règne d'Henry II, tous les rois et les reines d'Angleterre ont dîné au moins une fois à Kayne Hall. Des premiers ministres et des princesses figurent parmi mes ancêtres. Par devoir envers ma famille, je suis censé épouser une personne de l'aristocratie. Et vous voudriez que je sois heureux qu'une femme de peu d'importance enflamme mes sens, me fasse perdre la raison et la volonté, au point de n'avoir plus d'autre choix que de l'épouser ?

— Je n'ai nullement l'intention d'accepter votre demande. Pardonnez ma sensibilité roturière, monsieur, mais je pense que les gens qui se marient doivent avoir l'un pour l'autre du respect et de l'affection. Il est clair que ce n'est pas notre cas. Ce que vous me proposez n'est pas un mariage, mais une forme d'asservissement.

Philippe la considéra avec incrédulité.

— Je pense que si l'un de nous est asservi, madame, c'est moi. Et quoi qu'il en ait coûté à ma fierté, je vous l'ai avoué. Dans la situation présente, le pouvoir vous appartient.

— Et ce... ce désir qui selon votre propre aveu serait la base de cette union ? Ce désir que vous considérez comme une folie ? Et une folie passagère, en plus ! Quand il s'effacera, par quoi sera-t-il remplacé ? Certainement pas par l'affection, l'amour ou le respect. Bien que j'aie éprouvé ces sentiments pour vous quand nous étions enfants, ils ont aujourd'hui totalement disparu. Et bien que vous soyez très fier de votre statut d'aristocrate, j'avoue que je me suis toujours moquée comme d'une guigne de votre position. Tout ce qui compte à mes yeux, c'est la façon dont vous m'avez traitée. Et puisque nous abordons ce sujet, laissez-moi vous dire que votre attitude a été abominable.

— Je l'ai déjà reconnu, marmonna-t-il. L'autre nuit...

— Pour l'amour du Ciel, je ne fais pas allusion à ce qui s'est passé dans le carrosse ! cria-t-elle, exaspérée. C'est la chose la plus romantique et la plus merveilleuse qui me soit arrivée, quoique la raison m'en échappe complètement.

Sa voix s'étrangla en faisant cet aveu, et elle dut marquer une pause pour se ressaisir.

— Vous me demandez de devenir votre femme, et cependant, la seule tendresse que vous m'avez témoignée, c'est au cours de ces quelques minutes dans votre carrosse.

— Pas seulement, corrigea-t-il. Avez-vous oublié ce qui s'est passé dans cette pièce ? N'était-ce pas un élan de tendresse, Maria ?

— Cette tendresse n'était due qu'au désir physique. En dehors de cela, vous n'avez eu aucune considération pour ma personne. Vous avez rejeté mon amitié, évité ma compagnie, et attribué les pires motifs à ma conduite. Vous m'avez séparée de Lawrence en jouant sur nos faiblesses. Vous saviez qu'il renoncerait à moi pour conserver ses revenus et votre estime. Et vous saviez que j'accepterais votre argent, car mon père venait de mourir et j'étais sans le sou. Vous vous êtes débarrassé de moi comme si j'étais une pauvre fille de cuisine enceinte, et vous prétendez ne m'avoir jamais traitée comme une domestique ? Pas une fois vous n'avez pris le temps de réfléchir à la peine que vos actes me causaient. Vous vous êtes comporté comme un mufle et rien, aucune force sur la terre ni au ciel, ne pourrait me contraindre à vous épouser à présent !

Une ombre passa sur le visage de Philippe, ombre qui pouvait être de la culpabilité ou de la colère. Peut-être même du chagrin. Mais il baissa la tête avant qu'elle ait pu en être certaine, contemplant son chapeau.

— Vous m'avez complimenté pour mon éloquence, dit-il. Mais vous-même avez été remarquablement éloquente, aujourd'hui.

Il reporta les yeux sur elle. S'il avait éprouvé du chagrin, celui-ci était bien caché à présent sous son masque froid d'aristocrate.

— Je vous ai avoué mes sentiments, et j'ai été récompensé puisque vous m'avez avoué en retour les vôtres. Cette conversation fut en somme très révélatrice.

Elle l'observa, le souffle court, trop furieuse pour trouver quoi que ce soit à répondre, et trop blessée pour se soucier de ce qu'il devait ressentir.

— Il me semble qu'il n'y a plus rien à dire, ajouta-t-il. Je ne vous imposerai plus ma présence, et je pense qu'il serait plus sage que nous nous évitions, à partir de maintenant. Je vous souhaite une bonne journée, mademoiselle Martingale.

Il s'inclina et sortit. Maria le regarda par la fenêtre gravir les quelques marches qui remontaient vers la rue. Quand sa silhouette eut disparu, elle voulut se remettre au travail. Mais à peine eut-elle pris sa cuillère qu'elle la reposa violemment sur la table et se détourna du plan de travail.

Elle se mit à arpenter la cuisine de long en large. Au fur et à mesure que les paroles de Philippe lui revenaient à l'esprit, son agitation augmentait.

— *Vous voudriez que je sois heureux qu'une femme de peu d'importance enflamme mes sens, me fasse perdre la raison et la volonté, au point de n'avoir plus d'autre choix que de l'épouser?*

Elle se figea. Dire que ce matin encore, elle avait pensé à lui avec attendrissement. Mais où diable avait-elle la tête ?

— *En m'épousant, vous assurez votre avenir et celui de vos enfants. Vous aurez une fortune, un titre, un statut que les autres femmes vous envieront. Pardonnez-moi si je suis conscient d'être un excellent parti.*

Maria se remit à marcher de long en large. Certaines femmes l'envieraient d'avoir été demandée en mariage par un marquis. Ces femmes la traiteraient d'idiote en apprenant qu'elle avait refusé sa proposition. Si elle avait accepté, cela aurait provoqué un scandale, assurément, mais elle aurait été l'épouse d'un des pairs les plus prestigieux du royaume, et elle n'aurait plus jamais eu besoin de travailler. Elle aurait eu de beaux vêtements, de belles maisons, et aurait pu fréquenter les mêmes cercles que Pru et Emma, ses meilleures amies. Et elle aurait pu avoir des enfants. Des enfants. Elle se figea, en proie à un vague regret. Célibataire, elle s'était résignée depuis quelques années à l'idée qu'elle n'aurait pas d'enfants. Passé l'âge de vingt-cinq ans, les chances qu'avait une femme de se marier diminuaient considérablement. Si elle avait accepté la proposition de Philippe, elle aurait eu l'opportunité d'être mère.

Maria s'efforça de chasser ses regrets. La déclaration de Philippe ne signifiait rien, car elle n'était pas dictée par l'amour. Il n'avait pas non plus de scrupules à l'insulter. Il lui proposait de faire d'elle sa femme, une marquise, la mère de ses enfants, mais à ses yeux elle ne serait jamais son égale.

Dans ces conditions, il était impensable de l'épouser.

— *Cependant, je tiens à exprimer le désir profond et passionné que j'éprouve pour vous.*

Elle marqua une pause en se rappelant ces mots, chargés d'une angoisse véritable. Mais quelle importance? Le désir n'était pas une base sur laquelle on pouvait fonder un mariage. Elle avait eu raison de refuser. C'était une sage décision. Alors, pourquoi se sentait-elle aussi malheureuse ?

Maria se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes.

Chapitre 13

*Mais vous ne vous portez point bien,
vous n'avez point dormi. Le chocolat
vous remettra; mais vous n'avez point
de chocolatière, j'y ai pensé mille fois;
comment ferez-vous ?
Madame de Sévigné*

Philippe gagna sa porte à longues enjambées, encore plus frustré qu'une demi-heure plus tôt en sortant de chez lui.

— *Je pense que les gens qui se marient doivent avoir l'un pour l'autre du respect et de l'affection. Il est clair que ce n'est pas notre cas. Ce que vous me proposez n'est pas le mariage, c'est une forme d'asservissement.*

— Certes, être marquise avec mille livres par mois d'argent de poche, c'est un asservissement, grommela-t-il en montant les marches du perron.

Tandis qu'être enchaînée aux fourneaux d'une cuisine surchauffée, à faire du pain vingt heures par jour, est une libération.

Il entra dans la maison, et dut faire un effort pour ne pas claquer la porte violemment derrière lui. Il lui avait offert bien plus qu'une femme de son milieu pouvait espérer obtenir, et tout ce qu'il avait eu en récompense, c'était une série de condamnations cinglantes.

Une fois dans sa chambre, il constata que son valet était profondément endormi dans le dressing. Il aurait dû se coucher également, mais les mots de la jeune femme résonnèrent encore dans sa tête pendant qu'il se déshabillait.

— *Un marquis n'a pas besoin d'épouser une fille de cuisine pour la mettre dans son lit.*

Il eut un petit rire de dérision. S'il l'avait considérée comme une servante, il n'aurait jamais laissé des liens d'amitié se tisser entre eux quand ils étaient enfants. Elle n'aurait eu le droit de lui parler que s'il lui adressait la parole, se serait aplatie contre les murs du couloir pour le laisser passer, et ne lui aurait donné que des objets posés sur un plateau afin d'éviter que leurs doigts se touchent.

Et tout le village aurait pu se moquer d'elle parce qu'elle ne savait pas jouer au cricket, sans qu'il s'en soucie le moins du monde. Ensuite, elle aurait pu partir en pension sans savoir un seul mot de français, et il s'en serait fichu comme de l'an quarante.

Philippe alla se coucher, mais garda les yeux fixés au plafond tandis que les accusations de Maria tourbillonnaient dans sa tête.

— *Vous vous êtes comporté comme un mufle.*

Il rejeta les draps et quitta le lit. Inutile d'essayer de dormir. De toute façon, l'aube apparaissait déjà. Il tira les tentures pour laisser entrer la faible lumière du petit matin, puis alla verser de l'eau dans la bassine posée sur la table de toilette, et s'aspergea le visage d'eau froide.

Il devait garder ses distances avec elle s'il voulait recouvrer un brin de bon sens. Il était déjà parvenu à le faire une fois, mais uniquement parce qu'il

l'avait éloignée. Ce n'était plus envisageable à présent, puisqu'elle avait refusé l'argent qu'il lui offrait pour partir, et en dépit des accusations qu'elle lui avait lancées il n'était pas un malotru. Jamais il ne se résoudrait à la faire expulser pour se débarrasser d'elle.

Ce qui signifiait qu'il n'avait plus qu'une solution.

Philippe alla dans le dressing, posa la main sur l'épaule du valet endormi et le secoua.

— Gaston, j'ai besoin de vous, annonça-t-il quand l'homme ouvrit les yeux. Le valet quitta son lit de camp en se frottant les paupières d'un air las.

— Oui, monsieur? demanda-t-il en réprimant un bâillement.

— Désolé de vous réveiller si tôt, Gaston, mais j'ai décidé de rentrer à Kayne Hall aujourd'hui, et je veux attraper le premier train à Paddington. Je sais que ce manque de considération prouve que je suis un mufle, ajouta-t-il en regagnant sa chambre, mais je n'y peux rien.

— Monsieur? balbutia Gaston, ahuri.

— Ne faites pas attention à ce que je dis.

Il faisait un temps idéal pour voyager. Le soleil brillait, la température était douce, et dès que Philippe et son valet eurent quitté Londres, ils respirèrent un air pur et vivifiant. Lorsqu'ils eurent fait la moitié du trajet, Philippe sentit son moral remonter à l'idée qu'il approchait du Hampshire.

Il avait télégraphié à M. Jamison de la gare de Paddington, pour avertir le majordome qu'il arriverait dans l'après-midi, et lui demander d'envoyer deux valets et une voiture à la gare de Combeacre. Mais il constata que ses valets n'étaient pas les seuls à l'attendre sur le quai de la gare.

Lawrence éclata de rire en voyant son expression.

— Quand tu as envoyé ce télégramme à Jamison, tu étais loin de te douter que je viendrais te chercher !

— En effet, admit Philippe. J'ignorais que tu te trouvais à Kayne Hall.

— Nous sommes arrivés il y a trois jours. Un peu en avance sur notre programme, je sais. Mais en vérité, il ne faut pas si longtemps que ça pour faire le tour des chantiers navals, n'est-ce pas ?

— Et tu n'as même pas pensé à me télégraphier pour me prévenir ?

— J'avais l'intention de le faire. Je t'assure, affirma Lawrence en croisant le regard sceptique de son frère.

Il jeta un coup d'œil au valet de Philippe, qui s'occupait des bagages avec le porteur et les deux valets.

— Gaston, une voiture avec un cocher attend devant la porte de la gare pour les bagages. Occupez-vous de tout, voulez-vous ? J'emmène votre maître avec moi.

Gaston lança un coup d'œil à Philippe, qui acquiesça d'un hochement de tête et suivit son frère le long du quai. Celui-ci s'arrêta devant un petit bâtiment.

— Nous rentrons à la maison avec ma voiture personnelle.

— Tu as acheté un équipage ?

— Oui, dit Lawrence en désignant un cabriolet noir avec des roues jaunes.

Qu'en penses-tu?

Philippe examina le cabriolet à deux places.

— C'est un beau véhicule pour la campagne, dit-il. Mais il ne te sera pas très utile en ville. Pourquoi ne te sers-tu pas d'une de mes voitures ?

— Oh, je ne sais pas, murmura Lawrence en grimant sur le siège. À vrai dire, tes voitures ne pourront pas me servir à grand-chose, puisque ma maison se trouvera dans le Berkshire.

— Dans le Berkshire ?

Philippe se figea, en équilibre sur le marchepied, et regarda son frère qui afficha un grand sourire.

— Tu veux parler de Rose Park ?

— Oui, mon frère, Rose Park. Nous aurons besoin d'une voiture à nous là-bas, tu ne crois pas ?

— Nous? répéta Philippe en prenant place à côté de son frère. Mlle Dutton est-elle incluse dans ce « nous » ?

Lawrence se mit à rire.

— Voyons, tu le sais bien.

Philippe fut submergé par le soulagement en ayant la confirmation de cette nouvelle. Avec Lawrence, on ne savait jamais à quoi s'attendre.

— Je suis enchanté.

— Enchanté, mais pas vraiment surpris, hein ? Mais en fait, pourquoi le serais-tu ? ajouta Lawrence avec un petit rire, tout en faisant claquer les rênes. Tu savais bien que c'était ce qui arriverait quand tu m'as confié le colonel et sa famille pour leur faire faire le tour de nos propriétés.

Philippe tendit les mains devant lui.

— Oui, c'était ce que j'espérais, admit-il. C'est une charmante jeune fille, de bonne famille, et elle semble te rendre heureux.

— Je suis heureux, en effet. Tu avais raison de me pousser dans ce sens...

Maria t'a percé à jour, n'est-ce pas ?

Philippe réprima un grognement de contrariété. Bon sang, cela faisait dix bonnes minutes qu'il ne pensait plus à elle !

— Que veux-tu dire ? répliqua-t-il, agacé.

— Tu ne te rappelles pas ce soir, il y a deux mois, dans sa cuisine ? Quand elle t'a taquiné en disant que tu sais toujours ce qui est bon pour les autres ? Eh bien, c'est vrai. Et j'avoue que c'est parfois irritant. Certaines fois, j'aurais aimé que tu te trompes.

— Vraiment ?

Philippe laissa son regard glisser sur la campagne environnante, et se demanda ce que dirait son frère s'il savait ce qui s'était passé.

— Non, pas vraiment, concéda Lawrence. Mais zut alors, c'est dur d'avoir un frère aîné qui sait toujours tout, qui ne se trompe jamais, et qui ne franchit jamais les limites ! Tout le monde te trouve parfait.

Non, pas tout le monde... Lawrence émit un rire bref.

— Si tu savais comme je t'en ai voulu d'être comme ça !

— Je sais.

Philippe garda le silence un moment puis, faisant un effort pour s'exprimer d'une voix neutre, il s'enquit :

— Je suppose que tu fais allusion à cette histoire de fugue avec Maria ?

— Essentiellement, oui. C'est bizarre que nous n'en ayons jamais parlé,

non ? Ce n'est plus nécessaire, en réalité, après tout ce temps, dit Lawrence en haussant les épaules. J'ai fini par comprendre que tu avais agi dans notre intérêt. Le sien autant que le mien. Et finalement, tout s'est arrangé pour le mieux, comme tu le disais. Tu vois ? Tu as toujours raison. Le ton de Lawrence avait une telle légèreté que Philippe lui lança un coup d'œil acéré. Mais il ne put distinguer la moindre amertume sur les traits de son frère.

Comme s'il avait senti son regard posé sur lui, Lawrence se tourna dans sa direction. Il sourit, et le malaise de Philippe se dissipa.

— À vrai dire, c'est un peu écœurant, Philippe. Le fait que tu ne te trompes jamais. Tu ne pourrais pas te casser la figure de temps en temps ? se moqua-t-il en reportant son attention sur la route. Cela m'aiderait à me sentir mieux, et ça te ferait du bien. Ainsi, tu cesserais de croire que tu es meilleur que les autres.

Philippe eut un tressaillement de contrariété.

— Je ne me crois pas meilleur que les autres, et je me suis cassé la figure un bon nombre de fois.

— Je n'en ai jamais été témoin.

— C'est ridicule ! Et, en parlant de Mlle Martingale, tu aurais pu me prévenir avant de quitter la ville que tu l'avais chargée de préparer les desserts pour le bal du 1er Mai !

Lawrence émit un grognement.

— Oh, mon Dieu, j'avais complètement oublié !

— Oui, c'est ce que j'ai compris... le jour où je l'ai vue débarquer à la Hawthorne Shipping. Elle est entrée dans mon bureau en déclarant que comme tu n'étais pas disponible, elle était obligée de traiter cette affaire avec moi.

— Désolé, mon vieux. J'espère que tu ne l'as pas mise à la porte ?

— Tu sais très bien que je n'aurais pas fait une chose pareille, puisque tu avais passé un contrat avec elle, fit-il observer sèchement.

Lawrence eut un rire penaud.

— Eh bien, apparemment, tout s'est bien passé. Nous avons entendu dire que le bal avait été un succès, et vous ne vous êtes pas entretués.

Philippe dut fournir un immense effort pour garder un air d'indifférence.

— Nous avons réussi à nous contenir.

— Rude épreuve, n'est-ce pas ?

Sans attendre la réponse de son frère, il continua :

— J'aimerais bien savoir ce qu'elle a fait pour te contrarier. Et ne me dis pas que c'est à cause de ce projet de fugue, je ne te croirai pas. Tu lui en voulais bien avant cette affaire.

Philippe décida qu'il valait mieux faire dévier la conversation.

— Tout en te promenant à droite et à gauche, as-tu fini par convaincre le colonel de nous confier la construction de ses transatlantiques ?

Mais Lawrence avait décidé d'être assommant. Il ne tomba pas dans le panneau.

— Ne peux-tu te réconcilier avec Maria ? Comme je le disais, cette histoire de fugue est loin à présent. L'eau a passé sous les ponts, tout est pardonné

et oublié. Il n'y a aucune raison de ne plus être amis avec elle.
Amis. Éprouvant soudain le besoin de s'éloigner de son frère, Philippe désigna le côté de la route.

— Tu veux bien arrêter la voiture, Lawrence? Dépose-moi par ici.

— Pour quelle raison ?

— Fais ce que je te demande, je t'en prie.

— J'ai l'impression d'avoir touché une corde sensible, murmura Lawrence en arrêtant le cabriolet.

— Pas du tout. Je... euh... je veux jeter un coup d'œil à la ferme. Je n'ai pas eu l'occasion de le faire, la dernière fois que je suis venu.

— Je peux t'y conduire en voiture.

— Non, ce n'est pas la peine. Je préfère marcher. J'ai passé la matinée enfermée dans le train, et j'ai besoin de me dégourdir les jambes. De toute façon, il n'y a pas plus d'un kilomètre à parcourir.

Lawrence le considéra d'un air peu convaincu, mais au grand soulagement de Philippe, il n'insista pas davantage.

— Tu seras rentré pour le thé, j'espère?

Philippe acquiesça d'un signe de tête, et son frère fit claquer les rênes. La voiture repartit. Il pénétra dans la forêt et se dirigea vers les fermes. Mais quand il parvint près de l'étang, il s'arrêta pour contempler l'immense saule pleureur qui se dressait sur l'autre rive.

— *Si nous avions une corde, nous pourrions faire une balançoire.*

Même à cette distance, il distinguait la marque laissée sur l'arbre par la branche qui avait cassé, au-dessus de l'eau. En revanche, il ne pouvait distinguer celle où Maria était assise lorsqu'il l'avait vue pour la première fois. Sans réfléchir, il contourna l'étang afin de s'approcher. Mais, parvenu à mi-chemin, il prit conscience de ce qu'il était en train de faire et s'arrêta, s'efforçant de penser à la dernière fois qu'il était venu là.

Après avoir appris le projet de fugue de Lawrence et Maria, il avait expédié Lawrence à Oxford, et donné un chèque et une lettre de recommandation à Maria avant de lui faire quitter la maison. Puis il était venu sous cet arbre pour la dernière fois, et avait fait le serment de ne plus jamais revenir ici. De ne plus ressentir tout ce qu'il avait ressenti ce jour-là. Il s'était promis d'oublier Maria, de laisser tout cela derrière lui.

Les mâchoires serrées, Philippe tourna le dos au saule pleureur et s'éloigna. Il l'avait déjà oubliée une fois. Par Dieu, il l'oublierait encore.

La grand-rue de Combeacre était toujours très encombrée le dimanche.

Après le second office

de la matinée, les habitants du village aimaient s'y promener et échanger les derniers potins.

— Je n'arrive pas à y croire, déclara Lawrence alors qu'ils déambulaient dans la large rue pavée. C'est extraordinaire.

Cynthia, qui marchait à son côté, laissa fuser un rire joyeux.

— Pourquoi dites-vous cela, mon chéri ? Cette promenade dans le village me paraît très naturelle.

— Naturelle? répéta Lawrence en secouant la tête. On voit bien que vous êtes américaine, Cynthia. Vous ne connaissez rien à la vie dans un village

anglais. Un marquis ne se promène pas le dimanche parmi la foule. Cela ne se fait pas.

Mme Dutton, qui se trouvait devant eux au bras de son mari, jeta un coup d'œil à Philippe qui fermait la marche.

— Mais, Lawrence, c'est pourtant ce que fait votre frère, fit-elle observer.

— Et j'ai été très étonné quand il a proposé cette promenade. Philippe ne fait jamais quoi que ce soit sur un coup de tête.

— Ce n'est pas un coup de tête, précisa Philippe. Je me promène toujours dans la grand-rue le dimanche, lorsque je séjourne à Kayne Hall.

Il désigna quelques cottages au toit de chaume, un peu plus loin.

— Après tout, certains de nos métayers vivent ici. Il est de mon devoir de m'assurer que leurs cottages sont en bon état.

— C'est exact, mais je n'en suis pas moins stupéfait. Père délégua cette responsabilité à notre régisseur. Ce qui est très compréhensible, d'ailleurs, ajouta Lawrence en riant. Père était très snob.

Philippe s'immobilisa sur le trottoir, et une des accusations proférées par Maria lui revint à l'esprit.

— *Vous n'êtes qu'un snob, arrogant et condescendant !*

Il se tourna pour observer son reflet dans la vitrine de la librairie. Quand les paroles de cette femme cesseraient-elles de le hanter ?

Il n'était pas snob. Il n'avait jamais été snob. Mais il était marquis, bon sang. Et elle n'était que la fille d'un cuisinier. Socialement, Maria était loin d'être son égale. Et de toute façon, ce n'était pas lui qui avait érigé toutes ces distinctions entre les classes sociales...

— Diable, Philippe, que regardes-tu ?

— Quoi ?

Il tressaillit et se trouva nez à nez avec son frère. Le reste du petit groupe venait de s'arrêter devant la boutique de Mme Woodhouse, et contemplait les robes exposées derrière la vitrine. Philippe cligna les paupières et secoua la tête.

— Excuse-moi, Lawrence. Que disais-tu ?

— Je me demandais simplement ce qui te fascinait autant. Je t'ai appelé trois fois, mais tu ne m'as pas entendu. Tu étais cloué sur place, devant la vitrine de Parrish.

Lawrence posa les mains contre la vitre de part et d'autre de son visage pour se protéger de la lumière, et examina l'intérieur poussiéreux de la librairie.

— Hmm, voyons... un traité sur l'élevage, un roman de Trollope, les oeuvres complètes de Shakespeare. Tu as probablement déjà tout cela dans ta bibliothèque, aussi je ne vois pas...

— Penses-tu que je suis snob ?

— Quoi ?

Lawrence le regarda avec stupéfaction. Était-ce la question qui l'étonnait, ou la brusquerie avec laquelle elle avait été posée ? Philippe n'aurait su le dire. Mais il lui parut soudain très important d'obtenir une réponse.

— Qu'en penses-tu ? insista-t-il. Tu as dit il y a un instant que père était snob. Est-ce que je suis comme lui ? Snob et condescendant ? Me trouves-

tu hautain ?

— Eh bien...

Son frère considéra la question, la tête inclinée sur le côté.

— Oui, je pense que tu es tout cela. Désolé, mon vieux, se hâta-t-il d'ajouter en voyant la mine consternée de Philippe. Mais tu es tellement à cheval sur les convenances. Et quand quelque chose te déplaît, tu as une façon de le faire comprendre sans même prononcer un mot. C'est réellement intimidant. Et un peu... hautain.

— Je vois.

— Il y a aussi ta façon de marcher, bien entendu.

— Pour l'amour du Ciel, que reproches-tu à ma façon de marcher ?

— Tu avances dans la foule comme si tu trouvais normal que les gens s'écartent sur ton passage. Ce qu'ils font, naturellement. Je veux dire... tu es le marquis. Mais c'est assez extraordinaire à voir. Un peu comme la mer Rouge se retirant pour laisser passer Moïse, tu vois. Et tout le monde s'incline.

Lawrence ôta son chapeau, le maintint d'une main dans son dos, et s'inclina profondément en posant l'autre main sur sa poitrine.

— « Place au seigneur Kayne, notre maître. »

— Allons, tu es ridicule. Lawrence se redressa et se mit à rire.

— Peut-être, mais...

Il s'interrompt, distrait par quelque chose qu'il vit par-dessus l'épaule de Philippe.

— Voilà Bramley. Tiens donc, je crois qu'il a pris sa nouvelle jument.

Philippe pivota sur ses talons et vit que le châtelain venait vers eux, avec une jolie jument alezane.

— Il est passé chez nous la veille de ton arrivée. Il voulait savoir quand tu nous rejoindrais à Kayne Hall, car il tenait à te montrer la nouvelle jument qu'il a ramenée des États-Unis. J'ai oublié de t'en parler. Je suis terriblement distrait.

— En effet, marmonna Philippe.

Puis il reporta son attention sur le vieux gentleman corpulent.

— Bonjour, monsieur Bramley.

— Lord Kayne. Monsieur Hawthorne.

Bramley conduisit la jument sur le côté de la route, et Philippe et Lawrence le rejoignirent.

— Monsieur, dit Lawrence en désignant les Dutton, qui s'approchèrent.

Vous vous souvenez de ma fiancée, Mlle Dutton ? Et de ses parents ?

— Oui, naturellement, répondit le châtelain en s'inclinant. Comment allez-vous ? Mais, monsieur Hawthorne, il me semble que vous m'aviez dit que votre frère ne viendrait pas ces jours-ci ?

— N'en veuillez pas à Lawrence, monsieur Bramley. Ce voyage n'était pas prévu, expliqua Philippe. Mon frère a été le premier surpris par mon arrivée. Je vois que vous avez une nouvelle jument ?

— Oui, je l'ai achetée dans le Kentucky. J'ai vu de très beaux chevaux, là-bas.

— Oui, ils ont de magnifiques élevages dans ce pays.

Philippe flatta l'encolure du cheval, qui effleura sa main du bout de ses naseaux, avec un petit hennissement.

— Désolé, ma fille, dit-il en ouvrant la main. Je n'ai pas de sucre à te donner.

La nouvelle parut contrarier l'animal qui secoua sa crinière d'un air indigné, ce qui les fit tous éclater de rire. Philippe lui tapota le nez, puis fit glisser ses doigts le long de son cou.

— C'est un bel animal, dit-il en l'examinant. Accepteriez-vous de la vendre ? Il me faut des poulinières de qualité pour mon écurie.

Le vieil homme secoua la tête.

— Je ne l'ai pas ramenée du Kentucky pour la revendre, lord Kayne. Je la garde pour mon écurie.

— Je suis toujours prêt à payer une belle somme pour des chevaux de qualité, monsieur Bramley.

Mais le châtelain continua de secouer la tête d'un air obstiné.

— Je vous offrirai naturellement le premier poulain qui naîtra de son accouplement avec Alexander.

À ces mots, le vieil homme hésita. Alexander était le plus bel étalon de l'écurie de Kayne Hall.

— Cela fait une petite différence, admit-il. Je dois me rendre à Londres prochainement. Je réfléchirai à votre offre pendant mon voyage.

— Excellent. Je vais vous donner mon adresse en ville, répliqua Philippe en glissant la main dans la poche de sa veste. Je ne réside pas dans ma maison de Park Lane en ce moment. Voici mon adresse actuelle.

Il sortit une carte de son étui d'argent. Mais à ce moment, plusieurs cartes s'échappèrent de l'étui, ainsi que le ruban de Maria. Les cartes s'éparpillèrent sur le sol. Philippe se baissa vivement pour récupérer le ruban, mais son frère fut plus rapide.

— Qu'est-ce que c'est ? s'exclama Lawrence en brandissant le morceau de tissu rose pâle.

Il se figea soudain. Son regard vint se fixer sur Philippe, qui demeura muet.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Cynthia en s'approchant.

Lawrence cacha prestement le ruban au creux de sa main.

— Rien, ma chérie, répondit-il en déposant le tissu dans la main tendue de son frère.

Puis il se pencha pour ramasser les cartes éparpillées. Philippe poussa un soupir de soulagement, fourra le ruban dans sa poche, et reporta son attention sur Bramley.

— N'hésitez pas à m'avertir si vous vous décidez à vendre votre jument, monsieur, dit-il en tendant sa carte au gentleman.

— Je ne vous promets rien, mais j'y réfléchirai. Philippe eut un sourire forcé.

— C'est de bonne guerre.

Le châtelain s'éloigna avec son cheval, et Philippe prit le paquet de cartes de visite que lui tendait son frère. Il les rangea dans l'étui, et remit celui-ci dans sa poche. Ils continuèrent leur promenade dans la grand-rue, mais si Philippe espérait que le ruban de Maria Martingale était oublié, il se

trompait. Lawrence lui murmura :

— Tu sais, à propos de ce ruban... Philippe ne le laissa pas aller plus loin.

— Pas question de discuter de cela, Lawrence, chuchota-t-il d'un ton farouche. Ni maintenant ni jamais.

Son frère écarquilla les yeux, mais hocha docilement la tête. Au grand soulagement de Philippe, la discussion en resta là.

Dès qu'ils arrivèrent au château, Philippe monta dans son bureau et tira le ruban de sa poche, avec l'idée de se débarrasser de ce stupide souvenir.

Mais ses doigts demeurèrent crispés sur le morceau de soie au-dessus de la corbeille à papier. Impossible de se résoudre à le lâcher.

Il n'avait pas le droit de le jeter. Il devait le lui rendre.

Combien de temps resta-t-il ainsi, immobile ? Il n'aurait su le dire. Il lui sembla que ce moment durait des heures.

Puis, dans un geste infiniment lent, il porta le ruban à ses lèvres, savourant le parfum de vanille et de cannelle qui ne subsistait plus que dans son imagination. Au bout de quelques minutes, il replaça le ruban dans l'étui, et sortit du bureau. Le jour où il parviendrait à rendre ce ruban à Maria Martingale, il aurait définitivement surmonté l'attrance qu'elle lui inspirait.

Le mois de mai passa rapidement. Philippe discutait de la construction des navires avec le colonel Dutton. Il s'occupa des affaires du domaine, évitant soigneusement le saule pleureur, les cuisines, et tous les endroits qui lui rappelaient Maria. Il rendit visite à ses voisins, fit le tour des fermes, participa aux ventes aux enchères et prit part aux affaires locales de Combeacre. Le fait de remplir ces devoirs l'aida à garder en tête la position qui était la sienne, et les responsabilités qui lui incombaient.

Au bout d'un mois, les accusations cinglantes de Maria cessèrent de résonner dans sa tête, et il retrouva l'équilibre qui était le sien avant qu'elle réapparût dans sa vie. Aussi, lorsque Lawrence suggéra de retourner en ville pour la fin de la saison, décida-t-il de rentrer également. Il avait quitté Londres brusquement, laissant beaucoup d'affaires en suspens. Il devait aussi conclure la signature des contrats avec le colonel Dutton, et définir les nouvelles responsabilités de son frère au sein de la Hawthorne Shipping.

La veille de leur départ, Philippe se rendit à l'étang. Campé sous le saule, il observa la branche cassée, au bout de laquelle ils avaient fixé cette maudite corde, des années auparavant. Il n'éprouva rien.

Cette nuit-là il dormit paisiblement, sans rêver d'elle. Et quand il s'éveilla le lendemain matin, il eut l'impression d'être redevenu lui-même. Lorsqu'il sortit le ruban de l'étui de cartes de visite, il ne parvint pas à retrouver le parfum de ses cheveux.

Sa folie avait disparu.

Chapitre 14

*Elles se sont retirées au bout de la galerie,
pour prendre le thé et s'entretenir des scandales,
selon leur vieille habitude.*

Philippe lui manquait.

Chaque fois qu'elle pensait à sa demande en mariage, elle était submergée par une myriade d'émotions contradictoires. L'indignation, le plaisir, l'excitation, le chagrin... Au bout de quatre semaines, elle se trouva plongée dans une telle confusion qu'elle eut l'impression d'avoir complètement perdu le nord.

Après des nuits passées à ressasser la confession de Philippe et l'aveu du désir qu'il éprouvait pour elle, après avoir revécu ces moments enfiévrés dans son carrosse, s'être discrètement renseignée auprès de ses domestiques au sujet de la date de son retour, Maria fut bien obligée d'admettre l'horrible vérité.

Il lui manquait.

Il fallait secouer cet étrange tourbillon d'émotions, et Maria décida qu'elle avait besoin pour cela d'une journée de repos. Aussi, le dimanche après-midi, confia-t-elle la boutique à Mlle Simms pour aller prendre le thé avec ses amies dans son ancien logement de Little Russell Street.

Le thé du dimanche après-midi était devenu un rituel pour les jeunes femmes de Little Russell Street, bien avant que Maria vienne partager un appartement avec Prudence, onze ans plus tôt. La plupart des dames de l'immeuble étaient célibataires et avaient un emploi. Elles étaient dactylos, ou vendeuses, et travaillaient jusqu'au samedi midi. Après quoi, elles étaient libres jusqu'au lundi. L'emploi du temps de Maria était plus irrégulier que celui de ses camarades, toutefois elle s'était toujours arrangée pour se garder quelques heures après l'office du dimanche, afin de prendre le thé avec ses amies. Mais depuis qu'elle avait ouvert sa pâtisserie trois mois auparavant, elle n'avait pas pu s'accorder ces quelques heures pourtant si précieuses.

En contemplant l'immeuble de briques rouges où elle avait habité si longtemps, avec ses volets verts, ses jardinières de géraniums et ses rideaux de dentelle, Maria éprouva une bouffée de nostalgie. Quand elle avait décidé d'acheter son magasin et s'était courageusement embarquée dans cette aventure, elle n'avait pas prévu qu'il lui resterait si peu de temps à consacrer à ses amies. Ni que la solitude pèserait si lourd.

— Bonjour tout le monde ! lança-t-elle en s'arrêtant dans le hall pour ôter son chapeau.

Des exclamations de joie saluèrent son arrivée, et Mme Morris émergea aussitôt du salon pour venir l'accueillir.

— Maria, ma chérie ! Quelle joie de vous voir ! Maria accrocha son sac à une patère, et embrassa la propriétaire des lieux sur les joues.

— C'est la journée des surprises ! ajouta Mme Morris en la poussant gentiment vers la porte du salon.

— Des surprises ? répéta Maria, intriguée.

Mais elle comprit en découvrant Prudence et Emma dans le salon. Tout comme Maria, la duchesse de St. Cyres et la vicomtesse Marlowe avaient des vies bien éloignées de ce qu'elles avaient connu à Little Russell Street,

et elles ne pouvaient pas souvent venir prendre le thé le dimanche après-midi.

En revanche, Lucy et Daisy Merrick vivaient toujours ici, ainsi que Miranda Dickinson. La chère petite Mme Inkberry n'habitait plus à Little Russell Street depuis longtemps, mais elle était présente également. C'était la plus vieille amie de Mme Morris, et elle venait toujours pour le thé le dimanche après-midi.

Maria les embrassa les unes après les autres. Ensuite, Mme Morris la fit asseoir dans un canapé à côté de Daisy, et pendant qu'elle ôtait ses gants, elle lui servit une tasse de thé.

— Vous avez l'air fatiguée, ma chère enfant, déclara Mme Morris en lui tendant sa tasse. Vous prendrez un scone avec de la crème, naturellement ?

— Oui, merci.

Maria posa l'assiette à gâteaux sur ses genoux, saisit la tasse de thé et se renversa contre les coussins du canapé en soupirant.

Mme Inkberry se pencha vers elle pour l'observer.

— Je lui trouve les traits tirés, Abigail, acquiesça-t-elle en lançant un bref coup d'œil à Mme Morris. J'espère que vous ne travaillez pas trop dur, dans votre boutique.

— Je suis un peu fatiguée, admit-elle.

Cependant, elle se garda bien d'expliquer que la raison de cette fatigue était le manque de sommeil causé par l'homme le plus exaspérant de Grande-Bretagne.

— Il y a une grande activité à la boulangerie, avança-t-elle en guise d'excuse.

Elle décida de changer de sujet avant que les deux vieilles dames ne lui fassent la morale.

— Quelles sont les nouvelles ?

— Nous nous demandions ce qu'allait faire Daisy, maintenant que Ledbetter et Ghent l'ont mise à la porte, expliqua Lucy.

Elle se rembrunit et lança un regard noir à sa sœur.

— Quoi ?

Maria se tourna vers la jeune fille. Celle-ci baissa la tête d'un air coupable, enroulant une mèche rousse autour de son doigt.

— Tu as encore perdu ton emploi ?

Daisy se mordit les lèvres, penaude, et hocha la tête.

— Oui, hier.

— Vraiment, Daisy ! s'exclama sa sœur, exaspérée. Si tu continues comme ça, je finirai par ne plus te trouver de place nulle part. Comment veux-tu que je dissimule le fait que tu as perdu sept places en quatorze mois, et que tu n'as obtenu qu'une seule lettre de recommandation ?

Daisy cessa de triturer ses cheveux et croisa les bras.

— Cette fois, ce n'était pas ma faute ! lança-t-elle d'un ton rebelle.

Maria devina quels mots Lucy avait sur le bout de la langue : « Selon toi, ce n'est jamais ta faute. » Emma s'empressa d'intervenir :

— Mon mari pourra peut-être trouver une place pour Daisy chez Marlowe

Publishing. Ils ont sans cesse besoin de dactylos.

— Tu taperas peut-être les manuscrits de mon époux, commenta Prudence en riant. Ce serait drôle. Quoique... le duc a une écriture épouvantable.

— Ce que je voudrais, en réalité, c'est devenir écrivain, révéla Daisy. Comme le duc, avec ses guides de voyage. Ou comme toi, Emma, avec tes manuels de savoir-vivre.

— Je vois d'ici ma sœur écrivant des manuels de savoir-vivre ! s'écria Lucy en levant les yeux au ciel. Vous imaginez ? La bonne société londonienne ne serait plus tout à fait la même !

Daisy fit une grimace qui fronça son petit nez piqué de taches de rousseur.

— D'accord. Alors, je deviendrai actrice.

Elle pressa une main sur son front, poussa un soupir à fendre l'âme et se laissa tomber contre le dossier du canapé.

— « Roméo, Roméo ! Pourquoi es-tu Roméo ? Renie ton père... »

— C'est hors de question, rétorqua Lucy. Cette profession est immorale. Ciel ! songea Maria, amusée. C'était exactement le genre de commentaire qu'aurait fait Philippe.

Cette pensée l'agaça. Ne pouvait-elle faire sortir cet homme de son esprit, ne serait-ce qu'une demi-journée ? Elle dut fournir un effort pour se concentrer sur la discussion qui se poursuivait.

— Je sais que ce n'est pas possible, disait Daisy. Mais ce doit être tellement excitant comme profession ! Comme Sarah Bernhardt, vous savez. Vous vous rappelez quand nous sommes toutes allées à Covent Garden pour la voir dans Pauline Blanchard ? Elle était divine.

— Tu pourrais écrire des pièces de théâtre, suggéra Prudence.

— Cela la mettrait tout de même en contact avec des gens qui ne sont pas fréquentables, fit remarquer Mme Morris.

— Des acteurs, précisa Mme Inkberry, en lançant un terrible regard d'avertissement à la jolie rouquine assise dans le canapé.

— Et tout le monde sait que les acteurs ont mauvaise réputation, se moqua Miranda. Notre petite Daisy risquerait de recevoir des demandes louches !

— Un homme m'a fait une proposition, déclara Maria de but en blanc.

Elle fit la grimace. Bon sang, elle avait pourtant décidé d'oublier Philippe. Ce n'était pas en racontant à ses amies qu'il l'avait demandée en mariage qu'elle y parviendrait.

Des exclamations de surprise fusèrent. Maria fut aussitôt bombardée de questions et de commentaires.

— Qui est-ce ? Est-ce qu'il est beau ? s'enquit Miranda.

— Était-ce une offre déshonorante ? T'a-t-il proposé une maison ? des bijoux ? un carrosse ? s'enquit Daisy.

— Daisy ! gronda Lucy.

— Maria, ma chère, dit doucement Mme Morris, nous ignorions que vous aviez des... soupirants de ce genre. J'espère que... non, je suis certaine que vous avez envoyé promener cet individu de belle façon.

Maria rougit en comprenant à quoi elles pensaient.

— Oh, mais ce n'était pas...

— Naturellement, elle l'a envoyé promener, Abigail, intervint Mme Inkberry,

devançant les explications de Maria. Notre petite Maria est une jeune femme respectable.

Se penchant vers celle-ci, elle lui tapota le genou.

— Ma pauvre enfant, être soumise à de tels maux ! Mais je crains que ce ne soit pas très surprenant, poursuivit-elle en se renfonçant dans son fauteuil. Nous savons comment sont les hommes, et notre petite Maria est une jeune femme célibataire, qui est dans le commerce. Ces choses-là arrivent couramment.

— Les hommes sont immondes ! s'écria Prudence. Ce n'est pas parce qu'une jeune femme est dans le commerce qu'elle est forcément de mœurs légères !

Elle considéra Maria avec consternation.

— Oh, je savais que j'aurais dû te constituer une dot, au lieu de te prêter de l'argent ! Emma et moi aurions pu te présenter dans la bonne société. Jolie comme tu es, tu aurais déjà reçu des douzaines de demandes honorables. Mais il n'est pas trop tard, enchaîna-t-elle en posant sa tasse un peu bruyamment. Qu'en penses-tu, Emma ?

— Naturellement, nous pourrions introduire Maria dans la bonne société, répondit Emma. Il faudrait que sa dot soit importante, car elle n'a pas de parents dans la noblesse, et comme tu le disais, elle est dans le commerce. Mais...

— Ce n'était pas une proposition malhonnête ! s'écria Maria, interrompant ce flot de commentaires. C'était une demande en mariage.

Un lourd silence s'abattit dans la pièce. Toutes ses amies la regardèrent.

— Votre réaction n'est pas très flatteuse, grommela-t-elle au bout de quelques secondes. Je sais que je vais avoir trente ans et que je suis laissée pour compte, mais est-il si surprenant que je reçoive une demande en mariage ?

— Pardonne-nous, ma chérie, dit Emma, l'air affligé. Si nous avons eu cette réaction, c'est seulement parce que nous discutons de propositions malhonnêtes avant ton arrivée. Et nous ne savions pas...

Elle s'interrompit et regarda autour d'elle.

— Je pense que je parle en notre nom à toutes, si je dis que nous ignorions que tu avais un soupirant.

— Je ne le savais pas non plus, marmonna Maria.

Daisy s'exclama :

— Eh bien ? Qui est-ce ?

— C'est peut-être ce M. Hawthorne ? suggéra Lucy. Ne t'avait-il pas déjà présenté sa demande il y a quelques années ? Pru nous a dit qu'il vivait dans la maison voisine de ta boutique.

— Ce ne peut pas être lui, protesta Prudence en secouant la tête. Il est fiancé à Mlle Cynthia Dutton.

— Vraiment ? dit Maria, saisissant la balle au bond.

Elle voulait à tout prix faire dévier la conversation, afin d'éviter de plus amples explications.

— Je ne le savais pas, enchaîna-t-elle. Lawrence a quitté la ville il y a deux mois, avec les Dutton. J'ai entendu dire qu'ils étaient à Kayne Hall, avec...

hum... avec le marquis, je crois ?

— Us sont rentrés hier, répondit Prudence. L'annonce des fiançailles de M. Hawthorne était dans les journaux d'aujourd'hui.

— Ils sont revenus de la campagne ? s'exclama Maria en se redressant. Philippe aussi ?

À l'instant même où elle prononça ces paroles, elle les regretta.

— Philippe ? releva Emma.

Maria grimaça. Seule Emma pouvait faire surgir autant de sous-entendus dans un seul petit mot.

— Oh, là, là ! s'écria Daisy en riant. Regardez-la ! Elle est rouge comme une pivoine !

— Oh, très bien, maugréa Maria en faisant tinter sa tasse contre la soucoupe. Autant tout vous raconter, car je ne pourrai plus garder le secret, à présent. Vous allez me harceler tant que je n'aurai pas tout dit. Elle prit une inspiration, avant d'annoncer d'un trait :

— Philippe m'a demandé de l'épouser.

Un silence abasourdi suivit cette révélation. Maria ne pouvait en vouloir à ses amies. Elle avait elle-même été désarçonnée par cette proposition inattendue.

Miranda se ressaisit avant les autres.

— Et qui est ce Philippe ?

— Philippe est le frère de M. Hawthorne, expliqua Emma en haussant les sourcils. Le marquis de Kayne.

— Ooooooh ! s'exclamèrent en chœur les femmes réunies dans le petit salon.

— Et, ajouta Prudence, Maria ne peut pas le supporter.

— Ooooooh!

Cette fois, ce fut une exclamation de déception.

Tout le monde la regarda, attendant visiblement qu'elle donne plus de détails. Maria céda à contrecœur, et leur raconta comment s'était déroulée la demande, en précisant que de l'aveu même du marquis, l'amour n'avait rien à voir dans l'histoire. Elle insista sur la condescendance de Philippe, sur son attitude méprisante vis-à-vis de ses origines modestes. Au fur et à mesure qu'elle racontait son histoire, sa colère se raviva. Et quand son récit fut terminé, elle se trouva aussi amère, blessée et confuse que lorsque Philippe était sorti de sa cuisine un mois plus tôt.

— Aussi, résuma-t-elle, je lui ai dit ce que je pensais de ses manières arrogantes, de son offre ridicule et de son snobisme. Et j'ai refusé tout net de l'épouser. Comme vous le disiez, madame Morris, je l'ai bel et bien envoyé promener !

Sur ces mots, elle se renfonça dans le canapé et croisa les bras, attendant que ses amies acclament sa décision et louent sa sagesse.

Mais comme elles ne paraissaient pas pressées de parler, Maria en conclut qu'elles étaient trop horrifiées par l'attitude de Philippe pour émettre un commentaire.

— Je sais, dit-elle en hochant la tête. C'est stupéfiant qu'il ait pu s'imaginer que j'accepterais de l'épouser. Après ce qu'il a fait, la façon dont il m'a éloignée de Lawrence... comment a-t-il pu croire que je voudrais me marier

avec lui ?

Mme Morris s'éclaircit la gorge.

— Oui, ma chère. Mais vous avez dit vous-même que cette affaire avec M. Hawthorne avait eu lieu il y a des années, et que c'était fini.

— En effet, mais voyez-vous, Philippe...

— Tu n'es plus amoureuse de M. Hawthorne? s'enquit Lucy.

— De Lawrence? Mon Dieu, non. Mais... Mme Inkberry l'interrompit :

— Le marquis est certainement un homme fortuné, qui possède un grand nombre de biens ?

— Oui, naturellement, mais cela ne signifie pas que...

— Maria, il t'a demandée en mariage, fit remarquer Miranda. Tu deviendrais marquise.

— Oui je sais, mais...

— Est-ce qu'il est beau ? questionna Daisy.

— Non, décréta Maria.

Toutefois, elle fut immédiatement contredite par Prudence :

— Très beau. J'ai fait sa connaissance au bal du 1er Mai, et j'ai trouvé qu'il était très favorisé par la nature.

Le petit rire méprisant de Maria fut totalement ignoré par ses amies.

— Il est grand, renchérit Emma. Des épaules larges, des cheveux sombres. Il a les yeux bleus, si mes souvenirs sont exacts. Et un visage mince, mais fort.

— Il doit être d'une beauté saisissante, dit Lucy. Tu ne le trouves pas beau, Maria?

Une fois de plus, les regards convergèrent vers elle, et elle tenta de considérer la question avec objectivité. Mais c'était impossible. Philippe était tout simplement... Philippe. Grand, très digne, avec ces yeux d'un bleu profond qui semblaient tout voir, et cette façon bien à lui de lever fièrement le menton.

— Je suppose qu'il est beau, concéda-t-elle à regret.

Puis, avec un soupir, elle ajouta:

— Oh, bien sûr, il est beau ! Mais vraiment, ce n'est pas juste. Un homme aussi collet monté ne devrait pas être aussi beau.

— Oh, Maria ! s'écria Prudence alors que les autres éclataient de rire.

Elle savait que c'était absurde, mais elle ne voyait là rien d'amusant.

— J'ai eu raison de le repousser. Il ne m'aime pas. Il considère ses propres sentiments comme une sorte de « démence », dont le mariage pourrait le guérir ! Je vous le demande : est-ce qu'une femme sensée accepterait une offre aussi ridicule ?

— Ah, je comprends maintenant, déclara Prudence avec un petit sourire qui ne lui disait rien qui vaille. Tu as peur.

— Peur ?

Maria la dévisagea avec consternation.

— Peur de quoi, au nom du Ciel ? Je n'ai peur de rien, et surtout pas de Philippe Hawthorne !

Prudence proclama :

— Mesdames, je crois que notre petite Maria est tombée amoureuse.

— Quoi ? s'étrangla l'intéressée en bondissant sur ses pieds. Amoureuse? C'est la chose la plus stupide que j'aie entendue de toute ma vie !

— Et, continua posément Prudence, elle craint en acceptant la demande de lord Kayne qu'il ne se lasse d'elle et ne lui brise le cœur.

— Pour l'amour du Ciel, tu n'as donc pas entendu ce que j'ai dit? s'écria Maria avec véhémence. Je ne suis pas amoureuse de lui. Il ne me plaît même pas. C'est un snob. Il est arrogant. Comme si je devais être reconnaissante qu'il daigne me demander en mariage ! Quelles manières autoritaires ! C'est intolérable.

À ces mots, sans que Maria en comprenne la raison, le sourire de Prudence s'élargit.

— Oui, ma chérie, je pense que nous avons toutes compris ce que tu ressentais. Ce n'est pas la peine de gonfler tes plumes comme un pigeon en colère.

Maria se renfonça dans son siège.

— Je ne comprends pas pourquoi tu es toujours aussi romantique, Pru, marmonna-t-elle. Amoureuse, moi ? C'est absurde. Aucune femme dotée d'un brin de bon sens ne pourrait tomber amoureuse de Philippe.

— Oh, j'imagine qu'il plaît à un certain nombre de femmes, hasarda Emma.

— Balivernes !

Emma avala une gorgée de thé.

— Je sais avec certitude que la fille aînée du duc de Richland est folle de lui depuis des années.

Maria se raidit. L'image d'une femme vêtue d'une robe de soie bleu ciel lui revint à l'esprit.

— Une brune ?

À peine la question fut-elle posée qu'elle se traita intérieurement d'idiote, et s'empressa d'ajouter :

— Peu importe. Pourquoi voudrait-elle épouser Philippe ? Cela m'échappe complètement.

— Eh bien, il ne faut pas oublier qu'il est marquis, Maria, lui rappela Mme Inkberry. Et bien que cela ne semble pas t'impressionner, ce n'est pas un homme de peu d'importance. Beaucoup de femmes seraient enchantées de l'épouser, je pense.

— Et il est beau, enchaîna Miranda. Nous pouvons faire confiance au jugement de Pru et d'Emma. Oh, Maria, et il a demandé ta main ?

— Je suppose que je dois être stupide d'avoir repoussé un tel parangon de vertu ! répliqua Maria, sarcastique. Mais c'est comme ça. Je le trouve méchant, hautain, et je ne suis pas du tout amoureuse de lui.

— Elle fait trop de protestations, ce me semble ! s'exclama joyeusement Daisy, parodiant une phrase de Shakespeare.

— Oh, c'est ridicule ! cria Maria.

Piquée au vif, elle se leva et saisit ses gants.

— Vous voudrez bien m'excuser, mais je dois partir. Le marquis m'a fait une importante commande de pain et de gâteaux pour un déjeuner de charité qui doit avoir lieu demain. Aussi, j'ai beaucoup à faire.

— Oh, mon Dieu, mon Dieu!

La voix haut perchée de Mme Morris l'accompagna jusqu'à la porte.

— Le déjeuner du marquis, mesdames. Rien que ça.

— Elle changera peut-être d'avis, déclara Daisy d'une voix assez forte pour que Maria l'entende depuis le hall d'entrée, quand elle verra la fille du duc flirter avec le marquis devant un plateau de sandwiches.

Des gloussements suivirent cette remarque, mais Maria fit la sourde oreille.

— Moi, amoureuse de Philippe? marmonna-t-elle en levant les yeux au ciel. Elle franchit la porte, et marqua une pause sur le perron. Se penchant à l'intérieur, elle lança d'une voix claire :

— Je n'avais jamais entendu autant de sottises durant toute ma vie !

Puis elle claqua bruyamment la porte pour souligner ses paroles.

Elle renonça à prendre un cab pour rentrer. Elle était en proie à un tel agacement que seule une bonne marche pourrait la calmer. Tout le long du chemin, dans Shaftsbury Avenue puis à Piccadilly, les remarques de ses amies tourbillonnèrent dans son esprit. Les paroles de Prudence avaient particulièrement irrité ses nerfs, déjà à vif.

— Peur? marmonna-t-elle, incrédule. Je n'ai peur de rien.

Ces mots lui attirèrent le regard étonné d'un gentleman, qui attendait à côté d'elle pour traverser Dean Street.

Lorsqu'elle arriva à Mayfair, il était déjà presque six heures. Mais elle découvrit à sa grande surprise que quelqu'un l'attendait dans la boutique.

— Lawrence ! On m'a dit que tu étais revenu en ville.

Lawrence, qui se tenait près de la caisse et bavardait avec Mlle Simms, se retourna en entendant sa voix.

— Oui, nous sommes arrivés hier. Philippe est rentré avec nous, précisa-t-il.

Comme si cela pouvait lui faire quelque chose !

Maria lança un coup d'œil à Mlle Simms, qui la regardait d'un air interrogateur.

— Vous pouvez partir, mademoiselle Simms. Laissez-moi les clés, je fermerai.

— Oui, madame.

La vendeuse posa les clés sur le comptoir, inclina brièvement la tête, et sortit par l'arrière-boutique.

Le sourire malicieux de Lawrence n'échappa pas à Maria. Il avait certainement une idée derrière la tête. Elle passa devant lui et releva le battant pour aller se poster de l'autre côté du comptoir.

— Je pensais que tu aimerais savoir qu'il est de retour en ville, murmura Lawrence, dont le sourire s'élargit devant sa mimique exaspérée.

— Je me moque totalement de ce que fait cet homme.

Elle en voulait à tout le monde. À lui, à ses amies trop romantiques, et par-dessus tout à elle-même.

— Pourquoi devrais-je m'en soucier ?

Le sourire de Lawrence s'effaça brusquement.

— Pour aucune raison en particulier.

Son ton doucereux ne fit que l'exaspérer davantage. Elle lui lança un regard noir et se baissa pour ranger son sac sur l'étagère, sous la caisse.

— Voulais-tu des gâteaux, Lawrence? s'enquit-elle en se redressant. Ou bien passais-tu juste pour dire des sottises ?

— Je venais choisir quelques pâtisseries.

Elle regarda le comptoir protégé par une vitre.

— Je crains qu'il ne reste pas grand-chose. Comme toujours en fin de journée.

— C'est bon, il ne me faut que quelques gâteaux. Nous avons des amis pour dîner, et je tenais à prendre les desserts chez toi.

Maria saisit une boîte en carton couleur ivoire, et une paire de pinces métalliques.

— Lesquels veux-tu ?

— Tu me le demandes? Je vois qu'il reste des tartelettes à la mélasse, il me les faut. Oh, et tu en as aussi au chocolat. J'en prendrai deux également. Philippe ne me le pardonnerait pas, s'il savait que tu avais des tartes au chocolat et que je n'en ai pas pris.

Après ce qui s'était passé, elle doutait fort que Philippe ait envie de manger ses tartes au chocolat... ou d'autres douceurs préparées dans ses cuisines, d'ailleurs. Mais elle ne dit rien, fit glisser la vitre et déposa les tartes dans la boîte à l'aide des pinces.

— Désolé d'avoir manqué notre rendez-vous, dit-il. Mais Philippe m'a demandé de le remplacer pour montrer nos chantiers navals au colonel Dutton. J'ai été si étonné qu'il me confie une responsabilité importante, pour une fois, que j'ai complètement oublié notre rendez-vous d'affaires. Non que celui-ci n'ait pas été important aussi, s'empressa-t-il d'ajouter. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ne t'inquiète pas, j'avais compris. Veux-tu aussi quelques éclairs ?

— Oui, s'il te plaît. Je crois que tout s'est bien déroulé sans moi. Philippe et toi vous êtes bien entendus, en fin de compte ?

Maria marqua une pause, les doigts crispés sur les pinces en métal, en songeant à ces extraordinaires moments passés dans le carrosse de Philippe. Baissant la tête, elle fit mine de s'intéresser aux gâteaux exposés dans la vitrine.

— Oui, parvint-elle à articuler. Très bien.

— Parfait, parfait. Pas de disputes ?

« Nous étions trop occupés à nous embrasser... » Elle se mordit les lèvres, et décida qu'il valait mieux éviter de parler du frère de Lawrence.

— D'après ce que je sais, les félicitations sont à l'ordre du jour, déclara-t-elle en continuant d'aligner les gâteaux dans la boîte. J'ai entendu dire que tu venais de te fiancer.

— C'est exact. Tu ne me détestes pas, Maria, n'est-ce pas ?

Son visage se plissa d'inquiétude, et il poursuivit avant qu'elle ait eu le temps de répondre :

— Tu en aurais le droit. Je t'ai abandonnée il y a des années, et je ne t'ai jamais écrit pour t'expliquer les raisons de mon départ ou... ou quoi que ce soit d'autre. J'ai laissé Philippe s'en charger. Il ne faut pas que tu lui en veuilles, au fait. C'était ma faute. Je me suis dégonflé, et quand il a suggéré de t'offrir une... une pension...

Elle esquissa une moue, et il se hâta d'ajouter:

— Cela semblait la meilleure chose à faire. Il m'a dit qu'il serait généreux, que tu serais à l'aise. À l'abri du besoin et... et tout.

Il poussa un profond soupir.

— Je suis désolé, Maria. J'aurais dû te parler à l'époque.

— C'était il y a longtemps, Lawrence. Et j'accepte tes excuses.

— Mais tu as bien compris que le goujat c'était moi, et non Philippe ? reprit Lawrence.

Il semblait vouloir à tout prix mettre l'accent sur ce point.

— Tout ce qu'il voulait, c'était me protéger. Il avait toujours voulu faire pour le mieux, et tu n'étais pas...

Lawrence détourna les yeux et marmonna :

— Diable...

— Je n'étais pas ce qu'il y avait de mieux pour toi, acheva-t-elle à sa place. Oui, je sais.

— Tu aurais le droit de nous détester tous les deux, conclut-il d'un air penaud.

Maria réfléchit un bref instant à la question.

— C'est vrai, admit-elle. Et à une certaine époque je t'ai détesté, et j'ai détesté Philippe aussi. Mais je comprends pourquoi tu as agi ainsi. Et je ne te déteste pas, Lawrence. Plus maintenant.

— Et Philippe ? Tu ne lui en veux plus, n'est-ce pas ?

Elle aurait dû lui en vouloir. Néanmoins, elle répondit simplement :

— Non.

— Je suis content.

Il parut si soulagé qu'elle fut surprise. Pourquoi son opinion sur Philippe avait-elle tant d'importance ? Impossible de le deviner. Savait-il que Philippe lui avait demandé sa main ?

Non, certainement pas. Philippe était trop discret pour avouer une chose pareille à son frère.

Maria posa les pincettes sur le côté, referma la vitrine et se tourna vers la caisse. Posant la boîte sur le comptoir, elle se baissa pour chercher un couvercle en carton, mais soudain une idée la frappa et elle se figea.

— Lawrence, Mlle Dutton ne sait pas ce qui s'est passé entre nous il y a des années, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, non ! Je ne lui raconterai jamais cette folie.

Au moment où les mots franchirent ses lèvres, il grimaça.

— Désolé. Je ne voulais pas dire que c'était une folie de souhaiter t'épouser. Je voulais... Bon sang, je ne cesse de bafouiller...

— Non, non, c'était bien une folie. Nous étions si jeunes. Nous croyions être amoureux. Et de fait, ça ressemblait à de l'amour, mais ça n'en était pas, n'est-ce pas ? Pas vraiment.

— Non, ça n'en était pas. Mais pourquoi m'as-tu demandé si Cynthia était au courant ? Tu ne comptes pas lui en parler, j'espère ?

— Bien sûr que non.

Le soulagement de Lawrence fut évident.

— Tu es une chic fille, Maria.

— Mais toi, tu devrais peut-être le faire.

Il leva les yeux, manifestement déconcerté.

— Ce n'est pas nécessaire. C'était il y a si longtemps.

Tandis qu'elle l'observait, les mots que Philippe avait prononcés lui revinrent en mémoire :

— *J'aime mon frère, mais je suis conscient de ses défauts. Lawrence n'a jamais su faire face aux réalités déplaisantes... Il ne peut pas supporter de perdre l'estime de quelqu'un.*

Comme d'habitude, Philippe avait raison. Mais pour une fois, elle n'en éprouva aucune rancœur.

— C'est vrai, admit-elle en posant le couvercle.

Elle saisit un ruban brun et or, qu'elle noua autour de la boîte.

— Rien ne s'est passé, et aucun mal n'en a découlé. Inutile d'en parler, après tout ce temps.

— Merci. Je savais que je pouvais avoir confiance en toi. Le secret est bien gardé, donc, car nous savons que Philippe n'en soufflera pas un mot.

D'autre part, je soupçonne mon frère d'avoir des soucis plus importants en tête, ces jours-ci.

— Vraiment ?

Tout en formant une boucle avec le ruban, elle ne put s'empêcher de se demander si elle était la cause de ces soucis. Si c'était le cas, cela lui était complètement égal. Elle tira sur les extrémités du ruban, puis se tourna vers la caisse.

— Qu'est-ce qui le préoccupe ? s'enquit-elle, se reprochant aussitôt d'avoir posé la question.

— Une femme, bien sûr ! Que veux-tu que ce soit ? Il garde sur lui un souvenir de son affection.

Maria se figea, la main sur le jeu de clés en cuivre. Un souvenir d'une femme ? Un gage d'amour ? Le visage de la fille du duc de Richland s'imposa à elle, et elle ressentit encore une fois cet incompréhensible pincement de jalousie.

— Il s'est échappé de son étui de cartes de visite, dans lequel il l'avait caché, poursuivit Lawrence. Si tu avais vu sa tête quand je l'ai ramassé ! dit-il en riant. Je n'aurais jamais cru que mon frère était aussi romantique.

— *Le désir profond et passionné que j'éprouve pour vous.*

Le désir n'était pas de l'amour. Sa jalousie se mua en une profonde détresse.

— Connais-tu le nom de cette femme ?

— Non. Il a refusé de m'en parler.

— C'est sans importance. Je sais de qui il s'agit.

— Vraiment ? s'étonna Lawrence en se penchant vers elle. Qui est-ce ?

— La fille du duc de Richland. Lawrence se mit à rire.

— La fille de Richland ? répéta-t-il en secouant la tête. Certainement pas. Maria aurait aimé pouvoir le croire.

— Comment peux-tu en être aussi certain ?

— Parce que l'objet en question est un ruban, expliqua-t-il en remettant son chapeau. Rose, précisa-t-il en lui adressant un clin d'œil. Et brodé de

marguerites blanches.

Il saisit la boîte sur le comptoir.

— Nous savons tous qui possédait un ruban comme celui-ci, n'est-ce pas ?
Il sortit en sifflotant, abandonnant derrière lui une Maria abasourdie.

Chapitre 15

Le fruit défendu est le meilleur de tous.
Proverbe

Il se sentait parfaitement bien. Impeccable, et en pleine forme.

Philippe contempla le plateau de pâtisseries que son majordome venait de poser sur la table, et il ne ressentit rien. Il n'avait pas l'impression que le ruban caché dans l'étui de cartes lui brûlait la peau comme un tison.

Quand Lawrence annonça que les gâteaux venaient du magasin de Maria, il parvint à sourire, et expliqua avec naturel que c'était une pâtisserie de grande qualité. Il mangea une tarte au chocolat et écouta les Dutton et les autres invités louer la délicatesse et la légèreté des gâteaux sans éprouver de chagrin, ni de colère, ni même de désir.

Oui, il était bel et bien guéri.

Un peu plus tard ce soir-là, après le départ des invités, il proposa à Lawrence d'aller fumer un cigare et boire du cognac sur le balcon. Mais son frère refusa, déclarant avec un bâillement qu'il allait se coucher. Philippe ordonna donc qu'on lui apporte le cognac et les cigares, et monta au premier.

Son valet le salua en entrant dans la chambre.

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, Gaston, répondit-il en traversant la chambre.

Il ouvrit la porte-fenêtre, sortit sur le balcon et s'installa dans son habituel fauteuil en fer forgé. C'était une belle et douce soirée de juin, et pour une fois les parfums des fleurs et des hautes herbes de Green Park dominaient les odeurs nauséabondes exhalées par la ville.

Philippe se renversa dans le fauteuil et ferma les yeux. Il ne s'était pas senti aussi détendu et tranquille depuis trois mois. Enfin, songea-t-il avec satisfaction. Enfin, il avait recouvré son bon sens.

— Monsieur ?

Le valet se tenait à côté de lui, avec un plateau.

— Oui, Dobbs, posez-le là, dit-il en désignant la table. Merci.

Le domestique obéit et s'inclina.

— Avez-vous encore besoin de moi, monsieur ?

— Non, Dobbs. Bonne nuit.

Le valet de chambre se retira. Philippe prit une gorgée de cognac, et tendit la main pour saisir son cigare sur le plateau. Mais un mouvement, une sorte d'éclair blanc dans l'obscurité, capta son attention et lui fit lever les yeux.

C'était elle. Elle se tenait sur son balcon. Il eut l'impression qu'elle l'attendait, et qu'elle était sortie de l'ombre lorsqu'elle avait entendu le son de sa voix.

Il se leva et se rendit compte que c'était le tissu blanc de son chemisier qui avait attiré son regard. Mais ce qui le fascinait à présent, c'était sa chevelure qui flottait librement sur ses épaules et scintillait comme de l'or sous les rayons de lune. Cette vision l'étourdit.

Il la regarda approcher et le désir le submergea, effaçant en un instant tout un mois de détermination et de résolutions. Soudain, il la détesta, à cause du besoin désespéré qu'elle faisait naître en lui, et qu'il ne serait jamais capable de contrôler.

Se maîtrisant à peine, il s'inclina brièvement et tourna les talons pour rentrer. Mais à peine eut-il fait un pas vers la porte-fenêtre qu'elle l'appela : — Philippe, ne partez pas.

Il s'arrêta, mais ne se retourna pas. S'il posait les yeux sur elle, sa folie aurait raison de lui. Il entendit ses pas, le claquement des talons de ses bottines sur le sol d'ardoise. Elle s'immobilisa à distance du muret de séparation.

— Je crois que vous avez un objet qui m'appartient.

Elle savait. Philippe ferma les yeux, sa poitrine se contracta. Maudit Lawrence. Aidé par une longue habitude, Philippe plaqua sur son visage un masque de froide politesse, et alors seulement s'autorisa à la regarder. Dans la lueur trouble et pâle de la lune, sa peau semblait lumineuse.

— Vous avez gardé mon ruban.

Était-ce une simple constatation, ou une accusation ? Il n'aurait su le dire, mais il s'obligea à glisser la main dans la poche poitrine de sa veste. Quand il en sortit l'étui en argent qui contenait les cartes, il éprouva une douleur sourde. Il ouvrit l'étui et en retira le ruban. Il le contempla un instant, avant de le tendre à la jeune femme.

— Voilà. Prenez-le.

Maria ne fit pas un geste.

— Je croyais l'avoir perdu. Mais c'est vous qui l'aviez pris, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en levant vers lui ses grands yeux noisette.

« Dis-lui que tu l'as retrouvé après son départ de Kayne Hall. Dis-lui cela. »

Il ne put se résoudre à prononcer ce mensonge.

— Oui, admit-il simplement.

— Pourquoi ?

Diable. S'attendait-elle vraiment à ce qu'il lui réponde ? Qu'il avoue que son cœur, son corps et son âme lui appartenaient depuis quatorze ans ? Il enjamba le muret et franchit la courte distance qui les séparait. Lui agrippant le poignet, il lui fit tourner la main et déposa le ruban au creux de sa paume.

— Prenez-le, bon sang !

À l'instant où elle replia les doigts sur le ruban, il repoussa sa main.

Toutefois, il ne trouva pas la force de repartir.

— Rentrez chez vous, Maria, ordonna-t-il.

La jeune femme glissa le morceau de soie rose dans la poche de sa jupe, mais elle demeura où elle était.

— Pourquoi l'avez-vous pris ? s'enquit-elle. Et surtout, pourquoi l'avez-vous gardé ?

Des frémissements lui parcoururent le corps, menaçant d'anéantir le peu de maîtrise qu'il avait encore, et les principes auxquels il s'était accroché toute sa vie.

— Si l'un de nous deux ne part pas sur-le-champ, grommela-t-il d'une voix sourde, je vais oublier que je suis un gentleman.

— J'aimerais voir ça, je crois.

Elle se rapprocha. Ses seins lui effleurèrent le torse, et malgré les vêtements, il crut ressentir une vive brûlure. Maria passa le bout de sa langue sur ses lèvres, et il fut transpercé par une flèche de désir.

— J'aimerais voir les murs de Jéricho s'écrouler, ajouta-t-elle.

Philippe fit une dernière tentative.

— Si vous continuez, je ne répondrai plus de mes actes.

— Je sais.

Il lui prit le visage à deux mains, et ses pouces touchèrent ses lèvres infiniment douces.

— Je vais vous voler votre vertu.

— C'est très bien, chuchota-t-elle. Je ne vous dénoncerai pas.

Philippe sentit sa raison l'abandonner. Son sens de l'honneur s'effriter. Le désir qu'il avait si longtemps contenu brisa toutes les barrières, abattit sa volonté, et se répandit dans son être tel un torrent puissant.

Il enfouit les doigts dans les cheveux de Maria et lui renversa la tête en arrière. Il l'embrassa avec force, prenant possession de sa bouche. Ses lèvres étaient dures et il dut lui faire mal, mais malgré cela elle noua les bras sur sa nuque et émit un doux gémissement de plaisir.

Il interrompit leur baiser un bref instant :

— Tes domestiques sont endormies ?

— Oui.

Ce fut tout ce qu'elle eut le temps de dire avant qu'il ne reprenne ses lèvres. Il la poussa en arrière, la guidant vers la porte. Il fit tourner la poignée, ouvrit le battant, puis continua de pousser la jeune femme dans la chambre. Quand ils furent à l'intérieur, il rabattit la porte d'un coup de talon.

Des vagues de désir le tenaillaient, et il fit un effort pour les contenir. Il y avait si longtemps qu'il attendait ce moment, il ne voulait pas risquer de le gâcher en allant trop vite. Il voulait que la passion se développe peu à peu, puis embrase la jeune femme aussi violemment que lui, avant qu'ils se laissent consumer ensemble par le plaisir.

S'arrachant à ses lèvres douces, il enfouit le visage au creux de son cou, s'obligeant à refréner ses gestes et à aller lentement.

Ses mains glissèrent sur ses cheveux blonds et allèrent se poser sur sa taille mince. Tout en déposant de petits baisers dans son cou et sur ses joues, il traça de larges cercles sur ses reins du bout des doigts.

Puis il captura de nouveau ses lèvres, tout en déboutonnant son chemisier.

À chaque bouton dégrafé, il la sentait frissonner de tout son être.

Quand la chemise fut ouverte jusqu'à la taille, il recula et la regarda. Elle avait toujours été d'une beauté à couper le souffle, mais il ne l'avait jamais trouvée aussi adorable qu'en ce moment. Elle sourit et rejeta sa superbe

chevelure en arrière. Puis elle murmura son nom en poussant un très léger soupir, et le désir qu'il avait tant de mal à contenir se raviva, comme un feu sur lequel on aurait jeté du cognac.

Il attrapa les revers du chemisier et le repoussa sur ses épaules. Mais cela parut lui déplaire, car elle s'agita et émit un petit grognement de protestation. Il pencha la tête pour déposer un baiser sur le lobe de son oreille.

— N'aie pas peur. Je veux seulement t'enlever tes vêtements.

— Pour l'amour du Ciel, Philippe, je n'ai pas peur, chuchota-t-elle. C'est juste que...

Elle s'interrompit, secouant nerveusement les mains.

— Quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu n'as pas déboutonné les poignets de la chemise.

Il s'attendait à tout sauf à cela. Un rire grave lui échappa, un peu malgré lui. Surprise, elle s'écarta pour le dévisager.

— Philippe, tu ris ?

— Désolé. Ce n'est pas le genre de remarque à laquelle on s'attend dans un moment comme ça, expliqua-t-il en déboutonnant les manchettes du chemisier.

Celui-ci tomba sur le sol. Il voulut continuer et dégrafer le gilet qui couvrait son corset, mais elle lui saisit les poignets.

— J'aime t'entendre rire. J'ai toujours aimé cela. C'est la raison pour laquelle je faisais des bêtises, tu sais. Je voulais te faire rire.

Souriant, il fit glisser un bouton dans la boutonnière.

— Comme la fois où tu as chanté cette stupide chanson militaire, avec un casque sur la tête et un monocle sur l'œil ?

— Tu t'en souviens ?

Il marqua une pause et plongea le regard dans le sien. Sa gorge se noua. Il aurait voulu lui dire qu'il se souvenait de tout... et pas seulement de ce casque qui lui tombait sur les yeux car il était trop grand pour elle.

Il se souvenait de la colère qui l'avait aveuglé quand elle s'était mise à pleurer parce que les enfants du village la taquinaient. Du bonheur qu'il ressentait en pension chaque fois qu'il recevait une lettre d'elle. Du parfum de vanille de ses cheveux. De la peur qu'il avait éprouvée lorsqu'il avait surpris Lawrence avec elle dans la roseraie, la faisant rire comme il n'avait jamais su le faire lui-même. Et enfin de la tristesse de ses journées après qu'elle fut partie.

Il ne put rien dire de tout cela. Les mots semblaient coincés dans sa gorge. Aussi lui prit-il le visage encore une fois à deux mains, pour un autre long baiser. Puis, tout en déboutonnant le gilet, il déposa d'autres baisers sur la peau veloutée de ses joues, dans son cou et sur ses épaules. Il lui enleva le vêtement, le jeta de côté et défit les crochets de son corset, sans cesser de l'embrasser.

Le corset glissa à son tour sur le sol, et il vit les contours de ses mamelons sous sa chemise en nansouk. Maintenant, il allait enfin voir ce que jusqu'ici il n'avait pu qu'imaginer. Agrippant le nansouk à pleines mains, il tira sur la chemise pour la faire sortir de sa jupe.

— Philippe ?

Il s'interrompit, inspirant profondément le parfum de vanille et de cannelle qui imprégnait sa peau.

— Oui, Maria ?

— Je...

Elle hésita, puis laissa fuser un petit rire.

— Je n'ai pas d'expérience en ce domaine, mais suis-je la seule à devoir enlever mes vêtements ?

— Non.

— Bien.

Elle posa les mains sur son torse, agrippa les revers de sa veste de soirée et repoussa le vêtement sur ses larges épaules. Puis elle défit les boutons de sa chemise et lui ôta ses boutons de manchettes, et il fit passer la chemise par-dessus sa tête.

Alors, elle plaqua les mains sur son torse nu, et il sentit sa maîtrise de lui-même lui échapper un peu plus. Il lutta pour conserver son sang-froid, mais ne put réprimer un grognement quand elle se mit à le caresser.

— Oui, dit-il d'une voix rauque. Touche-moi, Maria. Mon Dieu... oui.

Renversant la tête en arrière, il s'offrit à ses caresses. Ses mains légères glissèrent sur les muscles de sa poitrine, de ses épaules, de ses bras, de son ventre. Mais quand elle s'aventura sur la ceinture de son pantalon, il sut que le contrôle de la situation lui échapperait totalement s'il la laissait continuer son exploration.

— Assez, dit-il en lui immobilisant les poignets. Cela suffit pour l'instant.

Elle voulut protester, mais il fut inflexible.

— À mon tour, déclara-t-il fermement.

Il passa les bras autour de sa taille pour défaire les trois boutons de la jupe, puis il s'agenouilla et tira sur les pans du vêtement. Il délaça ensuite ses bottines et les lui ôta. Jupe et bottines furent jetées de côté. Alors, il posa les mains sur ses chevilles, remonta lentement jusqu'à ses genoux et s'insinua sous le pantalon de batiste afin d'atteindre les jarretelles qui maintenaient ses bas.

Ses doigts caressèrent l'arrière de ses genoux, et elle sentit une délicieuse vague de chaleur se répandre dans son dos. Elle le regarda tirer sur les rubans des jarretelles, puis faire délicatement rouler les bas le long de ses jambes. Lorsqu'elle fut débarrassée des bas et des jarretelles, il fit remonter ses mains sur ses jambes fines. Elle perçut la chaleur de ses doigts à travers le coton léger du pantalon, puis il revint vers la chemise de nansouk. Il défit les minuscules boutons de satin et écarta les pans du sous-vêtement.

— Enlève toi-même ta chemise, dit-il. Je veux te regarder l'enlever.

Fascinée par la chaleur de son regard et l'intensité de sa voix, elle obéit. Elle fit passer la chemise par-dessus sa tête, la rejeta derrière elle, et secoua ses cheveux. Quand son regard revint se poser sur Philippe, elle réprima une petite exclamation de surprise. Son expression était grave, comme toujours, mais son visage exprimait un sentiment qu'elle n'avait encore jamais vu chez lui. La tendresse.

— Mon Dieu, murmura-t-il d'une voix étouffée. Mon Dieu, Maria, tu es si belle... Encore plus belle que je ne l'imaginais.

Elle comprit qu'il avait vécu cela d'innombrables fois dans son imagination. Il l'avait déshabillée, embrassée, il lui avait fait l'amour. Pendant toutes ces années, il avait gardé ce ruban et il avait pensé à elle. Cette idée l'emplit d'une joie si intense qu'elle approchait de la douleur, et pourtant si délicieuse que c'était du plaisir. Alors, elle sut que Prudence avait raison: elle était amoureuse de cet homme.

Il posa les mains sur ses seins, faisant resurgir cette chaleur qu'elle avait sentie pour la première fois dans le carrosse. Elle eut l'impression de fondre.

— Philippe, murmura-t-elle, ses genoux se dérobaient. Oh, mon Dieu...

Il lui agrippa les hanches pour la maintenir contre lui. Elle crut l'entendre rire doucement, puis il se remit à la caresser. Il lui taquina les seins, faisant glisser ses doigts sur les mamelons dressés. La sensation de chaleur s'intensifia et se répandit en elle. Elle plaça les mains sur la nuque de Philippe et l'attira vers elle avec un gémissement sourd.

Il se laissa faire, puis entrouvrit les lèvres et prit le mamelon. Elle poussa alors une exclamation et s'arqua vers lui, crispant les doigts dans ses cheveux. Il taquina la pointe de son sein du bout des dents, provoquant une sensation si exquise qu'elle ferma les yeux pour mieux s'y abandonner. Frissonnante, elle maintint sa tête contre son sein, se raccrochant à lui pour ne pas tomber.

Ses caresses se firent plus intenses. Elle gémit de plus belle, ses jambes se dérobaient, mais il l'enlaça solidement. Posant une joue contre sa poitrine, il défit de sa main libre le cordon de satin qui maintenait le pantalon de la jeune femme. Le vêtement dégringola sur ses hanches pour tomber à ses pieds.

Alors, il glissa une main sous ses genoux et se releva en la soulevant, pour l'emporter vers le lit.

Il la déposa sur les couvertures. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle vit qu'il enlevait ses bottes. Elle le regarda tandis qu'il défaisait les boutons de son pantalon, et ôtait celui-ci avec son caleçon.

Le matelas se creusa quand il vint s'allonger à côté d'elle. Appuyé sur un coude, il la contempla un moment, avant de tendre la main pour lui caresser le visage. Il lui effleura la joue du bout des doigts, descendit le long de son cou, sur ses seins, puis plus bas, sur son ventre. Elle s'agita sous ses caresses et lâcha un petit cri aigu qui le fit sourire.

— Ah, oui, murmura-t-il. Comment ai-je pu oublier que tu étais chatouilleuse ?

— Ce n'est pas vrai ! protesta-t-elle, tout en riant et en essayant de repousser sa main. Je ne sais pas ce qui te fait penser cela. Oh, Philippe, non !

Il se laissa fléchir, mais elle comprit très vite qu'il avait en tête une autre sorte de torture, bien plus délicieuse. Il pressa les lèvres contre son estomac, ce qui provoqua une vague de petits frissons, et la sensation que des myriades de papillons battaient des ailes à l'intérieur d'elle-même. Elle

tressaillit.

Il lui effleura le nombril du bout de la langue, puis descendit plus bas, déposant de petits baisers sur ses boucles blondes.

Il s'interrompit et elle attendit, le souffle court. Quand il insinua une main entre ses cuisses, elle crut qu'il allait la toucher comme il l'avait fait dans le carrosse. Mais elle fut surprise de sentir son autre main s'aventurer également entre ses jambes. Son trouble s'accrut lorsqu'il les écarta gentiment.

Il vint se placer entre elles, glissant les bras sous ses cuisses. Choquée, elle se tendit, comprenant vaguement ce qu'il avait l'intention de faire. Elle ouvrit les yeux et leva la tête avec un gémissement de protestation.

Philippe lui coula un regard, et murmura :

— Détends-toi.

Se détendre ? Ses jambes étaient largement écartées, révélant la partie la plus secrète de son anatomie C'était... terriblement audacieux. Elle sentit une rougeur envahir ses joues.

— Je ne peux pas, Philippe, chuchota-t-elle en retombant contre les oreillers. Je ne peux pas.

— Maria, écoute-moi.

Il lui embrassa l'intérieur de la cuisse.

— J'ai envie de cela. J'en ai terriblement envie. Il glissa vers le bas, et elle lui enserra les épaules de ses jambes.

— Philippe, non! gémit-elle en sentant son souffle contre sa cuisse.

— Je veux t'embrasser là, dit-il en posant les lèvres sur les boucles serrées de son sexe. Te donner du plaisir. Laisse-moi faire.

Sa voix tremblait. Elle hésita, vacillant entre la honte et le désir. Il l'effleura de ses lèvres, et elle abandonna toute résistance.

Du bout de la langue, il toucha les pétales roses de son sexe. Elle poussa un cri. Ses poings se crispèrent sur les couvertures, elle s'arc-bouta sur le lit. Philippe resserra son étreinte sur ses hanches, caressant son sexe du bout de la langue, légèrement d'abord, puis de plus en plus profondément. Le plaisir s'intensifia et se répandit dans tout son être.

Quelle extraordinaire sensation. C'était impudique et coquin. C'était merveilleux. Que Philippe, qu'elle avait toujours cru si convenable, connaisse l'existence de telles pratiques, était... stupéfiant.

Le fait de se sentir prisonnière devenait insupportable, et elle protesta d'un mouvement de hanches. Philippe desserra ses bras pour la libérer, et à cet instant le plaisir la submergea en vagues successives. Elle s'entendit gémir et pousser des soupirs de plaisir. Son corps se souleva pour mieux se presser contre sa bouche, et la jouissance déferla en elle telle une nuée d'étincelles.

Elle retomba sur le lit, haletante, parcourue de frémissements. Philippe continua de la caresser doucement, puis il l'embrassa une dernière fois. Soudain, il se hissa au-dessus d'elle, et elle sentit son sexe dur et tendu effleurer l'endroit secret qu'il avait embrassé. Son souffle était chaud et saccadé.

— Maria, je veux te posséder. Je veux être en toi. Tu comprends ce que cela

veut dire ?

— Oui, murmura-t-elle.

Mais quand elle sentit son sexe se presser entre les replis de sa féminité, elle éprouva quelque chose de totalement différent. Une vague de panique.

— Philippe ?

Il perçut son appréhension et s'immobilisa.

— C'est le moment, mon amour, murmura-t-il, les lèvres contre son cou.

J'ai attendu si longtemps, j'ai trop envie de toi...

Il l'embrassa de nouveau, pénétrant tout doucement en elle, lui murmurant des paroles tendres et rassurantes.

Sa voix tremblait, et elle comprit qu'il éprouvait autant de plaisir qu'il lui en avait donné. Alors elle l'enlaça et l'attira contre elle, le faisant pénétrer davantage dans sa chaleur. Mais en même temps, elle fut déchirée par une vive douleur, qui lui arracha un cri.

Il captura ses lèvres, avalant son souffle et son cri de surprise.

— Ce n'est rien, ma chérie, marmonna-t-il en la prenant plus étroitement dans ses bras.

Ses yeux bleu cobalt plongèrent dans ceux de Maria, et il répéta :

— Ce n'est rien, je te promets que ça va passer.

Puis il lui embrassa la gorge et se mit à bouger en elle avec plus de force. Les mains plaquées sur son dos, elle s'agrippa à lui, tandis qu'il allait et venait de plus en plus vite.

S'adaptant à son rythme, elle souleva les hanches pour venir à sa rencontre. Il se laissa emporter et soudain, traversé par un long frémissement, il lâcha un cri rauque. Il pénétra encore une fois dans sa chaleur, puis retomba immobile.

Maria resserra les bras autour de lui et fut submergée par un immense sentiment de tendresse, presque aussi merveilleux que le bonheur qu'il lui avait offert. Elle lui caressa le dos d'une main, et de l'autre joua avec ses cheveux bruns. Peu à peu, la tension s'évada de son corps viril, cédant la place à l'apaisement. Philippe pressa encore une fois les lèvres sur celles de Maria, puis il roula sur le côté avec elle. Elle posa la joue au creux de son épaule, les yeux fixés au plafond.

Elle avait perdu son innocence. À en croire les sermons et les mises en garde qui avaient cours, elle aurait dû ressentir de la honte. La virginité était une chose sacrée, que l'on devait préserver jusqu'au mariage. Un peu comme des fleurs séchées, songea-t-elle, amusée. Des fleurs flétries, sans vie. Elle ne se sentait pas du tout comme ça. Elle était fraîche et vivante. Une joie profonde et vibrante venait de s'épanouir en elle. La virginité, c'était bien joli, mais une femme qui avait perdu sa vertu était mille fois plus belle qu'une vierge.

Souriant à cette pensée, elle ferma les yeux et s'endormit aussitôt.

Chapitre 16

L'homme ne vivra pas de pain seulement.

Matthieu 4, 4

Maria sentit Philippe bouger à côté d'elle, et quand il se leva, elle ouvrit les yeux. La lampe était toujours allumée, mais la lumière du jour filtrait déjà à travers les tentures des fenêtres.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus les couvertures, l'observant tandis qu'il allait et venait dans la chambre pour rassembler ses affaires. Elle vit de profil les contours précis et musculeux de son corps. Qu'un homme aussi fort ait pu la toucher avec autant de tendresse, était stupéfiant.

Il se pencha pour ramasser son pantalon, et une nouvelle vague de chaleur traversa le corps de Maria. Il se retourna, et la surprit en train de l'observer, mais elle ne put détacher son regard de sa silhouette virile. Ses joues s'empourprèrent tandis qu'il la contemplait en souriant.

— Bonjour, dit-il en laissant tomber ses vêtements pour retourner près du lit.

Maria se mordit les lèvres et se détourna. Elle se sentait à la fois intimidée et heureuse. Lorsqu'il se pencha pour lui prendre le menton et planter un baiser sur ses lèvres, sa joie se fit si intense qu'elle en devint presque douloureuse.

— Bonjour, répondit-elle en lui caressant la joue.

Celle-ci était hérissée d'une barbe naissante, qu'elle sentit crisser sous sa main. Les hommes étaient des êtres extraordinaires.

— Quelle heure est-il ?

— Plus de six heures, répliqua-t-il en lui embrassant la paume de la main.

— Six heures ? Oh, mon Dieu !

Elle repoussa les draps. Philippe se redressa et recula pour la laisser sortir du lit. C'est alors seulement qu'elle se rappela qu'elle était nue. Observer Philippe à la dérobée, c'était une chose. Mais être soi-même exposée à son regard, c'était tout différent. Toutefois, il était trop tard pour replonger sous les couvertures. Et de plus, elle n'avait pas de temps à consacrer à la pudibonderie. Rougissante, elle traversa la chambre.

— Mon Dieu, comme tu es belle, murmura-t-il, admiratif.

À ces mots, sa timidité s'évanouit. Lui souriant par-dessus son épaule, elle ouvrit son armoire et en sortit des sous-vêtements, une jupe et un chemisier qu'elle enfila, pendant qu'il remettait lui aussi ses habits.

— Je ne comprends pas comment j'ai pu dormir aussi tard, dit-elle en choisissant des bas et des jarretelles. Je me lève généralement beaucoup plus tôt.

— Et la plupart du temps, c'est l'heure où je rentre chez moi, répondit-il en s'asseyant au bord du lit pour mettre ses bottes.

La pendule du couloir sonna le quart, et elle émit un petit cri de contrariété.

— Mes apprenties sont déjà arrivées, marmonna-t-elle en boutonnant son chemisier. Une des servantes aurait déjà dû venir me chercher. Que se passe-t-il ?

— Elle est venue.

Les doigts de Maria se figèrent sur les boutons du chemisier, et elle leva vivement la tête.

— Quoi ?

— C'est ce qui m'a réveillé. Une de tes servantes est venue. Elle m'a vu. Il marqua une pause, croisa le regard de Maria, et précisa :

— Elle nous a vus.

Maria s'efforça de réfléchir tout en s'habillant.

— Je suppose que ça n'a pas d'importance, finit-elle par dire.

Elle n'avait pas le temps de s'inquiéter de l'opinion de son personnel.

— Il faudra bien que je me retrouve face à face avec elle, poursuivit-elle en attachant ses bottines. Et ce sera pour le moins embarrassant, mais...

— Maria, il faut que nous parlions.

Elle secoua la tête en nouant ses lacets.

— Je dois finir de m'habiller et descendre. Dieu seul sait ce que mes apprenties ont préparé sans moi. Et nous avons des tonnes de travail, aujourd'hui. Pour commencer, il y a ton déjeuner pour une œuvre charitable.

— Oui, je sais, mais il faut absolument que nous parlions tout de suite.

Il alla vers elle, posa les mains sur ses épaules et la fit pivoter vers lui.

— Tes employées tireront une conclusion logique de ce qu'elles ont vu. Elles penseront que tu es ma maîtresse.

— Oui, je sais bien, répliqua-t-elle. Mais nous n'y pouvons rien, c'est trop tard.

— Nous pouvons encore faire quelque chose. Tu vas m'épouser.

Le bonheur qu'elle éprouva en entendant ces mots était totalement différent des sentiments provoqués par sa première demande. Mais l'instant d'après, une porte claqua à l'étage au-dessous, et des voix résonnèrent dans les couloirs. Maria lança à Philippe un regard anxieux.

— Philippe, je dois descendre. Le magasin ouvre dans une heure. Ton déjeuner de...

— Vas-tu cesser de t'inquiéter pour ce déjeuner? Il lui prit les mains et les embrassa.

— Je demanderai à Bouchard de trouver une autre pâtisserie.

— Oh non, pas question ! Je ne me déroberai pas à mes obligations.

— Je te libère de tes engagements envers moi, dit-il en l'attirant vers lui pour l'embrasser.

— Je n'aime pas l'idée qu'une autre boulangerie travaille pour toi, marmonna-t-elle, tout en penchant la tête de côté afin qu'il puisse lui embrasser le cou.

Il rit, les lèvres contre sa peau délicate.

— Ma chérie. Quelle importance ? Avant la fin de la saison, Bouchard aura trouvé une autre boulangerie.

Maria se raidit entre ses bras.

— Pourquoi ? Ne peut-il continuer de se servir chez moi ?

Philippe s'écarta, et une ride se creusa entre ses sourcils.

— Mais... tu n'auras bientôt plus de boutique, bien entendu.

Le nuage de bonheur qui enveloppait Maria se dissipa. Une sourde appréhension prit la place.

— Que veux-tu dire ? Pourquoi ne l'aurais-je plus ?

Philippe la considéra avec étonnement.

— Parce que tu seras ma femme. Tu seras marquise. Tu ne pourras pas garder ton magasin.

— Je ne pourrai pas? répéta-t-elle, se hérissant brusquement. Alors tu veux décider de ce que je peux faire ? En devenant mon mari, tu deviendras aussi mon maître ?

Philippe se rembrunit davantage.

— Une marquise ne fait pas de commerce. Une fois mariée, tu fermeras boutique.

— Ouvrir cette pâtisserie était mon rêve. J'ai travaillé pendant douze ans pour atteindre ce but. Et il y a à peine trois mois que j'ai ouvert. Je ne peux pas renoncer à un rêve vieux de douze ans au bout de trois mois !

— Mais puisque tu seras ma femme !

— Tu crois ? La dernière fois que tu m'as demandée en mariage, j'ai refusé. Et pourtant, tu es persuadé que cette fois la réponse sera oui ? Tu es impertinent !

Il sourit.

— Peut-être. Mais j'ai couché avec toi, je t'ai pris ta vertu. Maintenant, il faut nous marier. Il est impensable que cela se passe autrement.

Il voulait donc lui faire fermer sa boutique. Une vague de panique envahit Maria à cette idée.

— Nous nous connaissons à peine !

— Nous sommes des amis d'enfance.

— Je sais, mais...

Frustrée, elle s'interrompit brusquement. Comment expliquer ce qu'elle ressentait ?

— Tu ne m'as pas fait la cour, nous n'avons pas eu de temps pour faire vraiment connaissance.

— Je sais, et c'est regrettable. Je comprends qu'une femme désire être courtisée, mais nous n'avons pas le temps.

— Cette boutique est mon gagne-pain !

— Ma chérie, quand nous serons mariés, tu auras une rente de mille livres par mois. Tu n'auras pas besoin de gagner ta vie.

— Ce n'est pas la question. Mon travail est important pour moi. Aussi important que tes chantiers navals, tes domaines...

— Sottises. Tu dis n'importe quoi. Le titre de marquis comprend d'énormes responsabilités. Une boulangerie n'est...

Il s'interrompit, mais trop tard. Il était allé trop loin.

— Une boulangerie n'est pas importante. C'est ce que tu allais dire ?

Elle n'attendit pas qu'il ait répondu, et reprit:

— Je ne vois pas de raison de renoncer à ma vie et à tout ce que j'ai obtenu au prix d'un immense travail, pour me précipiter dans le mariage.

Elle voulut se dégager, mais il resserra l'étreinte de ses doigts sur ses mains.

— Maria, il ne faut pas perdre de temps. Tu portes peut-être un enfant. Mon enfant.

Elle se figea. Ciel, elle n'avait pas pensé à cela ! Sa panique s'intensifia, mais elle s'efforça de la contenir.

— Nous ne savons pas s'il y aura un enfant, dit-elle d'un ton posé et raisonnable. Et s'il y en a un...

Elle déglutit et murmura, la gorge douloureusement nouée :

— Je sais que tu prendras soin de nous, même si... même si tu ne te maries pas avec moi.

Il la regarda, et elle n'eut aucun mal à deviner ce qu'il pensait. Le choc, l'incrédulité, la colère transparaissaient sur ses traits.

— Tu étais innocente. Crois-tu vraiment que je pourrais te déshonorer, et ne pas faire mon devoir? Crois-tu que je t'exposerais à la honte d'avoir un enfant illégitime ? Crois-tu que j'accepterais que mon fils soit un bâtard? Crénom, Maria, tu as donc une si mauvaise opinion de moi pour imaginer que j'accepterais ce genre de choses ?

— Et toi, tu as si peu de considération pour moi, que tu ne me consultes même pas avant de prendre ces décisions concernant ma vie et mon avenir ? riposta-t-elle, en proie à une peur irraisonnée.

Le sentiment d'être soudain prise au piège.

— Une fois de plus, tu m'imposes ce que tu crois être bon pour moi ! Tu ne me demandes pas quelle vie je veux avoir. Tu pars du principe que je me contenterai de ce que tu m'offres.

— Et que pourrais-je penser d'autre ? Avons-nous une autre option ? Elle chercha un instant une réponse, un compromis.

— Ne pouvons-nous nous contenter d'être ensemble, tout simplement? Il existe des moyens... J'ai entendu dire qu'il existait des moyens pour ne pas être enceinte. Nous pourrions être amants.

— Quoi ? Un homme dans ma position et une femme comme toi ne peuvent se contenter d'être amants ! Il faut que tu sois ma femme. Il n'y a pas d'autre solution.

— Pourquoi pas ? De nombreux couples restent ensemble sans être mariés.

— Sans être mariés l'un à l'autre, je te l'accorde. Chacun est marié à quelqu'un d'autre, ce qui procure le vernis nécessaire pour protéger la réputation de la femme. Si nous devenions amants, ta réputation en souffrirait grandement.

— Personne n'a besoin de le savoir.

— Ce genre de choses finit toujours par se savoir. Tes domestiques sont au courant. A la fin de la journée, elles l'auront déjà répété aux miens. Les journaux de la bonne société m'ont sans cesse dans le collimateur.

Combien de temps leur faudra-t-il pour s'apercevoir que la pâtissière qui prépare les desserts pour mes réceptions et qui vit dans la maison voisine de la mienne, est une très jolie femme ? Combien de temps avant que de petites remarques narquoises apparaissent dans les journaux à ton sujet ? Je suis même étonné que ça ne soit pas déjà le cas.

Son expression se durcit, et il déclara d'un ton péremptoire :

— Non. Nous nous marierons. Il n'y a rien à ajouter.

— Il y a beaucoup à ajouter! s'écria-t-elle, se rebellant contre l'idée de renoncer à ce qu'elle avait eu tant de mal à atteindre.

Il ne la forcerait pas à faire quelque chose, juste parce qu'il pensait que c'était mieux ainsi !

— Une fois de plus, tu ne penses qu'à toi. Ton désir. Ta décision. Ton honneur.

— Il me semble qu'en te demandant en mariage, c'est ton honneur que je protège !

— Tu ne m'as pas demandée en mariage, tu as décidé que je devais t'épouser. Il y a une différence.

— Et en suggérant que nous devenions amants, tu veux que je renonce à mon honneur d'homme et de gentleman.

— Non. Ce que je veux, ce que j'exige en fait, c'est que tu me traites en égale. Et que j'aie mon mot à dire dans tout ce que nous faisons.

Philippe eut un soupir d'impatience.

— Pour l'amour du Ciel, nous en revenons là ?

— Absolument !

Elle soutint son regard d'un air résolu.

— Il faut considérer le mariage comme une association, Philippe. Pas comme une institution féodale. Je ne t'épouserai pas, tant que tu n'auras pas admis que j'ai le droit de décider quelle direction je souhaite donner à ma vie. Tant que tu n'auras pas admis que mes opinions sont aussi valables que les tiennes. Et que ce à quoi je renonce pour devenir ta femme est aussi important pour moi que ce que tu m'offres en échange.

Elle eut conscience que sa voix se brisait. Des larmes de colère lui piquèrent les yeux, et elle comprit qu'il valait mieux qu'elle parte avant de s'effondrer devant lui.

Elle pivota et alla vers la porte. La main sur la poignée, elle se retourna pour lui dire encore une chose.

— Et puisque nous y sommes, je précise que je ne t'épouserai pas tant que tu n'auras pas démontré que tu ressens de l'amour pour moi, et que tu n'auras pas essayé de me conquérir, au lieu d'exiger que je t'accorde ma main.

Elle ouvrit la porte, et lança :

— Maintenant veuillez m'excuser, monsieur le marquis, mais j'ai du travail. Et sur ces mots, elle sortit en claquant la porte.

Philippe traversa le balcon pour regagner sa chambre. Les paroles qu'ils venaient d'échanger résonnaient dans sa tête, et il était en proie à une extrême frustration.

Elle refusait sa demande car elle ne voulait pas renoncer à sa vie ? C'était ridicule. La vie d'une femme, c'était le mariage, les enfants, tout ce qu'il lui offrait.

Il entra dans sa chambre et referma violemment la porte-fenêtre derrière lui. Gaston sortit du dressing en courant. Le valet n'avait pas fini de s'habiller. Vêtu d'un pantalon et d'une chemise, il se figea en voyant son maître échevelé, le visage empourpré de colère.

— Monsieur ?

Philippe fit un effort pour recouvrer son sang-froid. Dans ce genre de situation, un gentleman devait rester calme, posé, logique.

— Faites-moi couler un bain, Gaston, je vous prie.

— Oui, monsieur.

Le valet retourna dans le dressing et, quelques minutes plus tard, Philippe entendit l'eau couler dans la baignoire.

Tandis qu'il attendait, les choses que Maria lui avait dites continuèrent de le hanter. Peu à peu, la colère et la frustration cédèrent la place à la perplexité.

Elle prétendait que cette boulangerie était le rêve de sa vie. Un rêve qu'elle avait depuis des années et auquel elle ne renoncerait pas, même pour l'épouser.

Quel genre de femme était-elle pour préférer un dur labeur quotidien au mariage ? Une vie de servitude plutôt qu'une vie de luxe et de privilèges ? Cela défiait le bon sens.

L'univers d'une femme, c'était le mariage, pas les affaires. Par deux fois, il lui avait fait une proposition que n'importe quelle autre femme aurait acceptée avec joie. Et par deux fois, elle l'avait éconduit.

— Votre bain, monsieur.

Il hocha la tête, et suivit Gaston dans le dressing. Mais ses pensées demeurèrent fixées sur Maria.

Elle préférait faire des gâteaux plutôt que devenir sa femme...

Merveilleux, songea-t-il en ôtant ses vêtements pour entrer dans l'eau chaude du tub.

Il prit son bain, se sécha, puis s'installa dans un fauteuil près de la baignoire pour se faire raser. Pendant que Gaston passait le rasoir sur ses joues, Philippe ferma les yeux et s'efforça de comprendre l'incompréhensible.

Elle disait que son travail était important. Devenir marquise, son épouse et la mère de ses enfants ne l'était pas. Elle préférait être seule que lui appartenir.

Cette idée lui déchira le cœur, et il émit un petit soupir de douleur.

Gaston s'immobilisa, le rasoir en suspens au-dessus de sa joue.

— Monsieur ?

— Tout va bien, Gaston. Vous ne m'avez pas coupé.

Malgré ces paroles rassurantes, le valet examina soigneusement son visage, avant de reprendre son travail.

Philippe demeura parfaitement immobile sous la lame du rasoir, luttant pour recouvrer le contrôle de lui-même. Puis il s'habilla, prit son petit déjeuner, et demanda qu'on lui amène son carrosse pour se rendre à son bureau. Pendant tout ce temps, il s'efforça de contenir ses émotions.

Son carrosse n'était pas devant la porte, et il n'avait rien d'autre à faire que d'attendre dans le hall. Il sortit sa montre pour vérifier l'heure, la remit dans sa poche. Il se balançait d'un pied sur l'autre, fit tourner son chapeau entre ses doigts. Puis alla jeter un coup d'œil par la fenêtre. Toujours pas de carrosse en vue.

Grommelant un juron, il se tourna vers le miroir au cadre doré qui ornait un des murs du hall.

Il n'y avait rien de mal à demander en mariage une femme à laquelle vous veniez de prendre sa virginité. C'était normal. Il n'était pas déraisonnable de vouloir épouser la personne que vous aimiez. Et pas déraisonnable non

plus de penser que puisqu'elle venait de s'offrir à vous, elle vous aimait aussi. Et par conséquent, il n'était pas déraisonnable de la demander en mariage.

«Tu ne l'as pas demandée en mariage. Tu as exigé qu'elle t'épouse. »

Il se regarda dans le miroir et, tout à coup, il eut l'impression de voir un étranger. Il ne reconnaissait pas ce visage. Ce n'était pas le visage froid et indéchiffrable d'un gentleman anglais. Dans ce reflet, il discernait le chagrin, la colère, la consternation, et l'amour. N'importe qui pouvait voir tout cela, inscrit sur ses traits.

Comment allait-il faire pour se présenter à ce déjeuner? songea-t-il avec désespoir. Comment allait-il pouvoir s'asseoir à table avec deux douzaines d'amis et de connaissances, sans que tout le monde devine dans quel état d'esprit il se trouvait? Comment allait-il pouvoir la regarder aller et venir avec ses plateaux de pâtisseries ? Et si un enfant devait naître, comment supporterait-il de savoir qu'il ne porterait pas son nom ?

Philippe rajusta sa cravate, pourtant déjà impeccablement nouée, tira sur un pétale du camélia blanc accroché au revers de sa veste, et chassa un grain de poussière imaginaire sur son costume gris anthracite. La seule femme qu'il avait toujours voulu épouser était sur le point de lui échapper une troisième fois. Et s'il la perdait cette fois, il serait anéanti.

Le bruit métallique des roues résonna dans la rue.

Il croisa de nouveau le regard de l'homme dans le miroir. D'une manière ou d'une autre, il devait la faire changer d'avis.

Chapitre 17

*Vos paroles sont ma nourriture, votre souffle
mon vin. Vous êtes tout pour moi.
Sarah Bernhardt*

Elle avait pris la bonne décision, se répéta Maria pour la centième fois ce matin-là, dans les cuisines d'Avermore House. Elle mettait la touche finale sur les gâteaux et friandises avant de les envoyer dans la salle à manger. Mais son regard resta fixé avec indifférence sur le plateau de gâteaux glacés au citron. Son esprit était ailleurs, et une myriade d'émotions tourbillonnait dans son cœur.

Après avoir quitté Philippe, elle avait remarqué les regards interrogateurs que lui lançaient à la dérobée les servantes, les apprenties et les vendeuses, tandis qu'elles étaient occupées aux derniers préparatifs pour le déjeuner. Elle ignorait quelle servante l'avait surprise au lit avec Philippe, mais de toute évidence l'ensemble de son personnel savait à présent qu'elle n'était pas chaste.

Cependant, elle ne s'était jamais souciée de ce que les autres pensaient d'elle. Ce qui comptait par-dessus tout, c'était l'opinion qu'elle avait d'elle-même. La cause de ses préoccupations n'était pas non plus l'extraordinaire expérience qu'elle avait vécue avec Philippe la nuit dernière. Tout ce qu'il lui avait fait était merveilleux, et à dire vrai, elle était encore un peu étourdie et tremblante. Elle avait ignoré que l'intimité avec un homme

pouvait apporter un tel bonheur.

Mais ce qui dominait dans l'esprit de Maria, c'était ce qui avait suivi. Elle oscillait sans cesse entre l'envie de l'embrasser, et l'envie de le tuer.

Seul Philippe avait le pouvoir de la plonger dans un tel trouble. Et il en avait toujours été ainsi.

Ses souvenirs la ramenèrent à leur toute première rencontre. Elle revit ce garçon en culottes courtes assis sous le saule, récitant du latin d'un air grave comme si c'était la chose la plus importante du monde, et lui annonçant fièrement qu'il allait entrer à Eton. Elle ne savait même pas ce qu'était Eton, et s'en moquait.

Mais ce qui l'avait intriguée, c'était la façon dont il l'avait regardée quand elle lui avait tendu la main. Perplexe, comme s'il n'avait jamais vu une fille comme elle - un peu épouvanté aussi, car même à l'époque il était déjà collet monté. Ensuite, il s'était cassé le bras à cause de la corde qu'elle lui avait suggéré d'installer, il avait pris toute la faute sur lui, avait reçu une sévère correction, mais avait prétendu qu'il avait agi seul. C'est alors qu'elle avait su qu'ils seraient amis. Elle avait compris qu'elle pourrait toujours compter sur lui, quoi qu'il arrive.

Une poêle tomba sur le sol avec fracas, et M. Bouchard poussa un juron. Ce vacarme l'extirpa de sa rêverie, et elle essaya de se concentrer sur son travail. Mais elle ne ressentit pas la plus petite étincelle d'enthousiasme en contemplant les gâteaux au citron qu'elle devait décorer.

Son métier l'avait toujours fascinée. Dès l'instant où, toute petite, son père l'avait autorisée à l'aider, elle avait décidé qu'elle deviendrait cuisinière. Plus précisément, pâtissière. Elle voulait faire des gâteaux pour les lords et les princes. Elle y était parvenue. Ensuite, elle avait souhaité posséder sa propre pâtisserie, et c'était chose faite. Maria leva les yeux et regarda les cuisiniers qui s'agitaient autour d'elle comme des fourmis dans une fourmilière, et soudain tout cela lui parut vain, dérisoire.

Ce matin même, elle avait expliqué à Philippe combien sa boutique était importante pour elle. Et de fait, elle l'avait été... jusqu'à aujourd'hui.

Jusqu'à ce que Philippe lui rappelle qu'il existait d'autres choses, aussi importantes. Elle baissa les yeux sur les gâteaux qui seraient oubliés aussitôt mangés dans quelques minutes...

Mais un enfant... Un enfant, c'était autre chose.

Maria posa une main sur son abdomen. Et s'il y avait un enfant ? Elle retira sa main. Non, elle n'épouserait pas un homme pour échapper à la honte et au déshonneur. S'il y avait un enfant, elle l'élèverait, et garderait la tête haute. La société pouvait dire ce qu'elle voulait. L'opinion des autres n'avait jamais compté pour elle.

Il n'y avait qu'une exception. Philippe.

Oh, comme elle avait souffert à son retour de France, quand il l'avait snobée ! Chaque fois qu'il lui tournait le dos, elle avait l'impression de recevoir un coup de poignard en plein cœur. Une fois qu'il était devenu marquis, elle n'était plus digne qu'il lui adresse la parole. Elle avait reçu l'éducation d'une dame, et malgré cela, elle n'était pas assez bien pour lui. Elle ne l'avait jamais été.

C'est alors qu'elle s'était tournée vers Lawrence, qui se moquait bien qu'elle travaille dans les cuisines. Et pendant que Philippe lui faisait clairement comprendre qu'il ne voulait pas avoir affaire à elle, Lawrence ne lui cachait pas l'admiration qu'elle lui inspirait. C'est lui qui lui avait tenu la main à la mort de son père. C'est sur son épaule qu'elle avait pleuré de désespoir, car elle n'avait pas d'argent et ignorait ce qu'elle allait faire pour vivre. Elle avait cru pouvoir compter sur Philippe, mais c'était Lawrence qui lui avait proposé une solution. Pour une jeune fille de dix-sept ans, apeurée, en proie au chagrin, le mariage avec un gentleman -qui plus est un ami cher - avait semblé la réponse à toutes ses difficultés, la fin de ses soucis.

Cependant, la vie n'était pas si simple. Le mariage n'arrangeait pas tout, elle le savait à présent. Et pourtant, ce n'était pas pour cela qu'elle avait refusé la demande de Philippe ce matin.

Elle ne voulait pas qu'il l'épouse pour lui rendre la vie plus facile, en faisant d'elle une marquise. Ni parce qu'un enfant risquait de venir au monde. Elle voulait qu'il l'épouse parce qu'il l'aimait. Et bien qu'il lui ait demandé sa main par deux fois, elle ne l'avait pas entendu prononcer des mots d'amour. Il n'avait pas non plus fait allusion aux choses auxquelles elle devrait renoncer en l'épousant.

Les gâteaux au citron devinrent des taches floues, et elle se frotta les yeux du bout des doigts, essayant encore une fois de se concentrer. Elle déposa un petit zeste de citron sur chaque gâteau.

Elle regarda autour d'elle, cherchant quelqu'un à qui confier le plateau, mais elle n'avait emmené que la moitié de son personnel avec elle. Parmi la foule qui se pressait dans les cuisines, elle n'aperçut ni Mlle Dexter, ni Mlle Simms, ni la petite Molly Ross. Maria fit alors signe à l'un des valets de Philippe, et lui tendit le plateau de gâteaux.

— Emmenez ceci dans la salle à manger, ordonna-t-elle.

— Bien, mademoiselle.

Le valet repartit, et elle se pencha vers le plateau suivant. Mais elle contempla un moment sans le voir l'assortiment de truffes et de violettes glacées. Son cœur se serra. Elle était malheureuse, et elle avait peur.

Oui, elle avait peur. Pourquoi ne pas l'avouer?

Prudence l'avait deviné l'autre jour, à Little Russell Street. Elle avait peur de tomber amoureuse de Philippe, car s'il ne l'aimait pas et ne la respectait pas, il la rejetterait, et l'idée d'être abandonnée la terrifiait. Ce matin, quand il lui avait demandé de renoncer à sa boutique, comme si le fait d'oublier ses rêves et ses ambitions était facile, sa peur avait resurgi. Si elle fermait son magasin et que plus tard il l'abandonnait, elle n'aurait plus rien.

Elle pensa à son ruban. Certes, elle était touchée qu'il l'ait conservé durant toutes ces années. Mais il y avait une différence entre garder le souvenir d'une personne, s'en faire une idée fantaisiste, et passer toute sa vie avec elle ! Qu'arriverait-il si la réalité ne correspondait pas aux rêves qu'il avait élaborés ? Elle avait peur de cela aussi.

Maria regarda les cuisiniers et les servantes s'agiter autour d'elle. Elle songea à sa boutique, à sa cuisine.

Oui, elle pouvait renoncer à son magasin. Elle aimait Philippe. Si seulement elle pouvait être sûre que c'était elle qu'il aimait, et non une femme imaginaire, alors elle échangerait sa vie de femme indépendante contre une vie avec lui. Si elle avait la certitude...

— Mademoiselle Martingale ?

Elle pivota sur ses talons. Le valet se tenait derrière elle avec le plateau, l'air horrifié.

— Monsieur le marquis a renvoyé les gâteaux.

— Quoi ?

Elle jeta un coup d'œil au plateau, fronça les sourcils, et fit remonter son regard vers le valet.

— Que voulez-vous dire ?

— Il les a renvoyés.

Le valet s'humecta les lèvres et regarda autour de lui. Deux aides de Bouchard avaient entendu, et s'étaient arrêtés de travailler pour la dévisager. Maria soupira, s'essuyant le front du revers de la main.

— Que leur reproche-t-il ? Ils me semblent parfaits.

— Monsieur le marquis exige que vous vous présentiez sur-le-champ pour expliquer cette farce.

— Une farce ? C'est ainsi qu'il considère mes gâteaux au citron ?

Un lourd silence s'abattit dans la cuisine. Les cuisiniers, les servantes, les valets se tournèrent vers elle. Maria se rendit compte qu'elle avait haussé le ton, attirant l'attention de ceux qui travaillaient autour d'elle.

Sans ajouter un mot, elle s'empara du plateau et s'engagea dans l'escalier.

Que diable avait-il en tête ? Allait-il lui passer un savon devant tout le monde ? Non, sûrement pas. Il ne ferait jamais une chose pareille.

Cependant, il était très en colère contre elle ce matin, et peut-être voulait-il lui faire payer son entêtement ? Cela ne lui ressemblait pas non plus.

À la fois irritée et agacée, elle se dirigea vers la grande salle à manger d'Avermore House, et s'arrêta devant les portes. Jetant un coup d'œil par l'embrasure, elle aperçut Philippe assis à l'extrémité de la longue table, les yeux rivés sur la porte, comme s'il l'attendait avec impatience. Elle se figea, incertaine.

— Ah, mademoiselle Martingale ! lança-t-il en lui faisant signe d'approcher. Elle demeura sur le seuil.

— Y a-t-il un problème avec les gâteaux au citron, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix claire.

— Entrez, je vous prie, mademoiselle Martingale.

L'estomac de Maria se contracta, mais elle s'avança la tête haute, ignorant les murmures sur son passage. Prudence était là, assise à la droite du maître de maison, comme il sied à une duchesse. Emma était un peu plus loin. Mais la présence de ses amies ne put l'apaiser. Elles appartenaient à ce monde, à présent. Elle, non.

Tous les yeux étaient fixés sur elle. Elle se dit pour se rassurer que, quelle que soit sa colère, Philippe était un vrai gentleman. Il ne lui passerait jamais un savon en public, encore moins devant ses amies.

— Monsieur ? demanda-t-elle prudemment. Sans répondre, il se leva, et lui

prit le plateau des mains.

— Prenez ceci, Jervis, ordonna-t-il en le tendant à un valet.

Ce dernier obéit, et Philippe reporta son attention sur la jeune femme. Un sourire flottait au coin de ses lèvres. Que diable signifiait tout ceci ? Maria n'y comprenait plus rien.

— Je regrette que mes gâteaux au citron vous aient déplu, monsieur, murmura-t-elle, essayant en vain de deviner ce qu'il avait en tête.

— Déplu ? Ils sont loin de m'avoir déplu. C'est même tout le contraire.

— Je ne comprends pas, vous avez dit que c'était une farce...

— Je sais, répondit-il à mi-voix. J'ai menti.

— Que voulez-vous dire ?

— Que j'ai menti, répéta-t-il en lui prenant la main. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour vous obliger à monter. Vous êtes le genre de personne à qui il est inutile de donner des ordres.

— Philippe ! s'écria-t-elle, oubliant les trente-six paires d'yeux braquées sur elle. Mais que faites-vous ?

Elle voulut retirer sa main, mais il la retint fermement.

— Je voulais que vous veniez ici, mademoiselle Martingale, annonça-t-il d'une voix assez forte pour que tous l'entendent, car nous devons avoir une discussion.

— Une discussion ?

— Oui. Je fais allusion à notre conversation de ce matin.

Les joues de la jeune femme s'enflammèrent.

— Philippe, chuchota-t-elle, ce n'est pas le moment...

— Au contraire, c'est le moment idéal. Il y a certaines choses que je ne vous ai pas dites ce matin. Je veux le faire maintenant, devant tous ces gens.

Elle essaya encore une fois de se dégager, sans succès.

— Comme tout le monde dans cette pièce le sait, je suis un gentleman. Un gentleman ne révèle pas ses sentiments en public, et ne révèle pas ses désirs secrets devant ses amis.

Il marqua une pause, et la tendresse qu'elle décela dans ses yeux lui fit battre le cœur.

— Mais, reprit-il, je souhaite que mes amis sachent ce que je ressens. Et les vôtres aussi, ajouta-t-il en désignant Prudence et Emma. Je crois que la duchesse de St. Cyres et la vicomtesse Marlowe sont vos amies ?

Bien qu'elle ne comprît pas pourquoi il attirait l'attention sur les deux jeunes femmes, elle confirma d'un hochement de tête.

— Oui. De grandes amies.

— Excellent. Plusieurs de mes amis sont présents également. Je veux qu'ils soient tous témoins de ce que j'ai à dire, mademoiselle Martingale. Car une déclaration publique est, je pense, la seule façon de vous convaincre de la profondeur et de la sincérité de mon affection.

Maria le dévisagea avec stupéfaction. Philippe, faisant une déclaration en public ? C'était inimaginable !

— Je me moque que nous soyons issus de milieux différents, enchaîna-t-il. Je suis marquis, et vous tenez une boulangerie. Et si vous voulez continuer de la tenir le reste de votre vie...

Il marqua une pause, et regarda les invités assis autour de la table, avant de reporter les yeux sur elle :

— Faites-le. Je m'en moque aussi.

— Ce n'est pas ce que vous aviez l'air de penser ce matin, ne put-elle s'empêcher de faire remarquer.

— Et j'avais tort. Maria, je me moque de ce que dicte l'étiquette. Aux yeux de la société notre union est improbable, et je m'en moque également. Et le monde peut estimer que vous n'êtes pas assez bien pour moi, c'est le dernier de mes soucis. Je sais que vous avez toujours cru que je pensais le contraire, mais ce n'est pas vrai.

Il resserra les doigts sur ceux de la jeune femme.

— En revanche, au fond de mon cœur, j'ai toujours craint, moi, de n'être pas assez bien pour vous.

Des murmures étonnés parcoururent l'assemblée des invités, mais il n'y prêta pas garde.

— Voyez-vous, ce n'était pas moi qui savais vous faire rire.

Il décocha un rapide regard à Lawrence, et reprit :

— Ce n'était pas moi qui faisais des couronnes de fleurs pour orner vos cheveux, et qui vous disais que vous étiez belle.

Il déglutit et releva légèrement le menton, laissant deviner à quel point cet aveu était difficile pour lui.

— J'ai toujours eu envie de faire ces choses-là, mais je ne le pouvais pas.

Un gentleman n'est pas censé se comporter de cette manière. Un gentleman n'est pas censé tomber amoureux de la fille du cuisinier. Mais désormais, je me moque comme d'une guigne de ce que font les gentlemen. Je suis juste un homme, et la seule chose qui compte à mes yeux, c'est vous.

— Alors pourquoi m'avez-vous renvoyée ? s'exclama-t-elle. Si vous m'aimiez, pourquoi m'avez-vous éloignée il y a douze ans ?

— N'est-ce pas évident ?

— Bon sang, Philippe! Rien de ce que vous faites n'est évident pour moi !

— J'aime à penser que cela fait partie de mon charme, dit-il d'un ton grave. Maria se mordit les lèvres. Le sang lui battait aux tempes.

— Ne me taquínez pas.

— Maria, écoutez-moi. Je vous ai éloignée parce que je n'aurais pas supporté de faire autrement.

Il lui relâcha les mains, et posa les siennes sur sa nuque. Tandis que des exclamations de stupeur fusaient autour de la table, il se pencha vers elle. Son regard était aussi ardent que la première fois qu'il lui avait avoué son désir.

— Je n'aurais pas supporté, répéta-t-il dans un chuchotement, que ce soit mon frère qui vous possède, et non moi. Je devrais vous demander pardon de vous avoir renvoyée, de vous avoir séparée de lui, mais je ne le peux pas. Je n'éprouve aucun regret. Si c'était à refaire, j'agiserais de la même façon. Je n'aurais pas supporté que vous restiez si près de moi, tout en étant hors de ma portée.

Il s'écarta légèrement, pour chercher le regard de Maria.

— Vous ne voyez pas ?

Elle voyait très bien. Et elle comprenait ce qu'il avait dû lui en coûter de faire ce qu'il avait fait. Elle lui prit le visage à deux mains.

— Je suis contente que vous ne le regrettiez pas, murmura-t-elle. Je ne regrette rien non plus. Lawrence et moi, ce n'était qu'un coup de tête, vous savez.

Il fit glisser ses mains sur son cou, et reprit ses doigts dans les siens.

— Ce n'est pas le cas pour moi, maintenant. Je veux que vous soyez ma femme, dit-il d'une voix assez forte pour que tout le monde l'entende. Je veux que vous soyez marquise de Kayne, mère de mes enfants, et ma compagne pour toute la vie. Et s'il faut que je vous le demande encore vingt mille fois pour vous convaincre d'accepter, je le ferai.

Sans lui lâcher les mains, il s'agenouilla alors devant elle.

— Je vous aime, Maria Martingale. Je vous ai toujours aimée, dès le premier instant où j'ai posé les yeux sur vous, et je vous aimerai jusqu'au jour de ma mort. Voulez-vous m'épouser ?

Maria eut l'impression d'avoir remonté le cours du temps et d'être revenue à ce premier jour, lorsqu'elle lui avait tendu la main pour se présenter. Elle avait su alors qu'il était son ami et qu'elle pourrait toujours compter sur lui pour la soutenir. À présent, il lui demandait de faire partie de sa vie. Et bien qu'il appartienne à un monde qu'elle avait souvent considéré avec mépris, elle était consciente de devoir réviser son opinion, car elle ne pouvait imaginer la vie sans lui.

— Oui, Philippe, j'accepte de vous épouser.

Au moment où elle prononça ces mots, elle eut l'impression que tout prenait sa juste place autour d'elle. Un sentiment de joie l'envahit, une joie si puissante qu'elle l'étouffait un peu.

— J'avais peur, tu sais, lui murmura-t-elle à l'oreille, retournant spontanément à l'intimité du tutoiement. J'avais peur de tomber amoureuse de toi. Car si tu n'avais éprouvé qu'une passion passagère, tu m'aurais abandonnée comme l'a fait Lawrence. Mais quand j'ai appris que tu avais gardé ce ruban pendant toutes ces années, j'ai compris que tes sentiments étaient plus profonds que je ne l'imaginais. Et pourtant, malgré cela, j'avais encore peur. Ce matin, lorsque tu as parlé de mon magasin, j'ai été prise au dépourvu. J'ai été déconcertée car je n'avais pas du tout pensé au magasin, et tout allait si vite que j'ai paniqué.

Elle inspira profondément, et ajouta :

— Je n'arrivais pas à y croire.

Il sourit avec tendresse, et serra ses doigts entre les siens.

— Et maintenant ?

— Je t'aime, avoua-t-elle en réprimant un sanglot. Je ne peux imaginer la vie sans toi. Où que j'aille, désormais tu seras toujours auprès de moi. C'est pour cette raison que je renoncerai à ma pâtisserie. Car je veux être toujours à tes côtés. Tu es tout pour moi.

Philippe prit son visage entre ses mains.

— Comme tu as toujours été tout pour moi.

Il lui renversa le visage en arrière, comme pour l'embrasser. Choquée,

Maria résista en lançant un regard autour d'elle, aux invités de Philippe. Certains souriaient, d'autres semblaient désapprobateurs, d'autres encore carrément horrifiés.

— Est-ce qu'un gentleman peut embrasser une femme devant tout le monde? demanda-t-elle, incertaine.

Moi, je peux, répliqua-t-il en capturant ses lèvres.

Fin